IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

ÉTUDES

Fondées en 1856, paraissant deux fois chaque mois en livraisons de 144 pages grand in-8°, la Revue comporte, avec des articles de fond et des variétés, une recension sérieuse des livres nouveaux.

Recueil de haute vulgarisation avant tout religieuse, les *Études* font la première place à des sujets que leur importance maintient à l'ordre du jour, et auxquels l'intérêt passionné des hommes intelligents assure en notre temps un surcroît d'actualité.

Les *Études* ont publié, depuis septembre 1914, et continuent de publier, parallèlement à leurs *Impressions de guerre*, divers articles sur les questions de morale, de philosophie et de psychologie soulevées par la présente guerre.

Les abonnements partent du 5 janvier, du 5 mars, du 5 juillet ou du 5 octobre.

Un an : France..... 25 fr. — Union postale... 30 fr.
Six mois : France... 13 fr. — Union postale... 16 fr.

Numéro spécimen sur demande.

S'adresser à M. l'Administrateur des *Études*,
12, rue Oudinot, Paris (VIIe).

IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

RECUEILLIES PAR

LÉONCE DE GRANDMAISON

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE
AVEC LES ALLEMANDS
L'ANNÉE RELIGIEUSE AU FRONT
ÉPISODES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1916

Nihil obstat.

A. d'Alès.

10 janvier 1916.

Imprimatur

Parisiis, die 11° januarii 1916.

H. Odelin,

v. g.

AVANT-PROPOS

Rédigées par des hommes diversement bien placés pour les recueillir, ces *Impressions de guerre* n'ont entre elles qu'un trait commun, mais il est notable. Qu'ils soient aumôniers, officiers ou soldats, leurs auteurs sont tous religieux, tous prêtres, ou décidés et destinés à le devenir dans un prochain avenir. Ces particularités confèrent à leur témoignage un caractère doublement émouvant, de sérénité et de profondeur. Hommes de vie intérieure, familiers des confidences sacrées, appliqués par état et par vocation à combattre les combats de l'âme, ceux qui écrivirent ces pages ont eu souci du dedans plus que du dehors, du réel et du spirituel révélés par la guerre plus que de son décor et de ses fanfares. Si le côté pittoresque ou tra-

gique des luttes que nous soutenons, depuis seize mois, sans défaillance, envahit çà et là les marges de leurs souvenirs, ces vives descriptions sont assurément le moindre mérite des lettres de nos correspondants. Leur domaine propre (on le sentira suffisamment à les lire) est l'esprit, le moral et l'âme des combattants.

De ce point de vue, ces *Impressions* ne font double emploi avec aucune de celles qu'on a déjà publiées. Les pères, les femmes, les mères, les enfants de nos héros trouveront ici ce je ne sais quoi de sacré devant lequel hésitent et s'arrêtent à bon droit les annalistes les plus sincères, les narrateurs les plus pathétiques.

Telles sont les raisons qui nous ont décidé à reprendre, parmi les lettres que les *Études* ont déjà publiées, depuis septembre 1914, non pas toutes les plus intéressantes, mais quelques-unes de celles dont l'intérêt a paru plus durable. La discrétion, et les justes exigences de la censure militaire, nous interdisaient les précisions de lieux, de corps de troupes, de noms propres. Nous n'avons guère rétabli que ces dernières, et dans le seul cas où la mort nous a rendu libre

en faisant, de cette publication, un devoir de piété fraternelle.

Puissent ces pages, datées de la tranchée ou de l'ambulance, écrites sur des feuillets souvent maculés de boue, et parfois éclaboussés de sang, apporter à ceux qui pleurent un peu de réconfort, à ceux qui cherchent, un peu de lumière! Écrites par des religieux souvent proscrits, qu'elles soient dédiées avec respect à la mémoire généreuse des soixante-trois jésuites français déjà morts pour leur pays (1).

Léonce DE GRANDMAISON,

Directeur des *Études*.

15 décembre 1915.

(1) Il faudrait dire maintenant (15 juin 1916) : quatre-vingt-sept.

LIVRE PREMIER

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE

IMPRESSIONS DE GUERRE

DE

PRÊTRES SOLDATS

I

DÉPART DE MOBILISÉS

15 août 1914. — A Versailles, le vendredi 14 août, veille de ce jour de l'Assomption. Il faisait une chaleur de plomb sous ce soleil qui tombait très glorieusement, en vérité, sur la majestueuse ville qu'est l'ancienne résidence de nos rois. Dieu sait cependant comme l'immense palais si vide, le parc de Le Nôtre trop rectiligne, Versailles tout entier sont, à leur état ordinaire, des visions mornes. L'impression est celle de cadres nus, désolante. C'est constellés de brillants uniformes, piqués de foules joyeuses, remuant de cortèges triomphaux, qu'il faudrait voir ces baies immensément ouvertes, ces jardins aux statues de dieux et de déesses de marbre comme à l'écoute

et avides de saluts galants. Les journées, tragiques tout ensemble et gaies, de la mobilisation, donnaient à ces froides beautés la couleur et le mouvement qui les font valoir. Rues, avenues, places, abords du château, regorgeaient de soldats, miroitaient d'éclats de sabres, de boutons de cuivre, de casques et de caissons. Des milliers de chevaux, au pacage sous les grands arbres des routes larges, faisaient jaillir de continuelles étincelles de leurs sabots ferrés à neuf. Il y avait quelque chose de la féerie enchanteresse du lumineux Versailles d'autrefois...

A la manière des lettres qui courent affolées à la recherche de nos chers soldats sans les joindre, j'avais longuement erré dans la cohue militaire pour tâcher de retrouver deux de mes frères en partance. Comme les lettres, je portais bien les adresses exactes et complètes qu'il fallait : régiment, bataillon, compagnie, voire numéro matricule; comme elles, on me relançait de caserne en caserne, de bureaux en bureaux, et cette journée s'achevait sans que je pusse parvenir à destination. Las, lourdement et tristement las, je fis, avant de reprendre mon train pour Paris, une pause sur un carrefour de l'avenue de Saint-Cloud.

Sur les trottoirs, à droite, à gauche, débordant sur la chaussée, stationnaient des haies de curieux. Là-bas, débouchait, au pas, du côté du château, un régiment d'artillerie. De jeunes hommes, bien

assis sur de jolies bêtes harnachées d'un cuir jaune reluisant d'astiquage ou sur les chariots de batterie tout propres encore et comme passés à la mine, fleurs de dahlias, de roses ou de géraniums à la bouche de la carabine, au képi, à l'oreille de leurs chevaux, défilaient, riant de plaisir aux spectateurs enthousiastes, disant merci de la main à leurs bravos et à leurs souhaits de victoire, trouvant le mot de gouaillerie qui est la manière française du troupier pour dissimuler une angoisse suprême. Ils reviendraient, bien sûr, et chargés de casques à pointe dont les femmes feraient des pots de fleurs, avec de la bière de Munich dedans pour les gosses... La gueule des mignons et pernicieux 75 était fleurie, et les moyeux et les jantes, et les rais des roues. Il y avait des fleurs jusque sur les forges. Un svelte capitaine avait jeté sur la nuque de son alezane une magnifique gerbe blanche. On eût dit d'une fête des fleurs. La charmante chose que la guerre si ce n'était que cette parade! Le sombre cauchemar des champs de carnage envahit tout à coup mon esprit et mes yeux; ces fleurs, je les voyais tomber en cours de route, semées au choc des galops fous. Et, fleurs infiniment plus précieuses, ces hommes, en ce moment rayonnants de vie, aux visages épanouis de santé et de joie, je les voyais roulant, l'un après l'autre, sous la mitraille, dans du sang. L'affreuse réalité qui se maquillait à cette heure et se masquait sous

des airs de fête! Et quand ces corps s'effondreraient, où s'en iraient leurs âmes? Vers quel audelà? Vers quelle définitive réalité?

Hélas! et si j'étais le seul à songer à toute cette suite de l'instant présent?

Dieu merci, je n'y songe pas seul. Par curiosité, fendant la presse, je m'étais mis en évidence : une soutane, depuis que la gravité des circonstances a recueilli les pensées, n'est plus un costume; elle est redevenue ce qu'elle est et ce qu'elle signifie, une sorte de signal avertisseur pour les consciences. A peine le premier cavalier m'eut-il aperçu, qu'il me cria, sans plus de vergogne : « Une médaille, monsieur l'Abbé! » J'en avais, par bonheur et par prévision. M'approchant du cheval, je tendis une médaille que mon homme baisa d'abord et puis mit dans sa poche. Un geste appelle un geste. Voici qu'à la file, quantité de soldats me demandent mon aumône. J'étais là, le long de la ligne des voitures, planté comme un officier qui passerait le mot d'ordre et je distribuais. Un mot d'ordre, lui aussi, que cette médaille, le mot du ralliement de l'âme à la Vierge à l'heure des dangers du corps. La foule regardait les mains prendre et enfouir les petites pièces de monnaie pour l'entrée dans le paradis; et les regards étaient respectueux : il lui était évident que je faisais là une chose utile dans cette guerre... Est-ce toi, mon premier mendiant, pieux soldat, que l'on a

retrouvé l'autre jour, le front traversé d'une balle, étendu mort, la médaille entre tes doigts serrés?

Et je m'en allai, ne regardant plus que mes visions intérieures, priant pour cette flore d'âmes chrétiennes que d'aucuns croyaient presque disparue du sol de France.

Faisant un tour, j'arrivai sur la place du Château, face à cette Cour d'honneur unique au monde, où les derniers carrousels princiers furent, en 1871, ceux de Guillaume Ier et de son escorte tapageuse de rois allemands.

Sur l'avenue de la Reine, sortant de la caserne du Parc d'artillerie, encore un défilé de régiment. Après quelques pas, il pausa. Je m'approchai. La troupe était moins jeune que tout à l'heure; les fronts marquaient la maturité; çà et là des têtes grisonnantes. Pauvres territoriaux! Les voir partir pour la grande fauche aveugle de la guerre inspire une pitié particulière. Derrière eux, après eux, s'ils ne reviennent pas, ce ne sont pas des foyers amputés seulement, ce sont des foyers décapités.

Et quels veuvages, et que de misères!

Les hommes, comme tous les camarades, avaient égayé de fleurs aussi leurs képis et les harnais. Mais ces fleurs sentaient le fané, tant il y avait de toute pure résignation sur les visages. Le goût de l'ovation n'osait s'exprimer et la foule était simplement silencieuse. Cependant, la Vierge consolatrice ne détendrait-elle pas un peu ces fronts

plissés, ces sillons amers des tempes où, comme dans des tranchées jalousement gardées, se réfugiait tant de regret des choses soudainement perdues? Et j'offris des médailles, avec timidité, je m'en confesse, et une certaine crainte d'être refusé. J'avais tort. Les territoriaux accueillirent très volontiers mon petit cadeau. Il y avait parmi eux un grand diable brun qui me parut affreusement accablé. Le régiment venait de loin; il était poudreux et la fatigue pouvait expliquer cette apparente consternation. J'engageai une causerie, visant de suite au point sensible : « Combien avez-vous laissé d'enfants? — Deux et une mioche d'un mois. » Les paupières de l'homme battirent, il rougit et pleura. « Voyons, courage; vous les retrouverez. — Ah! » La pause se prolongeant, il descendit de sa bête et s'approchant tout près de moi, tournant la tête, dans des sanglots qu'il contenait malaisément, il me dit des paroles que je comprenais à peine mais dont j'entendis très distinctement l'une d'elles : « ... Mon chapelet. — Eh bien, votre chapelet? — Je n'en ai plus, je l'ai laissé à ma femme. » Cette fois, il pleura tout de bon. C'était comme s'il eût commis une faute irréparable mais plus forte que lui, comme s'il s'en allait avec, sur les épaules, une fatalité de mauvais augure. N'est-ce pas que vous vous fussiez pour lui dépossédé de votre chapelet à vous? « Il ne faut pas pleurer, mon ami; le chapelet gardera la maison. » Il reprit

son calme et j'eus l'intuition qu'il devait y avoir, au fond de son âme, quelque remords plus impérieux que celui d'avoir laissé là-bas l'unique chapelet de la famille. Le prêtre manquerait l'occasion, en ces jours d'effroi mais de Providence, s'il hésitait à montrer, par-dessus l'horizon noir des ruines matérielles et des souffrances humaines, l'étoile claire du salut. Toutes les hardiesses sacerdotales lui sont faciles désormais; dans toutes les âmes la voix mystérieuse qui crie en nous : « Père! » clame et réclame. Certainement, elle gémissait, à cette minute, dans la conscience de mon soldat. Nous entamâmes donc la conversation de la conscience, plus profonde que celle du foyer. Je ne subis aucune résistance. Cela se fit sous forme de dialogue, par questions et par réponses, comme dans le catéchisme. Un coup de sifflet, un commandement : « A cheval! » nous interrompit et, tandis qu'il enfourchait et fouettait sa bête, je lui suggérai, marchant presque sous la selle, des actes d'amour du bon Dieu, qui purifiait sa vie. Si quelqu'un soupçonna, autour de nous, ce que nous faisions, tant mieux. En tout cas, la poignée de main que nous nous donnâmes fut très chaude.

Ma journée finissait excellemment et je m'en retournais avec une consolation meilleure que celle que j'aurais eue à revoir seulement mes partants à moi.

Mon histoire est, je le sais, une histoire aujour-

d'hui banale, mais si divinement banale qu'elle valait la peine d'être contée et qu'il est dommage que les prêtres en gardent beaucoup de semblables et de plus belles dans leurs souvenirs.

H. C...,

Aumônier militaire à l'hôpital de M...

II

DE LA MARNE A L'AISNE

1. — *Récit d'un blessé.*

24 septembre 1914. — J'ai été blessé, le 15 septembre, à l'attaque du village de Moulin-sous-Touvent. Un peu en éminence sur un très vaste plateau, cette position était très fortifiée par des tranchées de toutes sortes. Alentour, d'immenses champs de betteraves de plusieurs kilomètres carrés. Nous passâmes une partie de la journée dans ces champs, tapis derrière de petits abris de terre que nous installions. Balles et obus chantaient autour de nous dans des tonalités différentes. Un moment je reçois l'ordre de me porter en avant avec ma section. Nous partons par bonds, mais voilà qu'au bout d'un moment la compagnie qui me couvrait à gauche, recule ; je m'arrête donc et me retranche sur place. Nouvelle station prolongée dans le champ.

Mon ami B... et moi, nous nous mettons à causer, en examinant l'horizon. Nous causions ainsi depuis

dix minutes, quand un obus vint se mêler à notre entretien, en nous renversant tous les deux. Mon compagnon était atteint au bras gauche, peu grièvement. Pour moi, j'avais reçu un éclat en pleine tête, et j'eus, pendant une minute, quelque inquiétude sur la solidité de ma boîte cranienne. Mais non, pas une égratignure, une bosse tout au plus, voilà ce que peut un obus allemand sur une tête de Breton.

Pourtant, à la tombée de la nuit, on nous dit d'enlever le village à tout prix. On n'y voyait plus, nous risquions de nous embrocher les uns les autres, tandis que les canons et les mitrailleuses allemandes étaient réglés depuis longtemps sur notre parcours. Tous nos chefs, capitaines et lieutenants, s'en rendaient compte; ils ont obéi sans broncher. De fait, cette attaque ne réussit pas. Pour moi, au bout de 800 mètres, je tombais, frappé dans la basse poitrine par une balle qui me traversa de part en part. Entrée un peu à gauche, sous la dernière côte, elle sortit par le côté droit, un peu au-dessus des reins.

Je souffrais vivement et, de prime abord, je crus ma dernière heure arrivée. Je me fis donner mon crucifix et me préparai à mourir. Mon Dieu, je n'eus pas de peine à faire mon sacrifice; ce qui m'arrivait, je l'avais souvent prévu et j'étais parvenu à dégager, de l'appareil brutal du champ de bataille, l'appel plus doux de Notre-Seigneur.

Au bout de quelques minutes, mes hommes me

proposèrent de me porter un peu à l'écart. J'acceptai pour être plus tranquille, puis voyant que je gardais toute ma lucidité, j'accédai au désir de deux braves gens qui voulaient absolument me sortir de là; je leur dois la vie. Chargés déjà de leur sac et de leur fusil, ils se mirent à me véhiculer à travers les betteraves. Cette marche dans la nuit, avec un pareil fardeau, leur comptera pour le ciel. A moi aussi, j'espère, car leur bonne volonté ne me mettait pas à l'abri des secousses.

Mais où aller? Après de vaines recherches, on se décida à attendre le jour. Nuit pénible, coupée de longues averses.

A l'aube, mes gens apprirent qu'un poste de secours se trouvait à 2 kilomètres. J'y arrivai éreinté, mais sans fièvre et sans vomissement. Au premier major qui me vit, je demandai la vérité entière. « A priori, avec votre teint et votre pouls, vous devez vous en tirer, surtout si vous êtes blessé depuis douze heures, mais vous avez de la chance. »

Dans la soirée, j'étais transporté à l'ambulance principale, assis dans une mauvaise voiture : ces messieurs les Allemands ne dédaignèrent pas d'envoyer quelques obus sur notre convoi.

A l'ambulance, je retrouve B... et notre aumônier, M. de F... Celui-ci me met dans les mains d'un des meilleurs chirurgiens de Paris qui m'ausculte minutieusement : « Il n'a pas écopé, mais il l'a frisé. »

Le 20, à 2 heures du matin, après avoir usé

de tous les moyens de transport, je faisais mon entrée dans la gare d'A... Notre fourgon était tout à fait en tête du train, ce qui nous valut, à mes cinq compagnons et à moi, d'être oubliés jusqu'à 11 heures. Nous avions beau réclamer, chacun se disait : « S'ils sont là, c'est qu'ils doivent y être! » Enfin un major fut plus audacieux et nous fit sortir de notre fourgon...

Quelques heures d'attente encore et j'étais entre les bras d'un frère, dans l'hôpital rêvé. Frères, dames de la Croix-Rouge, manœuvrent les fauteuils, les ascenseurs avec tant de douceur que je les aurais pris pour des échappés du ciel!

On m'installe dans une chambre splendide, je suis soigné comme un jeune voyageur américain. Tous les docteurs qui m'examinent répètent comme un refrain : « Vous savez, il ne faudrait pas recommencer. »

Comment les intestins, l'estomac, les poumons, les reins ont-ils été respectés? Moi, je comprends très bien, depuis la balle devant Touvent jusqu'à mon arrivée à l'hôpital. Ce sont vos prières qui ont tout fait pour me protéger.

Jean Deslande (1),

Adjudant au N° régiment d'infanterie

(1) Guéri, reparti au front, le P. Jean Deslande a été tué, entre Perthes et Souain, en Champagne, le 19 février 1915. Mis à l'ordre du jour du régiment, du 4e corps, et de l'armée, comme

2. — *En reconnaissance.*

28 septembre. — On dit qu'à chaque jour suffit sa peine. Il arrive qu'il faudrait dire « à chaque seconde » lorsque, terré dans une tranchée, pendant une rafale d'artillerie, la tête entre les genoux, les membres repliés, on n'a plus la force de faire un mouvement. Avant-hier je suis resté dans cette position, avec quatre hommes de ma section, de 10 heures et demie à 2 heures sans avoir beaucoup le loisir de relever la tête. A nous cinq, durant ce temps, nous avons reçu 35 à 40 obus.

La nuit, l'on ne peut guère dormir, car les Allemands ne sont pas loin. Récemment ma section a reçu la mission de vérifier si telle tranchée allemande était occupée encore : c'est à 500 mètres de nos lignes. L'escouade dont j'ai l'honneur d'être le chef forme la patrouille d'éclaireurs. Nous

ayant donné « le plus bel exemple de bravoure et de sacrifice... A Moulin-sous-Touvent, le 15 septembre (1914), a brillamment entraîné sa section en avant sous un feu très intense : grièvement blessé pendant ce mouvement, traversé de part en part... Le 19 février 1915 a entraîné toutes les unités voisines de la sienne. Une balle lui ayant fracassé la jambe, a continué à encourager de sa parole et de ses gestes les soldats qui l'entouraient. Sentant la mort venir, a trouvé la force de lever son képi au bout de son bras, en criant : *Vive la France!* » (Ordre du 1er mars 1915.)

allions joyeux, mais après 3 ou 400 mètres, il me semble distinguer des silhouettes parmi les branches. Je le signale au sergent, qui ne comprend pas, et l'on continue à avancer, lorsque tout près, dans la pénombre, nous distinguons très nettement une ligne d'Allemands avec leurs habits couleur de terre : « Halt! Halt! Wer da? » J'eus bien envie de leur charger dessus, mais notre mission était remplie et nous n'eûmes que le temps de faire demi-tour en vitesse, salués par les balles ennemies; aucun de nous ne fut touché.

Étienne Hastey (1),
Caporal au N[e] régiment d'infanterie.

3. — *Une brève captivité.*

18 septembre. — Je venais d'être blessé d'une balle à la cuisse au cours d'une reconnaissance : un adjudant me pansa. Je repartis, après avoir envoyé promener un sac allemand que j'avais depuis plusieurs jours et redescendis seul dans la direction du village. Les balles déchiraient l'air, ma jambe me faisait mal : je me mis à quatre

(1) Le P. Étienne Hastey, signataire de ces lignes, tomba mortellement blessé, le 25 octobre 1914, dans les combats autour d'Ypres, alors qu'il criait à ses hommes d'avancer.

pattes, mais les projectiles frôlaient encore ma tête et je crus ma dernière heure venue. Je fis le sacrifice de ma vie, pensai à la très Sainte Vierge, et le calme revint.

Deux hommes qui passaient me portèrent jusqu'au village, mais l'ennemi était déjà là; alors je recommandai à mes porteurs de filer, posai mon fusil contre un mur, et debout, les bras croisés, j'attendis. Pas longtemps. Un Allemand traversa d'abord la route sans me voir, mais une patrouille qui suivait m'aperçut : « Où sont les Français? — Ich weiss nicht. — Y en a-t-il là? — Nein. — Où sont-ils? — Ich weiss nicht. » Un officier s'approche : « Donnez-moi des renseignements sur les positions de l'armée française. Si vous refusez... » et il me montrait le mur. « Je puis vous dire qu'il y a des Français partout », et j'indiquai les quatre points cardinaux. C'était un brave homme au fond, cet officier de réserve, il n'insista pas. Les autres m'enlevèrent mon équipement, cassèrent mon fusil, me prirent mon pain, mes conserves et m'ordonnèrent de les suivre. A ce moment les nôtres faisaient une contre-attaque, les balles pleuvaient et les Allemands se mirent à l'abri prudemment dans une grange, en me regardant d'un air si bizarre, que je ne pus m'empêcher de rire. Un soldat s'approcha et me dit : « Dans votre intérêt, ne riez pas. — Merci. — Dans trois jours, me dit l'officier, nous serons à Paris. — Je n'en sais

rien. » — Il sortit pour mettre ses hommes en ordre. Une minute après, il revenait et tombait à mes pieds frappé d'une balle par ricochet; deux heures après il était mort. Pourtant des blessés arrivaient et je me mis à aider aux pansements, si bien qu'on me laissa là avec deux braves brancardiers allemands.

Le quatrième jour, quelle n'est pas ma surprise de voir arriver trois chasseurs à cheval français, sabre au clair, en reconnaissance! Au lieu d'être prisonnier, je présentai les trente blessés allemands, en insistant pour que les deux infirmiers fussent laissés libres; une heure après, une patrouille de mon régiment arrivait à son tour et l'on nous fit partir en convoi.

La charité nous attendait à toutes les grandes gares : tout était prévu et, devant les blessés français, les hommes enlevaient leur chapeau, les femmes pleuraient ou saluaient avec pitié, les vieux territoriaux se mettaient au « garde à vous ».

H. Enault (1),
Sergent au N[e] régiment d'infanterie.

(1) Guéri, retourné au feu, le Père Henri Enault a été tué le 29 janvier 1915 dans le bois de la Grurie.

4. — *Premières impressions.*

20 septembre 1914. — Je n'ai qu'à bénir la bonne Providence qui me traite en privilégié. Les premiers jours se sont passés en marches, accompagnées de très nombreuses confessions. Depuis le 22 août, nous sommes continuellement au feu et c'est, jour et nuit, le service des blessés. J'ai déjà donné plusieurs milliers d'absolutions particulières, sans compter les absolutions générales. La guerre est une école de foi et de piété — rude école! Vous ne pouvez vous imaginer les horreurs que nous vivons : les champs de bataille jonchés de débris humains, les corps ouverts ou déchiquetés, l'incendie de régions entières, l'exode des populations affolées, les souffrances indicibles des troupes qui doivent demeurer parfois trois ou quatre jours immobiles, dans des tranchées pleines d'eau, sous la pluie et la mitraille, sans manger ou quasi. Je ne croyais pas que le corps humain pût atteindre un tel degré d'endurance.

Pour nous aussi, le poste est fatigant. Nuits sans sommeil où l'on cherche des blessés dans la boue ou dans les ruines en flammes; journées de travail ininterrompu où l'on ne mange pas, parce qu'on n'a pas le temps ou qu'on n'a rien à manger.

Heureusement, il y a des grâces d'état. Une grande force est la sainte eucharistie. Je me suis muni à Paris d'une petite chapelle portative qui m'a permis de célébrer la sainte messe presque tous les jours, hâtivement, dans quelque coin de ferme. Et sur moi, je porte constamment le saint Sacrement, à qui je parle souvent de vous durant les longues heures de cheval qu'il nous faut faire ensemble. J'ai pu ainsi, bien des fois, donner la sainte communion dans des conditions profondément émotionnantes, que je vous conterai quelque jour. Que Notre-Seigneur est bon! Quelles consolations il met près du sacrifice! Comme il sait tirer le bien du mal! Sur les milliers de mourants que j'ai déjà vus, dix à peine m'ont refusé. Et pour combien de rescapés cette campagne sera le point de départ de la conversion, de la sanctification!

J'ai vu aussi beaucoup de blessés allemands catholiques et j'ai envié votre connaissance de leur langue. Nous avons pu cependant nous entendre suffisamment pour l'essentiel.

Une première fois, en parcourant leurs lignes sur le champ de bataille, après l'action, j'ai été visé et honoré de cinq à six balles prussiennes. Une seule m'a atteint, au bras, sans gravité aucune. Puis, quelques jours après, pendant que je recueillais des blessés français, un détachement de uhlans m'a fait prisonnier. Ça, c'était moins drôle, car, malgré la Convention de Genève, on décida de

m'envoyer en Allemagne, dans quelque hôpital, près des blessés français. Mais, après six jours de vexations et de mauvais traitements, j'ai réussi à m'évader, sans difficulté d'ailleurs, en un moment de panique des Allemands. Deux jours après, je rejoignais mon poste.

Rencontré les PP. ***, soldats, et ***, aumôniers, et le P. D..., faisant fonction de curé à S*-S*, où il a plus de consolation encore qu'on en a à la coloniale : un de nos corps d'armée ayant séjourné plusieurs jours près de lui, il a eu *chaque jour* à communier le général et une douzaine de ses officiers... Parmi mes coloniaux, j'aurais mille faits édifiants à vous narrer. Ce sera pour le jour dix fois heureux du retour. Car, si je n'y reste pas, nous reviendrons victorieux et, ensemble encore, nous travaillerons à rebâtir sur ces ruines...

Aujourd'hui, j'ai eu la joie de célébrer deux messes. La seconde, sans être à jeun, *ad conficiendum viaticum,* car j'avais épuisé ma provision d'hosties consacrées. Cette seconde messe m'a permis de communier encore un bon nombre de soldats qui allaient se battre. Une centaine d'entre eux n'avaient pas reçu Notre-Seigneur depuis dix ou vingt ans, depuis leur première communion (ancien régime). Que Notre-Seigneur est bon !

Louis L...,

Aumônier militaire à la N° division coloniale.

5. — *A la ligne de feu.*

19 septembre 1914. — Nous venons d'avoir, sur les bords d'une rivière qui deviendra célèbre quand il sera permis d'en donner le nom, une incessante bataille de quinze jours. Les troupes combattantes se relayaient constamment dans les tranchées : certains régiments y ont passé cinq jours de suite, les hommes y faisant le coup de feu, y recevant les obus, y mangeant, y dormant pliés en deux quand le feu se calmait, toujours prêts à reprendre le fusil dès qu'une attaque allemande se produisait, de jour ou de nuit, ou dès qu'un ordre de nos généraux les faisait eux-mêmes reprendre l'offensive. On n'avait pas le temps d'enterrer les morts, et quand, les Allemands s'étant enfin retirés, nous avons traversé d'un bout à l'autre le champ de bataille, nous avons vu le plateau tout couvert de cadavres, tombés çà et là en lignes comme des épis et qui n'étaient pas inhumés depuis la quinzaine.

Quant aux blessés, beaucoup ont dû rester deux jours et trois nuits au lieu où ils étaient tombés, en attendant qu'on pût les relever. Quand je leur demandai s'ils avaient souffert du froid pendant ces nuits terribles, plusieurs me répondaient : « Non ;

nos camarades jetaient sur nous du foin pour nous tenir chaud. » Mais d'autres n'avaient rien, leur pansement individuel ne suffisant pas aux plaies multiples dont ils étaient couverts, les plaies se gangrenaient et dans quel état horrible nous les trouvions! Il y a eu là des souffrances inouïes.

Vous comprenez qu'il fallait organiser souvent plus d'un convoi par jour pour aller les prendre et les porter aux ambulances; puis les convois de jour ayant été reconnus funestes, comme pouvant déceler à l'ennemi nos positions, on les remplaça bientôt par des convois de nuit. Plus d'une fois nous avons eu à travailler de six heures du soir à quatre heures du matin. Mais que de bon travail pour les âmes on a occasion de faire pendant ces nuits émouvantes! D'ailleurs, mon collègue et moi, nous nous étions partagé la besogne : l'un prenait une nuit, l'autre la suivante, et nous pouvions résister à la fatigue.

A la Ne division, mon collègue est M. l'abbé B..., archiprêtre de Sainte-Cécile d'Albi : il est d'un zèle infatigable, mais très prudent, et d'un remarquable savoir-faire. (Quand je dis *très prudent,* je parle de prudence dans les relations avec les hommes et leurs chefs, car devant les obus et les balles, M. B... garde tout son calme et, s'il y a ordre d'aller chercher les blessés, comme vendredi dernier, dans une bourgade sur laquelle pleuvent les projectiles, c'est lui qui entraîne le convoi.) Je n'ai

qu'à me louer des relations que j'ai avec lui : son tact, sa délicatesse, sa connaissance du milieu militaire m'ont rendu les plus grands services.

Mercredi, 9 septembre, je partais à six heures du soir avec un jeune major pour les postes de secours situés dans la forêt où nos troupes étaient retranchées. On n'avait pas pu nous en indiquer l'emplacement avec précision. Suivis de nos voitures, nous arrivons, la nuit déjà tombée, à la lisière des bois. Le ciel, très pur les jours précédents, était couvert : on sentait qu'un orage allait éclater. A quelques feux de bivouac, très rares, allumés prudemment sous les arbres, nous découvrons le premier poste de secours. Une vingtaine de blessés sont étendus là. Mais il faut d'abord aller prendre ceux qui, en bien plus grand nombre, se trouvent, nous dit-on, dans une ferme lointaine, située beaucoup plus près des lignes ennemies. Nous repartons et cheminons dans une obscurité qui s'épaississait de minute en minute. Au loin, dans la plaine, on aperçoit des incendies de villages entiers... Bientôt l'orage éclate, la pluie tombe à torrents, d'immenses éclairs illuminent tout à coup forêt et plaine, puis nous laissent replongés dans les ténèbres, tandis que d'autres petits éclairs, des points de feu instantanés nous signalent les canons qui tirent ou les obus qui éclatent. Le bruit de la mitraille alterne avec les roulements du tonnerre et c'est en traversant des ruisseaux de boue

que nous arrivons à la ferme indiquée. Dans une longue et large étable, les blessés sont étendus sur deux rangées sur la paille : à l'extrémité, un lieutenant, mort de ses blessures depuis le matin ; à côté, des gens qui agonisent, blessés à la tête ou au ventre. J'administre en hâte les plus menacés, puis, quand un éclair me permet de voir où marcher, je parcours les rangs des autres et cause avec chacun d'eux en attendant qu'on l'emporte sur une des voitures.

Je venais de confesser un homme qui avait le pied déchiré par un obus ou une balle explosive quand, à côté, un autre m'appelle : « Monsieur l'Aumônier, donnez-moi l'absolution... » J'arrive : « Bien volontiers. Qu'as-tu, mon brave? — Voyez, j'ai la cuisse cassée par un obus. Mais il faut que je vous dise comment j'ai été porté ici. C'est par un de mes camarades, un soldat qui est curé comme vous. Celui-là, c'est un homme! Pour nous rendre service, il marcherait à travers une pluie de balles, sans avoir l'air de s'en apercevoir. Tenez, quand, après m'avoir sauvé, il m'a déposé ici, je l'ai embrassé. — Où est-il? — Il est retourné à la ligne de feu. — Comment s'appelle-t-il? — Il s'appelle de Gironde » (1). Et voilà qu'à ce nom les voisins

(1) Né à Toulouse, le 9 mai 1881, dans une famille très noble et très chrétienne, le héros dont le nom figure ici pour la première fois fut tué près d'Ypres le 7 décembre 1914.

Quand la guerre éclata, Gilbert de Gironde venait d'achever en exil les longues études qui, dans la Compagnie de Jésus, pré-

s'exclament : « Ah! de Gironde, c'est plus qu'un homme, c'est un héros! Jamais on ne saura ce qu'il a fait pour nous. — Dites-moi son bataillon, sa compagnie. Il faudra que je le trouve; c'est justement un de mes amis. — 1er bataillon, 3e compagnie! — Bien... » Mais d'autres blessés avaient besoin de moi; je les vois chacun à son tour. Enfin le major vient m'avertir que tous les blessés de la ferme sont maintenant chargés sur les voitures. Le convoi s'ébranle à travers l'ouragan qui fait rage, accompagné par les bruits et les feux de la bataille alternant avec les bruits et les feux du ciel. Je ne

cèdent et préparent le sacerdoce. Ordonné prêtre en Belgique, le 2 août 1914, il part le soir même, sans avoir le temps de dire sa première messe, rejoint à Montpellier le dépôt de son régiment (le 81e d'infanterie) et, bien que réserviste, demande et obtient de rejoindre immédiatement la ligne de feu. Il acquiert dès les premiers jours, sur ses camarades et sur tous ceux qui l'approchent, un ascendant qui tient du prodige. Soldat incomparable, prêtre rayonnant d'esprit surnaturel, il fait servir au bien de tous des dons si rares.

Nommé successivement, en quatre mois, caporal, sergent, sous-lieutenant, décoré, mis à l'ordre du jour de l'armée avec des considérants magnifiques, il reste supérieur à toutes ces distinctions, qu'il n'a pas cherchées. Tous voient en lui, selon le mot d'un de ses chefs, le *palladium* du régiment.

Frappé le 7 décembre en assistant un blessé, il a le temps de se recueillir, d'offrir une fois de plus une vie délibérément immolée depuis le début de la campagne. Sa mort est un deuil universel et, encore actuellement, le témoignage concordant des aumôniers, des officiers, des soldats du 16e corps montre que cette brève carrière a irradié dans bien des âmes, d'une façon presque miraculeuse. Voir plus bas, p. 234. En attendant une *Vie*, qu'on nous doit, Gilbert de Gironde a été l'objet de plusieurs notices, en français (par Pierre Suau, Paris, 1915, G. Beaudoux) et même en anglais (par la comtesse de Courson, Dublin, 1915, Office of the *Irish Messenger*).

crois pas avoir jamais assisté à plus sinistre spectacle.

Vers une heure après minuit, nous arrivons enfin à l'ambulance. On y décharge notre convoi. Mais il faut revenir chercher ceux qu'on avait laissés à l'entrée de la forêt. Les malheureux! Dans quel état doivent-ils se trouver, après un tel orage? En traversant, pour nous rendre au point où nous les avions laissés, une bourgade évacuée quelques jours auparavant, nous apprenons qu'ils sont là, dans une grange. Fuyant la pluie torrentielle, les plus valides avaient marché jusque-là; les autres avaient été portés par les infirmiers. La grange était en pleine obscurité : quand nos lanternes y projettent une faible lueur, nous voyons un spectacle lamentable. Plusieurs de ces blessés ne sont plus que des débris humains. Ils grelottent sous leurs capotes mouillées ou des couvertures toutes détrempées. J'en administre plusieurs qui me paraissent plus menacés... Nous les chargeons sur nos voitures et nous les ramenons à l'ambulance vers quatre heures du matin. Là, j'en eus encore pour une heure à exercer mon ministère : confessions, extrême-onctions. A cinq heures, je pus aller me coucher. Quant au jeune major, cette nuit l'a tellement fatigué, qu'il est tombé malade et qu'il a fallu l'évacuer sur les services de l'arrière.

Le surlendemain, 12 septembre, après une dernière nuit de bataille plus formidable que les pré-

cédentes, — celle où mon collègue, M. B..., en entrant dans la bourgade où était envoyé le convoi, exerça son ministère pendant dix heures sous une pluie d'obus, — on apprend enfin que les Allemands sont en retraite! Dans l'après-midi on nous envoie recueillir les blessés déposés dans un village voisin. Depuis quinze jours que j'y suis allé pour la première fois, il a subi plusieurs bombardements. Ce n'est plus qu'un amas de ruines. Mais cette fois les ruines sont paisibles et, ce que nous y trouvons, ce ne sont pas des blessés, mais des malades : un capitaine, deux lieutenants, un sergent-major qui, ayant passé les nuits précédentes dans les tranchées, sous des pluies affreuses, avec de l'eau jusqu'à mi-corps, sont tout perclus et ont besoin de passer une nuit dans un bon lit. « Qu'allons-nous trouver à l'ambulance, monsieur l'Aumônier? Si nous avions un lit! — Hélas, messieurs, vous ne trouverez pour vous coucher que de la paille par terre. Pour trouver un lit, il faudra attendre qu'on vous transporte demain à l'hôpital d'évacuation. » Chemin faisant, dans la voiture, nous causons : « Tiens, mon lieutenant, vous êtes du N^e. De quel bataillon? — Du 1er. — Alors vous connaissez le soldat de Gironde? — Si je le connais! Il vient d'être promu caporal et sera bientôt sergent. Ah! c'est un brave entre les braves. Vous le connaissez, monsieur l'Aumônier? — Mais oui, mon lieutenant. Vous savez qu'il est prêtre. Il a dû partir pour l'ar-

mée le lendemain de son ordination. — Oui, j'ai même su que pour revenir en France reprendre le sac, il lui a fallu faire une partie de la route à pied... Son exemple suffit pour remonter le moral de ses camarades. Je n'ai jamais vu un homme comme celui-là. Le connaissez-vous, mon capitaine? dit-il en se tournant vers l'autre malade. — Non, je ne suis pas de votre bataillon. — Eh bien, il faut que vous sachiez ce qu'il vaut. L'autre nuit, un soldat vient dire à notre capitaine qu'on n'entend plus rien dans le petit bois où s'étaient retranchés les Allemands. L'ont-ils évacué? L'occupent-ils encore? C'est une position trop disputée pour que nous ne l'occupions pas immédiatement, s'il y a moyen. Quels sont les hommes de bonne volonté qui voudraient aller faire de ce côté une patrouille de reconnaissance? (Y aller, c'était la mort si les Allemands, comme ils le font souvent, nous tendent un piège.) Un homme se présente, de Gironde. Et dans la nuit profonde il va seul reconnaître le petit bois, constate que les Allemands l'ont évacué, rapporte en preuve des objets que nos Français y avaient laissés quand ils s'étaient repliés la veille, devant l'attaque ennemie. Vous savez, ça, c'est du courage, ou je ne m'y connais pas. » Tandis que nous causions ainsi, la nuit était tombée : nous traversions un village où des feux de bivouac nous signalaient des cantonnements. Des soldats s'approchent : « De quel régiment êtes-vous? — Du N°.

— Quel bataillon? — Le 1er. » Je prie le major de consentir à faire arrêter le convoi cinq minutes, je demande où est cantonnée la 3e compagnie, et, courant à travers la boue et les tas de fumier qui encombraient la ruelle, j'arrive à la grange où les hommes de la 3e, massés, revenus de la ligne de feu, faisaient la soupe et allaient pouvoir passer une nuit, non plus dans la tranchée inondée, mais sur la paille et sous un toit. Quel délice! « De Gironde est-il ici? — Eh! caporal de Gironde, un aumônier t'appelle. » Je vois arriver un homme jeune, figure pâle et maigre, barbe noire naissante. Je me nomme. « Ah! mon Père, me dit-il, j'étais à côté de vous au banquet de la Jeunesse catholique, il y a douze ans, rue des Saints-Pères. Vous le rappelez-vous? — Et depuis, lui dis-je, nous ne nous sommes pas vus, mais nous sommes de la même famille. Et avez-vous pu dire votre première messe, au lendemain de l'ordination? — J'ai pu dire la messe deux ou trois fois depuis le commencement de la campagne. — Eh bien, sachez que j'ai une chapelle dans ma cantine, lui dis-je, et tout ce qu'il faut pour célébrer. Je suis cantonné dans un village à une lieue d'ici. Nous tâcherons de nous revoir quand nos deux services le permettront. » Je regagne le convoi en courant.

Le soir, au village, on remet les officiers malades aux mains des majors. Je vais dîner, puis m'armant d'une lanterne, à travers la nuit noire et

pataugeant dans la boue épaisse, je cherche s'il reste dans quelques maisons un lit. J'arrive à en trouver, j'obtiens du major-chef de l'ambulance d'y faire coucher les malades pour lesquels il ne disposait, lui, que de la paille habituelle. Je retourne les prendre devant le feu où ils essayaient de sécher leurs vêtements trempés. « Vous allez pouvoir, vous et le sergent-major, vous déshabiller (ô bonheur!) et vous étendre dans des lits » (ô résurrection!). Ils me suivent vers les maisons hospitalières. Je laisse le capitaine dans la meilleure, je conduis le lieutenant et le sergent dans l'autre. Arrivé là, le lieutenant me dit : « A quelle heure les messes, demain dimanche? Car, vous savez, moi, je vais à la messe! » Le lendemain, comme nous traversions un bourg abandonné par les Allemands, à la suite des troupes qui les pourchassaient, je retrouve le capitaine. Il vient à moi, tout souriant, et me serre la main avec reconnaissance. Une nuit dans un lit l'avait remis debout et il retournait au feu commander ses hommes.

Depuis lors, j'ai vu plusieurs fois notre ami de Gironde. Nous avons pu nous confesser mutuellement, dire la messe au même autel : son capitaine et les sergents de la compagnie ont tenu à y assister. Le même jour, dans une ville récemment évacuée par les Allemands, j'entre dans un magasin. Mon compagnon me présente un major qui avait été fait prisonnier la quinzaine précédente et avait

réussi à s'enfuir et à regagner nos lignes. « Mais, me dit ce major, nous étions l'an dernier ensemble au pèlerinage de l'A. C. J. F. (1), à Rome. Vous êtes le Père Aucler? Oui, et moi le docteur P..., président de la Jeunesse catholique dans l'Aveyron. » Nouvelles effusions, nouvelle joie. Vive la France et vive l'A. C. J. F.!...

Paul Aucler (2),
Aumônier à la N[e] division.

(1) *Association catholique de la Jeunesse française.*

(2) Le Père Paul Aucler est décédé le 22 février 1915, à l'ambulance de la Compassion, à Rouen. Directeur très apprécié, durant quinze années, de la Conférence Olivaint, à Paris, écrivain distingué, prédicateur recherché de retraites sacerdotales, il avait tenu absolument à partir comme aumônier volontaire. Son patriotisme ardent, ses origines rémoises aiguisaient encore des désirs apostoliques auxquels sa médiocre santé se trouva seule inégale. Après avoir fait, avec sa division, la dure campagne du Nord-Est, il accompagne nos troupes en Flandre. Évacué à la suite d'une entérite, il prend à peine le temps de se guérir, repart et continue son service avec « un inépuisable dévouement, sachant donner à nos soldats le maximum d'esprit de sacrifice, puisé à la source d'où vient tout réconfort » (je transcris les propres paroles du général V..., son chef de corps). Surpris par un accident grave à l'estomac, suite de ses fatigues surhumaines, le P. Aucler est opéré, avec un dévouement et une dextérité magnifiques, à l'hôpital de Poperinghe, sous le feu de l'ennemi, par le D[r] Prat, de Nice, actuellement au front. La lettre que nous publions plus loin (livre IV, n° 3) fut écrite au cours d'une convalescence qu'on avait lieu de croire complète. Évacué vers le midi de la France, par voie de mer, le P. Paul Aucler fut atteint, au cours du voyage, d'une rechute foudroyante, et arrêté à Rouen, où il est mort pieusement, au service du Christ et de la France. Durant ses loisirs forcés, il préparait avec amour un *Livret du Soldat chrétien* qui eût été un petit chef-d'œuvre de simplicité lucide. Dieu s'est contenté, sur ce point, des désirs de son bon serviteur.

III

EN COUVRANT NANCY

15 septembre 1914. — Après huit jours d'une offensive superbe et une victoire complète, nous avons enfin une journée de repos, à l'abri, dans une maison dévastée. Les dernières nuits, sous bois, avec dix centimètres de boue et une pluie continuelle, ne m'ont pas éprouvé du tout. Mais je suis heureux de me reposer un peu et de me décrasser.

24 septembre. — Comme on revient aux habitudes bourgeoises! Ce matin, après avoir bu un confortable chocolat au lait, après avoir pris un bain de soleil (c'est si bon, après quinze jours de pluie!), j'ai achevé une matinée de lecture par une marche hygiénique d'une heure. Et maintenant, assis sur l'herbe au pied d'un arbre qui me sert de dossier, je vous envoie un fraternel merci pour vos cartes et vos prières... Ce début de lettre est un peu bizarre pour un soldat en campagne, mais depuis deux jours, que de changements! Le beau

temps est revenu. Il fait chaud! il fait soleil! il fait un ciel bleu, infiniment bleu le jour, et qui la nuit se couvre d'étoiles. Oh! comme cela fait de bien! La terre est toujours trempée, la boue est toujours horrible et on ne peut faire un pas sans se crotter jusqu'à la ceinture. Mais au moins il ne pleut pas. Hier soir, en reprenant le service aux tranchées des avant-postes, la perspective d'une nuit à la belle étoile était presque souriante, malgré le froid qui était vif. Impossible de faire du feu, car nous serions tout de suite repérés et bombardés, étant juste en face de l'ennemi dont les patrouilles se rencontrent avec les nôtres et échangent des coups de fusil. Vers six heures, je m'installe tout équipé dans mon abri sur un peu de paille, mais le froid est tel que je ne parviens pas à m'endormir. A onze heures, j'entends du bruit. On appelle le chef de poste, je me lève. La sentinelle refuse de laisser passer un soldat qui a un « mot » différent de celui qu'elle a reçu. On parlemente. C'est le nouveau « mot » qui arrive *pedibus cum jambis,* car le fil téléphonique a été coupé entre le colonel et les avant-postes. J'en profite pour guider dans la nuit le porteur de la consigne vers la cabane du commandant. C'est une bonne trotte qui me réchauffe. Une heure après, ayant chaud, je m'endors et ne me réveille qu'à trois heures du matin. Je me lève gelé et vais faire une ronde pour voir les postes voisins et surveiller mes sentinelles. Je rencontre

un feu dissimulé sous bois et je me chauffe un moment. Puis je reprends mon somme qui dure sans interruption jusqu'à cinq heures, moment où commence cette matinée bourgeoise dont je vous parlais. Vous voyez que ce n'est bourgeois qu'à moitié. Ce qui l'est davantage, c'est un petit voyage à Nancy pour y faire des provisions en vivres, linge, livres, etc. Pendant que nous nous reposions un peu en arrière des avant-postes, j'ai pu le renouveler deux fois, au grand contentement des soldats dont j'ai pu fidèlement faire les commissions.

Nos pantalons rouges étaient pourris, à force d'avoir été mouillés. J'ai pu en acheter d'autres avec des molletières et un manteau de caoutchouc. Ce matin mon frère a retrouvé le livret militaire du pauvre François d'Argenton (1). Un de mes cousins, Donald Monroë, a été tué dans la région où je me trouve. Le champ de bataille est horrible à voir; je l'ai traversé avant-hier. Depuis que les Allemands ont pris la fuite, nous sommes plus tranquilles et on nous donne le repos dont nous avons besoin. Mais, vers le 9 septembre, au moment où Guillaume II se trouvait ici, voulant à

(1) Le sergent François de Billeheust d'Argenton, S. J., blessé à mort le 23 août, à Réméréville. Tombé entre les lignes, et ne pouvant être relevé sous le feu de l'ennemi, il reste ainsi trois jours, son crucifix entre les mains. Ramassé le 26, il meurt le 27 dans la voiture qui le ramenait à Nancy. Mis à l'ordre du jour de l'armée, le 30 septembre.

toute force entrer à Nancy, nous avons eu un « coup de chien » à donner. Notre rôle se bornait à garder la défensive, mais ce n'était pas une sinécure. Quel bombardement! Pendant trois jours, avec quelques interruptions, il est vrai, nous avons reçu une véritable grêle d'obus à la mélinite et de shrapnells. En moyenne quinze à la minute. Et de cette formidable mitraille, qu'est-il résulté? Quelques morts, quelques blessures, des chevaux tués, un caisson qui éclate pour avoir reçu un obus, et dont il ne reste plus trace, et c'est tout. Je vous ai déjà raconté que j'avais creusé une fosse et que nous avions fait un enterrement sous les obus. C'était impressionnant et beau!

Le lendemain, nous partons pour une reconnaissance. Vus par l'ennemi sur un terrain découvert, nous arrivions au sommet d'une pente, lorsque à bout portant nous recevons une rafale de quatre pièces d'artillerie de campagne. Tout le monde d'instinct se couche, allongé dans le sens du tir, protégé par le sac. Je me vois encore entouré d'un réseau de balles et d'éclats d'obus qui viennent larder la terre en sifflant effroyablement. A peine la première rafale est-elle apaisée qu'une seconde éclate aussi forte. Mêmes effets. Je prie Dieu, croyant le moment venu de faire le sacrifice de ma vie, je me prépare à prendre mon crucifix, qui ne quitte pas ma musette. Rien encore, personne ne bouge. Les Allemands doivent nous croire tous

morts. Ils ne tirent plus. Un ordre est donné; on quitte au galop le terrain découvert pour un bois. On se reforme et on repart dans la direction de l'ennemi, qui ne tirera que quelques heures plus tard sur nous, mais cette fois avec plus de résultats. Au lieu de trois bras cassés, six morts resteront sur le champ de bataille, dont deux de ma compagnie.

Entre deux, je fais une patrouille dans un bois. On entend à peu de distance les cris d'animaux qui sont les signaux des Allemands dans leurs tranchées, puis des coups de fusil auxquels on ne peut pas répondre. Je me replie et nous prenons nos positions de nuit. Ce fut la première fois que la pluie se mit à tomber. Nous étions en petit poste isolé. J'avais trois hommes assis à côté de moi dans une obscurité complète. Les pauvres enfants avaient le cœur serré et ne voulurent pas manger. Je dis mon chapelet avec eux. Je savourai donc seul une boîte de « singe » ramassée sur le champ de bataille. Deux fois des coups de fusil éclatent à côté de nous. En un clin d'œil nous avons mis sac au dos et nous sommes en position pour faire feu. Puis tout se calme, sauf l'orage qui est affreux. On rentre aux tranchées à une heure du matin et, à une heure un quart, alerte, on repart. A trois heures, on nous donne une heure et demie de repos, car l'ennemi ne s'est pas montré. Il y eut encore un jour de bombardement. Quand on n'a

plus peur, ce qui est mon cas, ces obus ne sont pas terribles et c'est un spectacle très beau, je me promenais au milieu d'eux... Hélas, tout le monde n'en faisait pas autant, et j'ai dû (avec plaisir du reste) faire des tournées de lettres ou autres choses dans les tranchées les plus exposées, car le porteur était un peu effrayé. Je regrette toujours de n'être pas parti avec l'active ! Le pauvre N^e^, où était mon frère Maurice, a été bien éprouvé. On lui a envoyé, pour le reconstituer, plus de deux mille hommes ! Enfin, pas de regrets inutiles, je suis où le Bon Dieu l'a voulu, et je suis très heureux ! Depuis ces chaudes journées de combat nous avons assez souvent cantonné et dans mon journal de campagne, au 16 septembre, au 20, au 21, au 22, je lis : messe, communion. Quelle joie de pouvoir se recueillir un peu dans une église, même si elle est trouée par les obus, sans clocher et inondée du sang de nos blessés qu'on y avait déposés quelques heures ! Le 21, nous eûmes une messe de *Requiem*, dite par le P. V... (1), pour les morts de la 19e compagnie. Tous les officiers y étaient, mon frère Pierre servait la messe et nous y avons communié ensemble. Les hommes n'avaient pas pu attendre cette messe tardive, sans quoi nous aurions été plus nombreux à nous approcher de la sainte Table. Le soir, il y a eu chapelet,

(1) Prêtre et jésuite mobilisé, blessé depuis, promu lieutenant, retourné au feu, blessé derechef à Verdun, amputé et décoré.

prière et petit sermon de l'aumônier, M. V..., du lycée de Saint-Étienne. Il est très bon pour les soldats. A partir de demain nous allons avoir sept ou huit jours où il sera possible de communier. Quelle fête! Bien des hommes ont changé depuis le début de la campagne. J'en ai vu qui se sont approchés des sacrements avec joie, qui ont été à la messe ostensiblement un jour où nous les attirions et qui, au début, disaient pis que pendre devant moi de la religion. Il faut dire que j'ai des attentions spéciales pour certains d'entre eux. Je ne manque pas une occasion de leur rendre service, de leur donner du tabac et autres douceurs. Ils comprennent un peu ce qu'est cette charité dont je leur parle quelquefois, à laquelle ils ne croyaient pas et dont ils sont heureux de voir et d'éprouver les effets.

25 septembre, vendredi. — Nous avons gelé cette nuit dans une cure abandonnée, bombardée, ouverte à tous les vents. Les nouvelles ont changé; au lieu de nous reposer, on partira sans doute bientôt dans une autre direction. Fiat! Le froid est déjà rigoureux. C'est bien pénible. Le Bon Dieu va nous imposer une foule de petits sacrifices qui comprendront celui de notre vie, et les âmes ainsi que la France n'y perdront rien. L'autre jour, j'ai procédé aux funérailles de nos soldats morts depuis plusieurs jours. L'ennemi s'étant

retiré nous avait permis de les retrouver sur le champ de bataille. Priez pour le pauvre sergent qui se bat et souffre pour la gloire de Dieu et de la France.

28 septembre, sous le feu. — Nos jours de repos ont été décommandés. Le premier jour, de cinq heures du soir à dix heures du soir; le lendemain, nous avons fait en tenue de campagne, chargés comme des mulets, plus de 70 kilomètres, pour soutenir l'attaque vigoureuse de deux de nos corps d'armée dont nous sommes la réserve. Hier, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, nous avons avancé par petits bonds entre lesquels on pouvait un peu dormir et se reposer. Quel besoin on en a après trente-huit heures au moins sans sommeil, avec une pareille étape dans les jambes! C'est le sac, en m'étouffant, qui était le plus pénible. Je vais très bien. Hier soir, à la nuit, on se creuse de petites tranchées pour s'y abriter. J'ai dormi comme un prince, dans un manteau d'Allemand (rencontré par bonheur), en dépit du froid très vif qu'il a fait. J'ai fait une patrouille au milieu de la nuit. Les balles sifflent à côté de moi, mais nous ne pouvons pas tirer, car d'autres troupes sont sur notre front. Les gros obus allemands font un tapage épouvantable et nos petits 75 font du bon travail. Je vais essayer de dormir un peu au milieu de tout ce fracas.

Le 30. — A cinq heures, on donne l'ordre d'avancer... ce fut affreux. Jamais je n'ai vu de canonnade pareille. Nous avons été criblés, troués, percés. Je n'ai rien! Grâces à Dieu qui m'a protégé. Le capitaine et deux chefs de section sont blessés. Dans la compagnie, trente-neuf soldats sont mis hors de combat dont quatre ou cinq tués. Le mouvement exécuté en vue de l'ennemi a eu le résultat voulu. Nous nous retirons pour cantonner dans un village et nous reposer, nous en avons besoin. Dans la journée d'hier, à midi, on m'envoie chercher le corps d'un homme pour l'enterrer au cimetière. Impossible de faire avancer la voiture. Je vais seul avec un caporal chercher des blessés. Le terrain est découvert; on nous repère et les Allemands nous font l'honneur de nous envoyer des coups de canon qui nous obligent à battre en retraite. A la nuit, j'y retourne et puis le ramener sans encombre. Dans cette canonnade, le P. V... a été atteint d'un éclat d'obus. Je crois que ce ne sera rien qu'une éraflure profonde; mais il est évacué, je ne sais où. Mon frère n'a rien eu non plus, il est commandant de la compagnie, on vient de me proposer pour le grade de sous-lieutenant. En attendant ma nomination, si elle arrive, je suis chef de section. Hélas, je comptais sur quatre jours de repos, avec messe et communion, il a fallu y renoncer! Ces jours de bonheur sont rares, mais bien doux. J'ai fait circuler sous le feu, l'autre

jour, mon crucifix et je l'ai fait baiser à tous ceux qui voulaient gagner l'indulgence de la bonne mort. Ce cher crucifix est déjà taché du sang des blessés. Hier soir, l'enterrement de nuit, avec un prêtre, a été très impressionnant. V... n'était plus là. Je le regrette. Il m'a donné l'absolution à trois heures du matin avant d'être évacué. Je dis tous les jours mon chapelet pour nos morts, pour la France et pour vous.

4 octobre. — Merci de votre lettre et des nouvelles abondantes qu'elle contenait. Je m'aperçois, à ma grande honte, que je n'ai fait que des actions d'éclat enfantines à côté des gestes héroïques de beaucoup des nôtres. Mais soit. Je tâche d'être utile dans ma sphère et de réaliser ce mot très vrai : « Dès qu'on est dévoué, on devient éminent ». J'attends ma nomination de sous-lieutenant.

19 octobre. — Notre service comprend quarante-huit heures de tranchées aux avant-postes et quarante-huit heures de tranchées encore dans le voisinage d'un village, en seconde ligne. Pendant les premières quarante-huit heures, on peut se reposer le jour avec la garde de quelques sentinelles. La nuit, il faut être en éveil et prêt à tout. L'autre jour une fusillade effrayante nous a tenus en suspens pendant un quart d'heure. Nos sentinelles et

petits postes étaient dehors. Heureusement personne ne fut atteint. Hélas! quelques heures avant, pendant une reconnaissance, mon commandant, un vrai chef, plein de fermeté et de bonté, a été tué par une balle, en pleine nuit. Je l'aimais — un peu, peut-être, parce que c'est à lui que je devais le galon de sous-lieutenant — beaucoup, assurément, pour lui-même, car c'était un chef qui savait commander, et sa mort m'a fait verser des larmes. On lui a fait des funérailles simples, mais émouvantes. J'ai eu le douloureux honneur d'être désigné pour porter le cercueil de l'église au cimetière avec d'autres officiers. L'aumônier, avant l'absoute, a fait un court éloge du cher défunt dont tous connaissaient la foi. Il a parlé de son amour de la prière, dont un chapelet trouvé sur lui était le témoignage incontestable. A la dernière relève, j'étais si fatigué que j'ai dormi, roulé dans une bonne couverture et dans mon manteau allemand, douze heures d'affilée, sans entendre une effroyable canonnade par laquelle nos troupes de première ligne repoussaient une attaque de nuit. Le lendemain matin, j'allais paisiblement à la messe et réussissais à me confesser.

1er novembre, face à l'ennemi. — Ce matin, j'ai pu communier avec un autre sous-lieutenant à six heures et demie et j'ai servi, avec le plus de « tenue » possible, la grand'messe, où se trouvait le com-

mandement et une foule immense de soldats. La grande église du village était trop petite. Le P. S.-O... (1) tenait l'harmonium avec amour... Avant-hier, malgré le désir impérieux que nous avions tous de dormir, il y a eu réunion des officiers du bataillon dans la tranchée d'une de nos compagnies. Je renonce à vous décrire le luxe dont on jouissait. Flûtes de champagne et service de porcelaine japonais pour le café ; le tout rangé sur une table d'acajou recouverte d'un tapis d'Orient (ou à peu près). Il y avait glace, flambeaux, comme aux célèbres dîners de Frédéric de Prusse et de Voltaire. Nous sommes restés là jusqu'à neuf heures du soir, devisant et causant pendant que les obus sifflaient au loin.

4 novembre. — Je reviens de l'office des morts, dit aujourd'hui pour le bataillon qui revient des tranchées. Mon frère et moi avons servi la messe en grande tenue et communié avec un certain nombre d'hommes. Ce fut très bien. L'église était trop pleine, comme du reste tous ces jours-ci. L'aumônier m'a dit avoir éprouvé là de grandes consolations depuis plus d'un mois qu'il y vient. Nous avons une « cagna » creusée sous terre avec un mètre de terre et de planches sur notre tête. C'est une salle de cinq mètres au moins de long

(1) Autre jésuite mobilisé.

sur deux de large, avec fauteuils, chaises, lit, poêle, armoire, lavabo, glace, etc. On est si confortablement installé là qu'il en coûtera de sortir dans la nuit pour aller aux tranchées, dans l'eau, sous les balles et les obus. Avant-hier, D... a été affreusement bombardé pendant une heure ou deux. Il a reçu sur sa tranchée vingt grosses « marmites ». Il est sauf. Dieu nous garde.

André DE GAILHARD-BANCEL (1),
Sous-lieutenant au N^e rég. d'infanterie.

(1) André de Gailhard-Bancel et son frère Pierre, dont il est ici question, devaient être tués, à Seicheprey, un mois après (12 décembre 1914). Ces deux jeunes officiers, d'âme si haute et, en des carrières différentes, si fraternelle, ont été tous les deux mis à l'ordre du jour de l'armée, pour leur tenace et superbe bravoure.

IV

COMBATS D'ALSACE

1. — *A Thann*

27 décembre. — Quelle journée, hier! Je suis revenu à minuit, à travers bois, sans avoir pu trouver la compagnie. Depuis quarante-huit heures, le ravitaillement n'a pu les rejoindre, ils meurent de faim et de froid, 7 degrés au-dessous de zéro! L'attaque a été formidable; en portant nos lettres, nous avons été couverts d'obus. On ramassait des éclats brûlants à 20 centimètres. Miracle si nous n'avons pas été touchés. Les compagnies étaient enveloppées de mitraille. On s'est approché jusqu'à 20 mètres des tranchées allemandes et même jusqu'au réseau de fil de fer. On se tuait, on s'égorgeait à bout portant, à la lueur de Cernay en feu, et au clair de lune sanglant. Impossible de ramasser les blessés et les morts. Les premiers étaient achevés par les balles, ou c'était une lente agonie sous les yeux des deux combattants; les Allemands ter-

rés dans leur ciment, les nôtres collés dans l'herbe glacée, face à face. Le canon tonne toujours, les vitres tremblent; bruit d'enfer. Tous les gens se cachent dans leur cave, la ville paraît inhabitée.

31 décembre. — Hier, par la pluie, retour de notre compagnie. Elle avait été relevée dans la nuit : cinq morts, six ou sept blessés et cent vingt pieds gelés. C'est de beaucoup la moins éprouvée... Et toujours le bruit assourdissant du canon. Ce qu'il en tombe! les nôtres ne cessent pas. A droite, à gauche, devant la ville sont placées et dissimulées nos batteries de 75, 65, 120, 155. Au loin, le grondement des monstres de Belfort. Partout des uniformes : artilleurs, fantassins, chasseurs, dragons, état-major, cyclistes; mouvement fou : fantômes couverts de boue, traînant la jambe, baissant la tête, silencieux comme la mort, longues colonnes de traînards cherchant leurs unités, sans chef, mourant de faim, crevant de froid, demandant à boire, s'arrêtant épuisés à tous les tournants de route. J'ai dû attendre hier, comme fourrier, la 22e compagnie. Il a fallu toute la nuit courir, ouvrir les portes, préparer des locaux convenables, quérir du bois, des marmites (des vraies!), des récipients immenses. Avec trois sapeurs, il a fallu préparer en dix heures de nuit, pas même, soupe, biftecks, haricots au jus, café, pour quatre cent quatre-vingts « poilus ». Deux compagnies à loger et à nourrir.

Quelle nuit j'ai passée ! Mais quand j'ai vu nos sections revenir, je n'ai plus du tout pensé à ma fatigue : ils étaient crottés, courbés en deux, tenant toute la route... tous des têtes de déterrés, maigres, jaunes, les yeux cernés, les lèvres tremblantes : deux nuits dans les tranchées par 7 degrés de froid, deux journées dans l'herbe glacée, immobiles, une autre dans la tranchée, rapetissés, sans pouvoir lever la tête : au moindre mouvement une grêle de balles. Tous nos tués ont été tués à la tête, presque tous au front : les Allemands ont par ici d'excellents tireurs. Et tout cela au bruit assourdissant des marmites, et des obus de nos grosses pièces. C'était un enfer. Au ciel, deux aéroplanes, partout des fusées éclairantes, des cadavres, des râles, les cuisiniers ne pouvant pas porter leurs gamelles, se couchant par terre, rampant et, finalement, arrivant avec des récipients vides. En face, les tranchées allemandes ; quand nos 75 y tombent, on voit des casques, des bras, des jambes, voler en l'air de tous les côtés. Les deux jours, la compagnie n'a pu tirer un coup de feu. A la nuit, un régiment l'a relevée. Elle en avait besoin. Au matin, quand ils sont revenus à Thann, ils se sont jetés sur le repas que je leur avais fait préparer. A chaque escouade, un litre d'eau-de-vie, vite bu ; et puis, ils se sont couchés sur la paille. Ce matin, il a fallu repartir cahin-caha aux tranchées. Pendant la nuit de Noël, la mitraille hurlait dans le quartier, les habitants

se terraient dans leurs caves; à peine le matin a-t-on pu avoir quelques messes basses... En sortant de la section, j'ai reçu un éclat d'obus en pleine poitrine. J'ai ramassé par terre un morceau encore brûlant de fonte. J'en ai été pour un violent choc, et je suis remonté sur ma bicyclette. Ce soir, même chance, j'ai versé, sous le déplacement d'air, avec ma bicyclette dans un fossé. Priez pour les soldats. Ils en ont besoin, au moral surtout...

Antoine C...,
Sergent-fourrier au Nᵉ de ligne.

15 janvier. — Si vous aviez pu me voir hier après-midi, lors de notre entrée à Thann, vous ne m'auriez pas reconnu, je vous assure. Quelles journées! En moins de quarante-huit heures, nous avons perdu la moitié du régiment. C'est vous dire à quelle boucherie nous sommes allés! Nous nous sommes battus tout un jour et toute une nuit sous la pluie d'obus qui, plus encore que les balles et les baïonnettes, nous ont décimés. Nous étions dans des tranchées avec de l'eau et de la boue jusqu'aux genoux, à certains endroits, jusqu'à la ceinture. « En avant, en avant, à la baïonnette! Allons, mes amis, mes enfants! » On essaye de se sortir de cette boue. Les plus valides viennent au secours des plus faibles, et l'on avance. Mais aussi quel feu! quelle pluie! triple pluie! On dirait que toutes

les nuées se sont rassemblées sur nos têtes, pluie de feu, de shrapnells. Les Allemands peuvent si bien nous repérer! L'usine à emporter d'assaut flambe juste là, dans le bas-fond. Quelle jolie cible nous faisions là, en avant, lorsque nous avancions en colonnes d'escouades! Mais aussi, la fusillade ne tarde plus : nous sommes littéralement fauchés en masse, et par des balles explosives, presque exclusivement. On entend les cris affreux des blessés dont les chairs sont labourées. Jamais je n'ai tant souffert physiquement et moralement. Plus de trois fois, c'est-à-dire pendant toute la nuit, nous revenons à la charge. Les courages les plus trempés sont à bout. La position est intenable. Nous sommes contraints de nous replier en arrière. Allons-nous laisser nos pauvres blessés? Tout près de moi, un capitaine est tombé. « Oh! par pitié, ne m'abandonnez pas, emportez-moi. Je veux aller au moins mourir au milieu de vous. » Vite, une couverture est là pour le recevoir, et quatres braves l'emportent bien vite. Quant à moi, je ne pouvais rien faire; mes hommes sont là. Je n'avais pas reçu l'ordre de revenir en arrière. Donc, je reste. Enfin l'ordre arrive. Un par un, nous rampons en arrière pour regagner nos tranchées pleines d'eau. Le jour se passe sans attaques d'infanterie; mais quel déluge de marmites! Enfin, à sept heures du soir, nous sommes relevés. Nous nous portons légèrement en arrière dans le bois, où des abris

pleins d'eau nous reçoivent. Il pleut dehors, il pleut dedans; et pourtant on est heureux, car nos braves cuisiniers sont là, si contents de nous avoir enfin trouvés. Comme ils s'empressent de nous donner un morceau de viande, un quart de café avec un peu de pain et d'eau-de-vie! Il y avait quarante-huit heures que nous n'avions rien mangé, ou à peu près. Deux jours se passent là, dans le bois, où nous attendons en réserve, occupés à nettoyer nos fusils encrassés et ne fonctionnant plus; occupés aussi à perfectionner nos misérables abris. Des ordres viennent : à trois heures, départ. Relève nouvelle. Cette fois, nous occupons les tranchées de deuxième ligne. Nos cuisiniers sont tout près, nous allons pouvoir manger une soupe chaude. Mais non! j'étais depuis quelques instants dans un petit chalet, bien chauffé, quand arrive par téléphone l'ordre d'aller établir un réseau de fils de fer, en avant de nos premières tranchées, par conséquent tout près des Allemands. Dehors, le temps est affreux. Il n'est que plus favorable. On va dans le plus grand silence; on se met au travail. Jamais les Allemands ne s'étaient si bien bouché les oreilles : pas un seul coup de fusil. Mais la nuit est passée; si du moins la nuit prochaine pouvait nous trouver tous couchés sur de la paille, bien au chaud, tout près de ce maudit téléphone. Tout à coup : drin... drin... allo!... « Le groupe du signal (c'était nous) voudra bien aller faire cette

nuit une tranchée juste en avant du réseau de fils de fer posé hier. » En avant! et on part. On se reposera pendant la journée. De fait, cette fois nous nous sommes laissés littéralement aller sur la paille, sans manger, tant la fatigue était intense. Je me hasarde à quitter mes souliers. Un tiers de mes hommes ont les pieds gelés. Je dors quelques heures. Mais les marmites rappliquent, il faut aller se réfugier sous le « Signal » dans le rocher. Mais il faut mettre les souliers! Quel supplice! Beaucoup ne peuvent y parvenir. La nuit vient. Enfin la relève va se faire, on va pouvoir descendre à Thann. Dix heures du soir. La relève est là. Il est presque onze heures du soir quand nous pouvons nous mettre à redescendre par le flanc gauche de la montagne. Sentiers affreux, trous d'obus, nuit à faire peur. On est obligé de se tenir l'un à l'autre. Ensemble on tombe, ensemble on se relève... Enfin nous arrivons. Quel bonheur!

Victor L...,
Sous-lieutenant au N[e] régiment de ligne.

21 janvier. — Je circule dans les rues, seul être vivant entre des maisons qui s'écroulent ou des devantures solidement fermées et barricadées. Les habitants sont terrifiés, la moitié est déjà partie. Comme huit jours de bombardement ont transformé notre jolie ville!... Les beaux vitraux de

l'église gisent en miettes sur la place, et les tuiles bariolées de son superbe toit servent à combler les trous béants des marmites. Tous les jours, visite de deux ou trois avions allemands. Le soir, nous sommes fouillés par d'énormes projecteurs, et le lendemain, parfois dès sept heures, le bombardement, la pluie affolante des obus, des hurlantes marmites, recommencent. On se terre, on entend le sifflement de leurs immenses trajectoires, les murs qui s'écroulent, les toits qui s'ouvrent. A la nuit, la vie reprend très timide, un ou deux magasins s'ouvrent, quelques civils circulent, c'est tout. Temps très froid, 10, 12 degrés au-dessous de zéro. J'ai passé trois nuits dans une cave sans paille, sans couverture, à geler. Nous avons touché d'énormes plastrons de bique et de mouton. On met cela sur la capote, le poil en dehors, ce qui nous fait très fort ressembler à l'homme primitif. Ajoutez-y des gants en peau, un passe-montagne et une couverture, et vous aurez la forme des soldats d'Alsace...

27 janvier. — Avant-hier, j'étais dans une cave, tout près de l'église. Les bombes tombaient çà et là. Merveilleux arrosage. Après un excellent sommeil sur un tas de fumier, je sortis pour aller prendre un peu l'air : une énorme colonne de flammes et de fumée sortait du pâté de maisons derrière la cathédrale. Je ne fis qu'un bond sur ma

bicyclette : j'en étais sûr, c'était notre maison qui brûlait. Je saute sur la grande place. « Qui brûle? » — « Le menuisier. » Trois bombes, dont une incendiaire, sont tombées en plein sur notre pacifique popote. Par hasard, je n'étais pas là. J'y passais presque toutes mes après-midi, à trier et à écrire. Un seul vaguemestre se tenait avec le vieux et la dame au premier. Les obus sont tombés coup sur coup. Une minute et tout flambait. Rien à faire. Nous avons emporté les braves gens évanouis de frayeur, et le déménagement a commencé sous les flammes. A trois, nous avons tout emporté. Dans la maison voisine, des soldats volontaires opéraient le même sauvetage. Deux heures après, quatre maisons étaient en flammes.

Krieg ist Krieg. — Priez pour nous.

Antoine C...

2. — *A Steinbach*

5 février 1915. — Je suis heureux d'être débarrassé du plâtre qui emprisonnait mon bras droit. Je ne souffre pas ou presque pas, et ma situation est celle d'un homme qu'on a retiré de la boue froide des tranchées pour le mettre dans une salle où l'on ne reçoit aucune marmite, où l'on peut

dormir et où la neige ne tombe pas. Que c'est drôle, un poêle! et les toits donc! Imaginez-vous que je dors dans un lit! Et que j'ai les pieds secs!... moi qui commençais à croire qu'on ne pouvait dormir qu'affalé dans la boue et qu'on ne devait se déchausser qu'une fois par mois. Voici les circonstances dans lesquelles j'ai été blessé.

Le 3 janvier, à minuit, le général N... reçoit le renseignement suivant : « Contre-attaque des Allemands, le Nᵉ a abandonné la tranchée prise hier » et à trois heures ledit général donne à deux compagnies du Nᵉ alpin (la 2ᵉ et la 3ᵉ) l'ordre à peu près suivant, de « se porter à l'endroit menacé, immédiatement ».

Nous voilà en route à travers des chemins défoncés où nous « enfonçons » jusqu'aux genoux. Bientôt nous sommes assez rapprochés de la ligne pour entendre le crépitement des coups de fusil. J'entends des hommes qui se disent entre eux : « Cette fois, ça y est! » et de fait « ça y était ». « En avant, en ligne de sections! » et, comme les zouaves de Déroulède, on entre sous le bois. La tranchée que nous allons attaquer est au delà de ce bois, à 1 500 mètres environ de la lisière opposée; un terrain découvert de 300 mètres la sépare du bois. C'est dire que les Allemands nous verront déboucher et qu'il s'agira d'être à l'œil! Nous avançons lentement derrière une première ligne de tirailleurs que je n'avais pas l'honneur cette fois

de commander. Un ciel clair, le sol couvert en quelques endroits de minces plaques de neige, les arbres effeuillés et nous livrant ainsi au regard indiscret des artilleurs allemands, tel est le décor.

Nous avons fait 200 mètres et la tragédie commence. C'est une danse folle des obus, un vrai déluge de morceaux de fer tordus dans la flamme, de terre, de pierres et de branches d'arbres. Il en tombe partout, à 10 mètres en avant, à 20 mètres en arrière, à droite, à gauche. Nous avons fait halte, et nous attendons venir la mort; mes hommes sont couchés en trois paquets, la tête dans le sol, le sac au-dessus, et à chaque obus qui siffle, ou à chaque rafale d'obus — car il en pleut tellement qu'il est impossible de les deviner tous — je les vois qui s'aplatissent davantage, dans l'attitude d'un chien qu'on va fouetter. Cette fois, je crois que nous sommes dans notre cimetière, surpris en plein bois, sans un abri, par le feu d'une demi-douzaine de batteries de calibre différent. C'est la mort, et nous y sommes résignés; je vous l'ai dit, au combat, les hommes sont extraordinairement fatalistes : « si on doit y rester, on y reste », disent-ils, et ils sont dans une impassibilité effrayante, abandonnés à ce destin contre lequel, disent-ils, « il n'y a rien à faire ».

Je tire mon chapelet, et le crucifix serré dans ma main, pour pouvoir, si je suis frappé, le baiser une dernière fois, j'égrène lentement les *Ave*

Maria : « Priez pour nous à l'heure de notre mort. » Ce n'est pas un chapelet que je récite, ce sont les prières des agonisants, je sens la mort si proche, cette heure-là. Je recommande aux hommes de ne pas avoir peur et de prier beaucoup. Je leur avais redit d'ailleurs ce matin, au départ, qu'il était nécessaire, au combat, de prier beaucoup, et maintenant, ils prient. Le bon Dieu me fait la grâce d'un sang-froid extraordinaire ; je suis calme, me sentant et sentant mes hommes entre les mains du Maître. Et je n'ai pas eu tort d'avoir confiance. Des tués et des blessés en avant, en arrière; dans ma section, personne de touché encore. Ce n'est pas que je demande à Dieu de nous préserver de la mort, mais je l'ai remarqué souvent, il le fait sans qu'on le lui demande, comme « par surcroît ».

Une accalmie... Les Allemands sont sans doute persuadés de notre « réduction en hachis »... De nouveau, en avant! et de nouveau les marmites ronronnent dans le ciel. Il faut avancer coûte que coûte.

Un ordre de mon capitaine m'arrive, me demandant de me porter à hauteur de la section d'avant-garde, dans une tranchée qu'elle vient d'atteindre, à 100 mètres au delà de la lisière du bois. « Homme par homme, à 50 mètres de distance » et, au pas gymnastique, nous atteignons le but. Là, nous sommes dans une sorte de grand fossé, à demi

rempli d'une boue de terre glaise, mais qu'est-ce que la boue quand il faut défendre sa vie? Et personne ne fait difficulté pour s'y enfoncer à deux genoux quand les marmites sifflent de trop près. De ce cloaque, nous avons une très belle vue sur la plaine d'Alsace, très loin au delà de Cernay qui est à nos pieds; malheureusement, d'une tranchée allemande qui se trouve à notre gauche, les balles arrivent avant qu'on ait eu le temps de s'intéresser au paysage. Quelques obus tombent en pleines tranchées et envoient dans les airs des blocs de terre se mêlant à des choses d'aspect bizarre qui offrent la vague silhouette de bras, de jambes ou de têtes coupées. Quand tout retombe, on a sous les yeux les restes informes de ceux qui étaient une minute auparavant Un tel ou Un tel. « Le pauv' type! » et c'est toute l'oraison funèbre. Le soir « on ramassera ça » et on l'enterrera, mais pour l'instant il n'y faut pas songer.

La nuit tombe et les canons se sont tus. Steinbach, qui est à notre gauche et vient d'être enlevé à la baïonnette, flambe. A la lueur que ce brasier jette dans le ciel, nous quittons nos trous et « en avant à la tranchée allemande! » Nous avançons coude à coude, baïonnette au canon. Les patrouilles qui nous précèdent reviennent : « Il n'y a pas d'Allemands dans la tranchée... y a que des morts (allemands). »

Les Allemands avaient vidé probablement la

tranchée sous le feu de nos 65 de montagne qui les avaient bombardés tout l'après-midi. « Ils vont la réoccuper pendant la nuit, tenons-la avant eux. En avant! » et nous sautons dans la tranchée. Il était temps : à gauche, déjà, des formes imprécises couraient dans la nuit. Tout à coup on signale quelqu'un dans les boyaux qui relient la tranchée où nous sommes à d'autres plus en avant. « Ils sont là! » Et de fait nous recevons des balles, des grenades à profusion. La section la plus exposée a la moitié de son effectif et son chef tués à bout portant. J'y vais pour me renseigner sur la situation.

« Attention, mon adjudant, on vous tire dessus. » Et, certes, on me tirait dessus : une balle me casse mes jumelles, une autre me frôle la tête entre le béret et l'oreille gauche, une troisième déchire mon caoutchouc, et une quatrième m'atteint au bras droit... et, grâce à elle, je suis maintenant à Besançon, vous savez dans quelles conditions.

Pour terminer l'histoire, les Allemands ne réussirent pas à nous faire reculer, et le lendemain des renforts nous permirent de les repousser plus loin encore.

Lucien C...,

[Présentement] Lieutenant au N^e^ bataillon de chasseurs alpins.

V

AIX-NOULETTE ET LOOS

Jeudi 6 mai. — Après deux mois de repos, à peine interrompus par quelques apparitions sur le front, nous y voici de nouveau. Que vaut le secteur? Que va-t-on faire? Est-ce la grande offensive? On ne sait. Tout semble faire prévoir, au moins, une action très chaude. Nos régiments sont au complet; ils ont belle allure. On dit que les pièces d'artillerie surabondent dans la région. Le terrain que nous occupons est relativement étroit. Nous voisinons avec plusieurs corps d'armée.

Reçu aujourd'hui un petit billet d'Aimé Valla, qui est à 6 kilomètres d'ici, à M... Justement une de nos sections de brancardiers y va tout à l'heure. Je vais profiter d'une de leurs voitures.

Six heures du soir. — A M..., je n'ai pas eu de peine à trouver Aimé. C'est le premier des cent cinquante mobilisés de la conférence Belsunce que je rencontre depuis neuf mois. Quelle joie de se retrouver, de causer des amis communs! Aimé

est un beau sous-lieutenant de chasseurs à pied. Il a pris de l'ampleur. Le service militaire a fortifié sa frêle santé. Notre première visite est à l'église de M... Nous passons la soirée ensemble. Il me retient à dîner avec son capitaine, qui n'est pas un croyant, mais qui est un vrai type de soldat. Fort tard, il me ramène à mon cantonnement. Il tient absolument à le visiter, et à s'assurer par lui-même que je ne dormirai pas sur la paille pendant qu'il a un lit.

Vendredi 7 *mai*. — Aimé est venu à l'église me servir la messe à 7 heures et demie. C'est premier vendredi du mois. Les petits enfants, à qui M. le Curé fait le catéchisme, regardent avec de grands yeux le jeune sous-lieutenant qui me sert la messe avec beaucoup de piété et fait, très recueilli, la sainte communion. Nous passons ensemble les heures libres de la journée. Le soir, nous allons en dehors du village. « Je veux vous montrer Notre-Dame-de-Lorette. » Il y a de la brume dans l'air. A peine distingue-t-on la crête. Nous regardons, indifférents, le plateau où, quarante-huit heures après...

Sur la route défile un de nos régiments qui va justement occuper le front. Je salue au passage les amis et connaissances. En tête, à cheval, le commandant R..., svelte et bien sanglé. Je ne le reverrai plus que dans trois jours, membres et

capote déchirés, lamentablement défiguré par un obus. Voilà le caporal R..., séminariste de B..., qui a rendu tant de services aux aumôniers. C'est un grand bel homme. Il eût fait un prêtre dévoué dans un diocèse où le clergé est peu nombreux : je ne le verrai plus. Puis c'est D..., le petit sapeur de Paris; Gaston B..., le jeune garçon de café, qui a fait dernièrement sa première communion; il m'amène depuis lors régulièrement à l'église son petit ami l'acrobate. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Sur la place, je rencontre le capitaine de F... Il y a quinze jours que je ne l'ai vu. Que de fois nous avons causé ensemble à Saint-Jean, lorsqu'il venait des tranchées au demi-repos. C'est une conscience délicate, et même scrupuleuse. Il fouille les replis de son âme avec des yeux de lynx. A-t-il fait à ses hommes tout le bien qu'il aurait pu faire? empêché tout le mal qu'il était en son pouvoir d'empêcher? A-t-il été assez ferme, assez bon et indulgent, assez soucieux de la discipline, et assez large et tolérant sur les défaillances individuelles? « Un officier de mon grade, qui fait tout son devoir dans la guerre actuelle et dans les conditions où je me trouve, m'a-t-il dit plusieurs fois, ne doit pas revenir vivant. » Aussi, à mesure que les semaines se succèdent avec les fatigues de l'hiver, les risques à courir, la mort des camarades, la pensée de la mort devient chez lui obsédante. Au sortir d'une cérémonie funèbre : « Allons, me dit-

il, préparez mon oraison funèbre et ne soyez pas trop méchant pour moi. » En passant près du cimetière : « Tenez, voilà ma place. » Mais au foyer il y a la mère, la compagne très aimée et digne de l'être, et les trois enfants. « Voulez-vous les voir? Regardez. » Et il tire de sa poche la photographie des petits enfants. La semaine suivante : « Les avez-vous vus? Vous les ai-je montrés? » Et d'autres fois : « Ah! ce n'est rien de mourir; mais, dites-moi, est-ce que j'irai en paradis? » Il y a trois semaines, il a voulu m'offrir sa photographie. Ce soir, il vient à moi en souriant, car il sait bien que je vais faire encore la sourde oreille : « Allons, voulez-vous me donner l'absolution? — Non, pas ce soir, je suis intraitable. Vous n'en avez pas besoin. Au revoir. » Le régiment s'en va... il quitte la route, pour prendre un raccourci et gagner le boyau qui conduit aux tranchées. Dans la nuit qui descend, je cherche la silhouette du capitaine de F... ; elle est déjà noyée dans le remous des soldats. Le régiment qui s'en va n'est pas le plus chrétien de notre division; tant s'en faut! Mais, cette fois, il a la chance d'avoir, au moins provisoirement, deux aumôniers avec lui. Les secours religieux ne manqueront à personne. Des trois sortes d'aumôniers qu'il y a actuellement dans l'armée française, les titulaires, les agréés, les tolérés, l'aumônier de régiment est de la dernière catégorie : c'est sans contredit, et de beaucoup, le plus utile. Il est indispensable.

Le soir, il y a salut, récitation du chapelet à cause du mois de Marie; c'est aussi l'ouverture de la neuvaine en l'honneur de Jeanne d'Arc. La petite église est bondée de fidèles paroissiennes, mais surtout de soldats. Il y a des chasseurs, beaucoup de soldats du Nᵉ d'infanterie, le meilleur de nos régiments au point de vue religieux.

Quelques shrapnells tombent sur le village. Un civil est tué.

Samedi 8 mai. — L'abbé G. G..., un vieil ami, est arrivé ici comme aumônier du bataillon de chasseurs d'Aimé V... Ils ont vite eu fait connaissance. Comme ils vont s'aider tous deux ! Déjà Aimé a conduit l'aumônier à tous ses hommes. Ce sont d'excellents soldats : ceux qui ne sont pas, en plus, d'excellents chrétiens n'auront pas de peine à le devenir. Ce n'est pas seulement la perspective de la mort qui opère des conversions sur le front : c'est bien davantage la pratique du devoir. Qui s'oublie pour ses frères, pour le service de la patrie, est bien près du royaume de Dieu. Ce n'est pas tant la peur que l'habitude de bien vivre qui rend les soldats plus chrétiens sur le front.

Beaucoup de confessions dans la matinée. Encore des retours. Communions nombreuses. La provision d'hosties est épuisée. Il en va souvent ainsi quand le N° régiment est là. Aimé Valla est émerveillé. Il espère que ses chasseurs feront

bientôt mieux encore. Ils ont, de fait, une superbe allure militaire. Ils sont disciplinés. Le lieutenant ne tarit pas d'éloge. On voit qu'il les aime. Et ils le lui rendent, paraît-il. « Ils me grondent et ils se fâchent, quand je m'expose trop. »

Tout a été réglé pour le service religieux du lendemain, dimanche 9 mai. Il y aura messe à 9 heures. L'abbé G. G... prendra contact avec ses soldats en leur adressant la parole... si on ne part pas dans la nuit.

Vers le soir, il est tout à fait question du départ. Vers 8 heures et demie, Aimé revient me dire adieu. Longtemps nous restons à causer sur la route, dans la nuit, qui prête aux confidences. Une tiède soirée de printemps... Nous parlons encore d'autrefois, de la retraite fermée à Sainte-Élisabeth. Il s'était préparé à être ingénieur. Il sera professeur. « Je sais bien... Ça a l'air d'une déchéance. Ça m'a coûté. Mais c'est une belle mission. » Ce jeune sous-lieutenant a l'âme d'un futur prêtre. « Allons! il se fait tard. Nous partons à une heure du matin. — Oui, allez vite vous reposer, et dormez bien... Au revoir! » On s'est déjà quittés. Mais je me ravise. Une pensée rapide m'a traversé. « Cher enfant, donnons-nous l'accolade, n'est-ce pas? » Et vite on s'en va. Déjà les lueurs se croisent à l'horizon. Le canon gronde avec furie. Nous sommes vraiment à la veille d'une grande bataille.

Dimanche 9 mai. — Il a été impossible de fermer l'œil pendant la nuit. Le vacarme était assourdissant. Puis, les voisins de paille échangeaient des conversations. Vers l'aube, nos grosses pièces se sont tues. Seul, le 75 fait un grondement continu. De loin, il est presque agréable à entendre. On sait qu'il balaye les tranchées ennemies et ouvre la route à nos soldats.

La matinée est radieuse. A peine levé, je cours à l'église. Elle est pleine de soldats. Ce ne sont plus ceux d'hier : ils sont partis dans la nuit. C'est l'autre régiment de la brigade. Le 1er bataillon a fait une halte à M... Vite, l'aumônier a organisé une messe.

Mais voilà le sergent B..., de la 5e. Je suis sûr qu'il arrive avec une idée. « Et le 2e bataillon, monsieur l'Aumônier? — Eh bien! quoi, qu'il vienne à la messe, s'il a le temps. — Oui, mais il est en cantonnement d'alerte. Personne ne peut sortir. Nous partirons dans la journée. Il nous faut la messe, et la communion, comme au 1er bataillon. — Alors? — Eh bien! il faut venir dire la messe à notre cantonnement. — Dame! comme vous y allez! Il faut une chapelle, et disponible, un prêtre, des hosties, la permission du commandant, et que vous ne partiez pas tout de suite, et avertir les hommes. Vous vous en chargez? Voyez l'aumônier du régiment. Il y a déjà quelque chose de trouvé; je vous dirai la messe. Je dois dire la

messe de 7 heures, prêcher aux messes paroissiales de 8 heures et de 10 heures. Mais tout s'arrangera. On ne peut pas manquer l'occasion de revoir les amis de la 5ᵉ, de la 7ᵉ et de la 8ᵉ. Préparez tout pour neuf heures. »

Ce ne fut prêt que pour 9 heures et demie. Mais tout fut prêt. L'autel fut dressé dans une futaie de grands arbres, pour que notre réunion ne fût pas repérée par les avions.

On n'avait pas de petites hosties, mais on en brisa des grandes et on en brisa beaucoup. Il n'y en eut pas assez. Les soldats formèrent un vaste cercle tout autour de l'autel.

L'adieu sortit des lèvres et du cœur, vibrant, ému. Il y avait là groupés tant d'espoirs, tant d'affections, tant de vie, de jeunesse!... C'était le mois de mai, le mois de Marie, comme au village, et combien différent! O ces douces physionomies de jeunes gens, pieux, recueillis et déjà promis à la mort, qu'ils allaient affronter comme des lions! Mais le temps pressait. On se serra la main. Le bataillon allait partir.

Il me restait un regret. Je n'avais pas revu Philippe, le petit ouvrier parisien qui m'avait demandé, il y a six semaines, de faire sa première communion. Mais justement voilà son ami, son apôtre, C. L..., qui me l'amène.

Toutes sortes de difficultés ont empêché la réalisation du pieux désir. Que faire? Au moins l'abso-

lution. Vite, on parcourt la vie passée, et sur la tête de Philippe descend la première et dernière absolution. La communion se fera au ciel. Le 2e bataillon est déjà rassemblé pour partir. Il est dix heures.

Depuis une heure l'action est engagée. Montre en main, les officiers ont compté les dernières minutes. A dix heures précises, tous, suivis de leurs hommes, ont enjambé la tranchée. Demain, en face des galons comptés sur les morts, quelques-uns se demanderont si le devoir des officiers était d'ouvrir ou de fermer la marche. En ce moment, personne n'y songe, si ce n'est peut-être le chef responsable, qui, tout bien pesé, juge qu'il vaut mieux pour lui donner l'exemple, et risquer la mort plutôt que le soupçon de faiblesse en face du danger. Il y eut là des minutes inoubliables pour les survivants. A certains endroits, l'espace à parcourir était de 700 mètres... Les beaux soldats! Quel élan! Quel entrain! De loin, il en est qui purent jouir de cet incomparable spectacle.

Dans l'après-midi, les premiers blessés commencent à arriver. Tout va bien. On a pris deux, trois tranchées! Il passe des convois de prisonniers. Le succès est donc réel. Vers le soir, cependant, on apprend que le colonel B... a été frappé à mort. Dans quelles circonstances, on ne peut encore le préciser. A mesure que la nuit s'avance, les blessés se multiplient. Il n'y en a guère que de légèrement

blessés. Que deviennent les autres? Arriveront-ils plus tard? Est-ce qu'on a reculé? Vers deux heures et demie du matin, un aide-major, qui arrive d'un poste de secours, annonce que le colonel D... a été également tué. Toute la journée il s'est promené sous la mitraille. En rentrant dans sa « cagna », il a été frappé par un obus. Durant des heures les nouvelles les plus contradictoires circulent.

Vers trois heures et demie, quelqu'un m'annonce que mon ami, le capitaine de F..., est parmi les morts. Sommeil impossible. Je me lève pour aller célébrer la sainte messe.

Lundi 10 mai. — Il passe encore des prisonniers... Les nouvelles ne sont pas tout à fait mauvaises. Le N^{e} n'a pas été, paraît-il, assez soutenu. Les pertes sont considérables : le colonel, le commandant H..., un grand chrétien, avec qui vivait l'aumônier du régiment, est mort. Il a été, dit-on, sublime. Au moment où son bataillon se repliait, il a transmis le commandement à un capitaine. Et seul, il s'est retourné; il a fait face à l'ennemi, désireux sans doute de laisser à tous une inoubliable leçon d'héroïsme; il est allé de l'avant, au-devant de la balle inévitable. Il en a été criblé.

Mais des troupes fraîches vont entrer en ligne : le N^{e}, qui n'a pas encore donné tout entier. Je rencontre justement sur la route le 3e bataillon; à sa tête, le capitaine N... qui fait fonction de comman-

dant : « Ne pourriez-vous, dit-il, nous donner l'absolution générale? Il faut la donner pendant que nous passons. Pas moyen de s'arrêter un instant. » J'hésite, je parlemente : n'y aurait-il pas moyen d'avoir quelques minutes? Impossible. Sans doute, dans la colonne qui passe, il y a de nombreux chrétiens, des fervents, des tièdes, des indifférents que la proximité du danger incite à se recueillir. En tout cas, le capitaine qui m'a fait la demande paraît avoir les conditions requises pour faire un sujet au sacrement... Tandis que je délibère, la colonne a presque passé. Alors je me retourne : *Ego vos absolvo...*

Dans la journée passe le N^e. Là, presque tous les officiers sont croyants et pratiquants. Les soldats, indifférents en grand nombre, mais sans hostilité, et gagnés par le dévouement de l'aumônier qu'ils ont la chance d'avoir depuis quatre mois. Là aussi, il y a de bons amis, mais je n'ai pas le temps d'aller leur serrer la main. J'ai su depuis que l'aumônier a passé de groupe en groupe. Les officiers l'ont conduit dans les « gourbis » où il y avait des soldats. Partout il a dit quelques mots et donné l'absolution générale. Partout les soldats se sont découverts respectueusement. Plusieurs se sont mis à genoux. Combien lui ont serré la main avec reconnaissance! Il en est déjà que j'ai revus et qui m'ont dit : « C'est pour remplir la condition indiquée par notre aumônier! »

Dans la soirée, je vais au poste de secours du N• chercher des renseignements sur le capitaine de F... On n'en a aucun. On sait seulement qu'il a été tué. Une balle au front, dit-on. Il est tombé sur la route de L... Son corps n'a pu être retiré des lignes. J'ai su depuis qu'il avait, quelques instants avant l'action, rendu visite à l'aumônier, lui avait confié ses papiers et lui avait dit : « Je mourrai cette nuit. » Il m'avait, depuis quelques semaines, donné à moi-même l'adresse de Mme de F... et avait voulu qu'à l'avance elle connût mon écriture. Il y a cinq ou six jours j'avais reçu d'elle une lettre, pleine d'espoir. Je vais annoncer qu'il est disparu.

Le reste du temps se passe à l'ambulance, où se trouvent les blessés les plus graves. Tous acceptent de réciter une prière, de baiser le crucifix, de recevoir les secours de la religion; et tous ils acceptent de mourir. — On m'en indique un dans le coin de la salle. Physionomie grave, recueillie, impassible... Il est perdu. Je m'approche : il a déjà vu l'aumônier. « Voulez-vous que j'envoie un mot à votre mère? — C'est donc fini? » Deux grosses larmes coulent de ses yeux clos, et des miens. Nous nous serrons la main. Pas d'autre plainte ni d'autres paroles... Un regard et un baiser au crucifix.

Mardi 11 mai. — Ce matin a lieu la sépulture du colonel D... Beaucoup de troupes sont sous les armes et rendent les honneurs au passage du

cortège. Deux généraux suivent le cercueil. L'église est pleine. L'émotion est profonde.

Le colonel D... était à peine arrivé depuis quelques semaines au Ne... Il avait gagné toutes les sympathies. Dès les premiers jours, on l'avait vu dans les tranchées. Toujours gai, plein d'entrain, il avait son régiment dans la main. L'éloge funèbre n'était point trop difficile. Au nom des anciens maîtres de Moulins et de Mongré, je salue l'ancien élève, qui avait trouvé si dure la discipline du collège, la plus dure, aimait-il à me dire, qu'il eût connue. « Imaginez-vous, disait-il à ses amis devant moi, que tout était réglé d'avance, heure par heure, pour toute l'année, dans ce qu'on appelait les *éphémérides*. » Plus inexorables ont été les *éphémérides* où le souverain Maître avait marqué la date du 9 mai : le dimanche avant l'Ascension, le jour où commence dans les collèges la retraite de première communion; où, dans l'instruction du soir, le petit élève a peut-être entendu dire : « Il faut avant tout sauver son âme... il faut penser à l'éternité. » Le colonel D... n'avait point oublié le passé, tant s'en faut! Le matin du 9 mai, comme on lui disait qu'à la messe l'aumônier avait donné l'absolution générale : « Que n'étais-je là! répliqua-t-il, c'était mon affaire! » C'est la dernière parole que j'ai entendue de lui. Puisse Celle qu'il a invoquée dans les mois de Marie d'Iseure et de Mongré sous les titres de *Janua cœli*, *Refugium pecca-*

torum, Auxilium Christianorum, écouter aujourd'hui la prière des anciens maîtres pour le petit élève d'autrefois, tombé glorieusement au champ d'honneur, dans l'estime et l'affection de tout son régiment!

Dans l'après-midi, la bataille fait rage. C'est le N^e^ qui donne. J'ai là mes meilleurs amis, ceux avec qui si souvent pendant l'hiver j'ai récité le chapelet, chanté des cantiques. Il y a là des âmes d'élite, des séminaristes, des jeunes gens qui ont appartenu à l'A. C. J. F. (1). Je vais au poste de secours du régiment. Les blessés affluent. Ils défilent dans la rue, les uns à pied, les autres sur les brancards, au milieu des femmes, des enfants, des vieillards qui remplissent encore tout le village. Des obus y tombent cependant parfois. La gare est un amas de décombres...

Mercredi 12 mai. — Les régiments qui ont été engagés depuis dimanche rentrent au repos. Les pertes sont considérables. Au passage, des soldats demandent des nouvelles de ceux que je connais. « Un tel?... il est tué. — Un tel?... il est tué. » Deux diacres, plusieurs séminaristes, plusieurs jeunes catholiques fervents, qui promettaient des apôtres à l'Église, sont tombés face à l'ennemi. On n'a pas pu les ramasser... On les voit; ils sont alignés les uns à côté des autres, devant les tran-

(1) *Association catholique de la Jeunesse française.*

chées de l'ennemi. Que de gestes héroïques à raconter! « Ah! que c'était beau! que c'était beau, monsieur l'Aumônier! Jamais on ne verra rien de si beau! » me dit un jeune ami de la classe 14, et d'autres avec lui. Il y a de la fièvre dans les yeux! Quel enthousiasme! On dirait pour eux, les survi vants, que les autres ne sont pas morts! Les vieux, ceux qui ont fait toute la campagne, sont plus graves : « Ah! monsieur l'Aumônier, c'était bien pire qu'en Lorraine, dans la Marne et en Belgique. Jamais on n'a vu un tel ouragan de mitraille!... »

Tout le monde dit du bien des aumôniers régimentaires. Ils ont été admirables, au-dessus de tout éloge. A l'ambulance, on s'en aperçoit. La plupart des blessés les ont déjà vus. Partout l'accueil est sympathique. Plusieurs demandent à communier, ce qu'on ne voyait pas au commencement de la guerre.

Pauvres blessés! il en est qui ont cruellement souffert. On a fait des prodiges pour les ramener. Plusieurs ont fait les morts. Il y en a qui donnent des détails tragiques. L'un raconte qu'il était resté immobile jusqu'au soir, et qu'il « a entendu les Boches dire entre eux qu'ils allaient arroser de pétrole le champ de bataille ». Alors, au prix de quels efforts! il a essayé de se retirer, allant, s'arrêtant, se dissimulant, pendant des heures, poursuivi tantôt par des balles, tantôt par des grenades... Il arrivera ainsi des blessés tous les jours, plusieurs n'ayant pas mangé du dimanche matin au lundi

soir, au mardi, au jeudi. Il y eut des souffrances, des expédients que la plume se refuse à reproduire.

Dans la journée, M... reçoit une rafale d'obus. Le pauvre Ne, déjà tant éprouvé, perd encore trois hommes. Il quitte le village dans la soirée.

Je reçois de mon ami, l'abbé G. G..., un billet qui m'annonce, sans détails, que le sous-lieutenant Aimé V... a été tué. La Providence avait donc ménagé entre nous cette suprême rencontre.

Les nouvelles des secteurs voisins sont bonnes. Il y a eu des gains sérieux. Des positions importantes ont été conquises. Nos régiments avaient surtout pour mission d'occuper l'ennemi sur sa droite. Leurs efforts n'ont pas été vains. Demain on parlera de victoire. Ils en ont payé la rançon...

Veille de l'Ascension. — Sur la même route où samedi soir j'ai dit adieu à Aimé, où tant de soldats ont passé dimanche, qui ne sont pas revenus et ne reviendront pas, la nuit descend calme et reposée. Le ciel est clair, parsemé d'étoiles. La pensée retourne irrésistible vers ceux dont elle ne peut se détacher. Ils gisent là dans la poussière, à quelque 100 mètres, dans le sang, dans la boue... dans la gloire aussi et dans le bonheur là-haut.

O morts pour mon pays, je suis votre envieux!

Benoît E...,
Aumônier à la Ne division.

VI

LE CHAMP DE BATAILLE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Oui, j'ai la chance, ou plutôt le grand honneur, de me trouver avec l'élite de nos soldats et sur ce coin du champ de bataille, le plus effroyable peut-être des 3 000 kilomètres de la ligne de feu qui sillonne l'Europe. Vous voulez les dernières feuilles de mon journal de campagne? Volontiers; mais il faudrait le style de Dante pour graver dans l'airain des mots ce chapitre de l'infernale tragédie.

Je vous présente d'abord les personnages et le décor :

Les personnages? — Des chasseurs, ces *diables bleus* desquels on a tout dit et qu'on n'a pu vanter assez. Troupes splendides, incarnant la merveilleuse bravoure française : gaieté, jeunesse, crânerie, oubli de soi, endurance et (c'est là leur plus belle qualité et le plus complet éloge de leurs chefs) sentiment de la discipline exemplaire et émotionnant.

Le théâtre de leur héroïsme? — C'est ici qu'il

faut d'avance se déclarer impuissant. Cela dépasse toute conception. Ni description, ni photographie, ni peinture, rien, rien ne peut approcher de l'effroyable réalité...

Représentez-vous un coin des petits vallonnements de l'Artois. Après le savant ravage des pelles et des pioches, les obus par centaines de mille sont tombés sur ce sol. La terre est brûlée, calcinée, cuite et recuite, labourée par l'acier, ensemencée de plomb. Les arbres, — car il y avait pas mal de petits bois sur les pentes — quand ils restent debout, sont effroyablement déchiquetés, sortes d'allumettes géantes, demi-noircies, desquelles pendent de pitoyables lambeaux. A cette époque de sève irrésistible et dans cette région si fertile, pas une feuille et, sauf l'exception signalée plus bas, pas un brin d'herbe. Il semble qu'une vague de feu a passé par là. Ce que le fer n'a pas brisé, l'explosion l'a tué, la flamme de l'obus l'a grillé. Indescriptible chaos!... Un détail : tout près de nous, *une route nationale* traverse un bois, un vrai bois planté de hauts arbres. Eh bien, il est maintenant impossible de distinguer la route du bois.

Mais ce qui fait la suprême horreur de cette vision d'épouvante, c'est qu'on s'y trouve au royaume de la Mort! Elle plane sur ce coin de terre, elle vous étreint, elle semble vous appeler de mille voix furieuses et vous dire que rien qu'à

pénétrer dans ce domaine, vous allez, comme tous ceux-là, devenir sa proie. Partout des cadavres et des cadavres : dans toutes les positions, dans tous les coins, en tas, isolés, entiers ou mutilés; il y en a dans les boyaux, dans les abris, sur le parapet, dans le parapet, devant, derrière... On reste atterré. C'est bien, comme me disait un chef, « un tapis de cadavres ». Et les obus les travaillent encore, et la pelle des pionniers doit s'y ouvrir un passage, la nuit, à tâtons, dans cette pauvre terre, effroyable amalgame de chair humaine, de vêtements en lambeaux, d'innommables débris mêlés à la poussière ou pétris en une boue sanglante.

Songez qu'il y a là, autour de nous, dans un rayon de 1 500 à 2 000 mètres environ, 100 000 cadavres (pour la plupart allemands), m'ont dit plusieurs officiers ; 60 000 au minimum, selon les plus réservés; « montagne de victimes au pied de la sainte Vierge », dont le sanctuaire, l'extrémité du dernier contrefort, s'érigeait jadis dominant tout le pays.

Nul être vivant, sauf d'intrépides martinets, dont le vol acéré semble défier celui des obus, et aussi — ce n'est pas une des moindres souffrances — des myriades de grosses mouches bleues qui passent indifféremment des morts aux vivants et sont insupportables par cette chaleur.

Par-dessus tout cela, une incessante mitraille qui pulvérise les dernières mottes d'argile, déchire

les sacs à terre, pilonne les ruines, déchiquète les cadavres, fait de la charpie de tout ce qu'elle rencontre et semble vouloir ajouter encore à l'horreur de cet enfer.

Dans cet enfer cependant, vivent des hommes... des chrétiens, des enfants du bon Dieu. Hâves, terreux, brûlés du soleil, pelotonnés sur eux-mêmes afin de se faire plus petits sous le coup de hache sifflant de l'acier barbelé, pauvres corps secoués et brisés, mais âmes fortes transparaissant dans le regard d'une énergie sauvage; toujours aux aguets et prêts, sur un geste de leur chef, à bondir au grand jour, pour regagner à leur patrie quelques centaines de mètres dans cette aride plaine.

Voilà l'existence de ces héros depuis onze mois, depuis un mois surtout.

Voulez-vous maintenant écouter dans le détail quelques récits de leurs « travaux »?

Jeudi 17 juin. — Depuis minuit, le bataillon occupe les premières lignes : tranchées récemment conquises, complètement bouleversées, position difficile : tout est tellement enchevêtré en ce moment qu'on est pris d'enfilade un peu de tous côtés; marmitage ininterrompu. Travail impossible de jour : la moindre pelletée de terre attire une salve d'obus. Je cherche à monter un peu en avant. Imprudent et inutile; personne ne passera de la journée, pas même les brancardiers, pas

même le ravitaillement en munitions : les blessés seuls reviennent... quand ils le peuvent, au poste de secours avancé.

Une bizarrerie du champ de bataille, ce poste, et vraiment notable. Figurez-vous un long fossé, large de 4 à 5 mètres, long de 300, en plein champ, bordé de verdure sur chaque crête. Dans cette oasis sont installés les six ou sept postes de secours avec leur population de brancardiers; là débouchent trois ou quatre boyaux d'accès y versant perpétuellement des relèves de compagnies, des équipes de terrassiers, de croque-morts; des corvées de cartouches, de torpilles, de grenades, de fusées. Tout le monde y passe. Beaucoup y séjournent. On y cause, on y dort, on y joue : une vraie rue de village un jour de marché.

De là-haut les *taubes* voient ce grouillement, parfois cinq ou six cents hommes s'y pressent, le signalent peut-être. Les marmites arrivent fréquemment : 30 mètres en avant, 30 mètres en arrière; jamais plus près. Cependant, à 400 ou 500 mètres, c'est l'effroyable tuerie; sur les côtés, à 300 mètres, les passages sont des plus dangereux; par derrière, au village même où se trouvent des installations moins précaires, il y a perpétuellement des victimes, parfois nombreuses... Ici, plus rien; sécurité absolue de jour et de nuit. Pourquoi? On n'a jamais su; on se borne à constater le fait depuis des mois.

Nos blessés arrivent donc. Quelques-uns sont effondrés : le système nerveux tendu à l'excès depuis longtemps se relâche et il ne reste plus que la loque humaine; mais en général c'est le contraire : énergie souriante, au moins admirable résignation. Les mots épiques germent sur leurs lèvres; on en ferait une splendide anthologie : « Si ma jambe vous gêne, disait aux brancardiers un genou fracassé, mettez-la donc sur mon ventre; elle arrivera tout de même! » « Mais sois donc courageux, disais-je à un autre qui grognait furieusement pendant qu'on lui pansait quatre blessures faites par des balles; un chasseur ne gémit pas comme ça! — Mais je ne me plains pas; mes blessures, je m'en... moque; mais c'est de voir ce Boche là, tout près. » Et il accompagnait son regard d'un geste furibond, à l'adresse d'un pauvre *Feldwebel* qui gisait là, bien mal en point d'ailleurs. Et celui-là, de l'attaque du 9 mai : « On crie : en avant! Bon, je sors avec les copains et nous voilà partis. Au bout de quinze pas, zst!... ça y est!... une dans la cuisse!... Oh! que je me dis, ça n'est jamais qu'une, je ne vais tout de même pas m'arrêter pour une balle... Je continue, zst!... zst!... une deuxième et une troisième. Maintenant je ne sais plus combien j'en ai! » Le malheureux, il en avait tant que ses pauvres jambes étaient littéralement criblées : on en comptait *plus de trente*. Les os étaient brisés, à chaque cahot de la brouette

porte-brancard la douleur lui arrachait un gémissement : à la fin, comme honteux de lui-même : « Et puis zut!... vous occupez pas de moi, allez votre train, tant pis si j'en claque! » « Pour un veinard, je suis un veinard, raconte un petit homme couvert de terre; un obus m'enterre, mais là, sérieusement. Je me crois fichu; pas du tout, un autre arrive qui enlève le plus gros et me voilà;... mais vous savez, j'ai les reins cassés! » — « Ne me plaignez pas, monsieur l'Aumônier, disait un jeune sous-officier tout sanglant, il y en a de plus malheureux; moi, ça va, me voilà arrivé! » Hélas! c'est vrai. Il y en a de plus malheureux, ceux qui n'arrivent pas; ceux qui meurent entre les lignes, d'une longue et atroce agonie... Ils remuent un jour, deux jours, et puis plus rien ; un corps immobile, un bras raidi pour toujours dans un suprême appel, voilà ce que contempleront désormais leurs pauvres camarades terrés derrière eux, à 20 ou 30 mètres, parfois moins, impuissants cependant à les secourir. Presque toujours les obus ou les mitrailleuses abrègent ces tortures : « J'étais loin, là-bas, tout près des Allemands, avec ma cuisse brisée : j'ai donc essayé d'aller jusqu'à eux, mais je les ai vus tuer à coups de fusil tous les camarades blessés autour de moi. Alors je me suis caché dans un trou d'obus et chaque nuit, entre deux lueurs de fusée, je me suis traîné un peu plus près vers vous... Oh! que j'ai soif,

que j'ai faim, que je suis fatigué! » Il avait rampé, le malheureux, *quatre jours et quatre nuits*, n'ayant pour vivre que les biscuits des morts qu'il pouvait rencontrer.

Vendredi. — Même situation là-bas. Les compagnies fondent, fondent toujours un peu plus sous l'inexorable mitraille. Les sections de l'une d'elles seront demain respectivement de 14, 9, 17 et 21 hommes!... Y a-t-il héroïsme comparable à celui-là? Donner une fois sa vie dans l'ivresse de la charge, au scintillement des lames, emporté par la course folle, c'est un geste splendide, oui... mais tenir là, sur cette poussière brûlante, derrière une motte de terre perpétuellement bouleversée, être arrosé d'acier, enterré vivant, ébranlé par de foudroyantes commotions, éclaboussé de cadavres en putréfaction dont les obus vous couvrent et dont l'odeur fétide s'attache à la barbe et aux vêtements, souffrir de la faim, de la soif, trois jours et trois nuits durant, se sentir de plus en plus seul à mesure que la mort ou la blessure font le vide autour de vous... et tenir, tenir toujours, sans un mot, sans une plainte, sans avoir même l'idée de s'en aller, n'est-ce pas le summum de l'héroïsme? Cela, je l'ai vu réalisé par ces hommes et avec quelle abnégation toute simple, quelle ignorance émouvante de leur propre grandeur! Oui vraiment, ici, il faut le redire : « Que la France qui se bat est belle! »

Nous vivons là dans le sublime : sublime de la générosité et de l'oubli de soi. Nos chasseurs sont au sommet de cette gloire. Qui sont-ils cependant, ces enfants? La plupart, petits paysans qui vivaient dans leur trou de campagne un égoïste traintrain de vie, dont les fortes vertus semblaient absentes. Prodigieuse exaltation de l'homme! Moisson d'héroïsme dans des âmes qu'on aurait crues si près de terre! Venez dans la fournaise où Dieu refond l'âme de la France et, malgré les misères de l'arrière, vous croirez à son relèvement.

Vendredi, 22 heures. — Il faut tenir et l'on tient! Position importante, liaison entre deux formations et anneau d'une chaîne qui encercle les Allemands. Combien?... on ne sait. En tout cas ils sont là, à vingt mètres; bien gênants, mais plus gênés encore. Aussi, vers le soir, ils font appeler le commandant de la compagnie la plus proche et on parlemente. « Peut-on sortir? — Oui, un par un, sans armes, à 10 heures du soir. » Et les voilà qui défilent : 1, 2, 3, 4... ainsi de suite jusqu'à 279. Joli coup de filet! On n'en espérait pas tant. En tête, les officiers, huit grands gaillards, raides, impassibles, bien penauds tout de même, surtout devant la curiosité narquoise de nos chasseurs. Ils ont le front de demander leurs ordonnances! On les envoie promener, et comment! L'un d'eux, avec un demi-sourire de haute condescendance, comme

parlant à un pair, s'adresse à un lieutenant : « Offizier, vous? — Qu'est-ce que ça peut vous faire?... Fichez-moi le camp, et au trot! » Deux heures durant, par suite d'encombrement de boyaux, ils restent près de nous au lieu bizarre précité. Je puis les questionner à l'aise. Beaucoup parlent français; un grand nombre, d'ailleurs, sont étudiants. En général, ils paraissent confiants dans le succès. Comme c'est bien le troupeau discipliné et organisé! Ils pivotent, vont, viennent avec docilité. Je pensais : s'ils voulaient profiter de la cohue et de l'obscurité! Désarmer les quelques poilus qui les gardent et regagner leurs lignes toutes proches, après s'être réarmés à nos dépens, c'eût été un jeu. Ils n'y pensent même pas. Plus de chefs, donc aucune initiative. Pour le moment, leur unique désir, mais ardent, c'est de boire. Provisions de bouche, munitions, ils avaient tout en abondance, mais plus d'eau depuis deux jours. Alors on s'est rendu. Maintenant, ils donneraient n'importe quoi et donnent de fait ce qu'ils ont, musette, bidon, etc., pour un demi-quart d'eau.

Du coup, le bataillon est en liesse : on comprend mieux les sacrifices des jours précédents. La fatigue est oubliée.

Un détail : en totalisant l'âge des trois officiers de la compagnie qui les ramène, on arrive à *64 ans!* Une moyenne de vingt et un ans et demi! Ils en valent d'autres... pour la bravoure, c'est entendu;

pour l'expérience aussi, croyez-le. On mûrit vite à cette école. Nos cadres d'ailleurs sont parfaits, bien que souvent renouvelés.

Samedi 19 juin, 2 heures du matin. — C'est l'heure la plus calme : le canon dort à demi, les fusils s'apaisent et les fusées sont plus rares. Je monte consoler les grands blessés non encore transportés et parcours, autant que je puis, la première ligne où gisent les nôtres. Pauvres morts qui vont grossir encore le nombre de ceux qui sont là! Rencontré dans le boyau l'un d'eux, en une attitude saisissante, enterré jusqu'à mi-corps, le buste droit, la tête légèrement inclinée, les mains sur la poitrine, il a l'air de quelqu'un assis par terre et faisant une lecture; un livre dans ses mains, l'illusion serait complète.

Je salue, en passant, les vainqueurs. Ils sont installés chez leurs ennemis, et admirent leur travail. De fait, ces Allemands sont des pionniers imbattables, et c'est la réflexion perpétuelle de nos chasseurs : « Sous terre, on n'y peut rien; mais si on les tenait en plein champ ou en plein bois! » D'un côté, abri inexpugnable, vestibule ou tunnel de 40 mètres de long, avec chambres, magasins, etc. Plusieurs sorties; en face, les parapets de la défense. Là sont tombés le reste des cinq cents hommes qui formaient les deux compagnies. Amoncellement de cadavres dans les posi-

tions les plus tragiques : un très grand nombre formant parapet, le corps raidi et gonflé, mêlé aux sacs à terre : assis, couché, à genoux, les yeux hideusement ouverts, la face massacrée, un membre ou deux arrachés. On les a là sur soi, pour ainsi dire. La puanteur est inexprimable. J'ai apporté de l'eau de Cologne. Elle est acceptée avec reconnaissance. Pour ne pas donner l'éveil aux Allemands qui ignorent le sort des camarades, nos diables bleus se muent en gris : calot, capote, et, pour compléter, fusil boche : à recevoir leurs propres balles, *ils* pourront croire à une méprise.

Entre temps, on fait son choix. Il y a là l'équipement, le vêtement, les armes d'un demi-bataillon. Et chaque chasseur revient avec son souvenir... Voilà pour allumer bien des convoitises. Il n'est que de venir ici !

Préalablement, le boyau a été vidé des derniers occupants; une vingtaine encore : les blessés, les fatigués et un enragé pochard qui finit par se dégriser à force de taloches.

Le soir, en revenant, je me heurte aux corvées nocturnes. Garé dans un boyau latéral, je contemple avec curiosité, sous la douce lumière de la lune, le fantastique défilé de ces ombres étranges. Plusieurs centaines d'hommes passent devant moi, chacun avec son fardeau : planches, madriers, rondins, piquets, fils de fer, hérissons, étoiles barbelées, sacs de grenades, de cartouches, tonnelets

d'eau... Quelquefois une silhouette plus énorme apparaît : c'est une immense claie avec ses feuilles de charme encore fraîches, qui frémissent dans la brise, un gabion qui fait ressembler notre homme à un géant portant une barrique, un lot de fusées hautes de deux mètres — on croirait un poteau télégraphique qui vient sur vous — ou la discrète lueur d'une pipe qui troue légèrement la pénombre.

Tout ce convoi s'achemine silencieusement, car l'effort est assez considérable, — on ne perd point de forces en vains discours ! — lentement, car ce bagage est anguleux, barbelé; il y faut prendre garde dans ce chemin malaisé, au fond inégal, semé de silex et de blocs de craie, aux parois étroites compliquées de tournants brusques, ou d'étais qui dépassent traîtreusement.

Chaque soir, sur tout le front, il en est de même. C'est qu'il faut ravitailler ceux qui se battent là-haut et pour qui la nuit est la période de grande activité. Sauf les guetteurs, tout le monde devient terrassier. « Le fusil d'une main, la pelle de l'autre », oserait-on presque dire, ils dessinent et creusent en hâte « la première ligne », sorte de cité mouvante, tourmentée, jamais finie et toujours à refaire, plus tortueuse que les vieux quartiers de nos petites villes, si différente de la figuration géométrique que nos imaginations donneraient volontiers aux tranchées. J'omets « l'accessoire » obligé de tout ce décor : les balles qui passent en

miaulant et les obus dont les hurlements lugubres dans la nuit font se coucher les travailleurs.

Dimanche. — Messe impossible nulle part : pas même une guitoune ou un coin de boyau où l'on puisse remuer ; nous sommes trop près...

11 heures. — Je suis invité à dîner dans la « tranchée boche ». L'ordre de relève est donné. J'y vais quand même : occasion de visiter ma paroisse et mes paroissiens : pour y arriver, on traverse un énorme entonnoir de 60 mètres de tour : une section entière y est postée. Très pittoresque, ces grappes d'hommes accrochés aux pentes, excavant encore cette excavation pour y faire des refuges. En haut, une petite galerie circulaire fait communiquer les deux tranchées. J'arrive chez mes hôtes. L'entrée de la salle à manger a été obstruée, peu auparavant, par un obus qui a inondé de terre le mobilier et les habitants... pour un peu, le dîner. Accident fréquent, classique.

Au retour, je retrouve mon enterré, vu la veille dans sa pose de lecteur. Le corps a fléchi ; il est tombé : la poussière et les débris des explosions l'ont recouvert ; plus rien qu'une légère ondulation du sol et sa pauvre main exsangue, encore toute blanche, qui sort, seule, comme pour implorer l'aide du passant... Hélas ! Chacun se courbe un peu plus et passe sans respecter son pitoyable

corps. N'allez pas croire cependant que le travail d'inhumation soit négligé. Nullement. Tout ce qui est humainement faisable est accompli. Chacun s'y emploie avec beaucoup de zèle. Mais certains endroits sont vraiment inaccessibles : trop souvent, s'occuper d'un mort — même d'un blessé, hélas! — ce serait sacrifier plusieurs vivants.

Lundi, mardi, mercredi. — Repos. En réserve à 4 kilomètres en arrière. *Jeudi*, l'ordre de départ arrive. Il faut remonter là-haut. Déjà!... Heureusement, un sursis est accordé, mais pas pour longtemps. Nous n'aurons encore pas de dimanche. Faisons-en un du lendemain. J'avertis au salut du soir. Pour demain, six heures. Pendant que je parle, des contre-temps surgissent. Il faut remettre notre messe à huit heures. Le lendemain, à sept heures, j'arrive. « C'est manqué, me dit M. le Doyen, ils sont venus à six heures. Beaucoup de communions, même. Vous n'aurez personne à huit heures; décommandez. » Trop tard; l'invitation est partie. Je vais avertir dans quelques cantonnements : on aura ce qu'on aura. A huit heures, un groupe arrive, puis un second, un troisième... l'église est pleine. On dédouble les chaises. Le mouvement continue. Il faut le canaliser vers la grande tribune circulaire, où l'on s'entasse. Après l'élévation, je monte en chaire : quelques mots, puis un acte de contrition, d'offrande, d'abandon,

minutieusement préparé. « Mon Dieu, je ne suis rien devant vous... je vous ai offensé... Pardon pour... pour... — ici, petite revue courte, mais suggestive pour un troupier. — Pardonnez ces faiblesses à un soldat de bonne volonté qui vous promet amendement... Je suis à vous, Seigneur, gardez-moi, gardez ma famille... Cependant, je m'abandonne à vous, pour maintenant, pour l'avenir. Tel vous le voulez et tel je l'accepte, avec ses peines, fatigues, privations, sang versé, plus encore peut-être... Pour moi, pour mon pays, pour votre gloire... » Minute de vraie émotion. Nous sommes tellement dans la réalité! Pas un de ces enfants qui puisse se promettre seulement vingt-quatre heures de vie.

Solennellement, je donne l'absolution générale après en avoir indiqué les conditions. « Ceux qui désirent communier peuvent approcher. » Combien seront-ils? — Peut-être cinq, peut-être cent, avais-je dit à M. le Doyen. De partout on s'ébranle : quatre cent soixante chasseurs reçoivent ce jour-là Notre-Seigneur, et dans des conditions qui ont dû réjouir son Cœur. Le lendemain, plusieurs avaient paru devant lui. Dans les trois jours qui suivirent, plus de deux cents versèrent leur sang pour le pays.

Quelle consolation et quelle force morale pour ces chers jeunes gens! A l'un d'eux, gravement blessé et qui souffrait beaucoup, je demandais s'il

avait pensé à offrir cela au bon Dieu, s'il était à la messe : « Oh ! monsieur l'Aumônier, je crois bien, j'y ai pensé toute la journée. Cela m'a donné du courage ! » Évidemment ! C'est un besoin pour eux. Ils ont faim et soif de Dieu. « Ils sont gourmands de Dieu », comme dit mon voisin l'aumônier irlandais, qui fréquemment institue des cérémonies de ce genre, pour lesquelles il faut suivre les hommes, donc avoir des aumôniers de régiment ou de bataillon.

26, 27, 28 juin. — Nous retrouvons nos tranchées, mais après des pluies diluviennes. Le commandant passe sa nuit à chercher un trou pour y établir son poste de commandement. Tout est noyé. Il faut s'en remettre aux bras vigoureux des sapeurs qui l'édifieront la nuit suivante. Je visite nos chasseurs. Charmant voyage : 4 kilomètres de boyaux pour les atteindre et quels boyaux ! Mauvais fossés démolis où, bon gré mal gré, il faut enfoncer jusqu'aux genoux, parfois davantage, se traîner à plat ventre, passer dans les trous d'obus au fond inexploré, s'insinuer entre les gabions, les sacs à terre, les charrettes disloquées, ramper sur des cadavres en pleine décomposition, écraser des vers tombés des cadavres du parapet et qui grouillent au fond de la tranchée, se garer des marmites qui pleuvent et vous rendront le passage méconnaissable au retour, s'arc-bouter aux parois des

mains et des pieds pour ne pas aller tout à fait au fond des mares... voilà un aperçu des agréments du voyage. Salué en route, le long du boyau, la compagnie de soutien : hommes enveloppés de toiles de tente, entassés l'un près de l'autre pour se réchauffer ou couchés en rond dans de petits trous... « Eh bien, les gars, ça va? — Oh ! très bien, monsieur l'Aumônier. On est heureux ici, nous y finirions bien la campagne ! » — Dédié à ceux qui, malgré le bon cigare, le pyjama et la frise fraîche, trouvent que « c'est bien long » !

En passant, le commandant me montre, aux lueurs du crépuscule, les dernières positions conquises. Horrible enchevêtrement de cadavres, d'équipements, d'armes, mêlés à des débris de troncs d'arbres, de branches, de poutres, de rondins, d'abris, etc. Les Allemands nous y croient installés, aussi les 210 et les 150 tonnent par rafales sur ce coin sinistre, y creusent leurs énormes entonnoirs et finissent par faire de tout cela la plus effroyable marmelade qui se puisse concevoir.

Un joli trait pour vous reposer de ces horreurs. Je croise un de ces soirs-là deux braves cuisiniers, comme d'ordinaire ployant sous le fardeau. Le seau de café, qui constitue l'inévitable et nécessaire pendant du seau de « pinard », me paraît démesurément rempli : « Tout cela pour ton escouade, dis-je, mais ils en auront chacun un demi-litre !... — Oh ! mais non, ça n'est pas tout

pour les copains. Voilà, monsieur l'Aumônier, on rencontre tout le temps de pauvres malheureux blessés. Alors nous avons pris sur notre réserve, on s'est chargé un peu plus, et comme cela on peut offrir un quart de café. Ça leur fait plaisir, allez! »

N'est-ce pas de la vraie et touchante fraternité d'armes?

29 juin. — Les jours se suivent... hélas! ils se ressemblent. Aujourd'hui comme hier et avant-hier, réédition des sanglants combats de la semaine précédente.

Un exemple de l'indomptable héroïsme de nos chasseurs et de leurs chefs :

Un jeune sous-lieutenant de dix-huit ans et demi, chargé avec sa section de se saisir d'un point important en avant de notre ligne et de la conserver, s'y cramponne avec ses trente-quatre chasseurs dans un embryon de tranchée nuitamment amorcé. Marmitage effroyable. Leur unique communication avec les leurs — un petit boyau hâtivement construit — est anéantie. Pris de flanc, de dos, canons et mitrailleuses les abattent un par un. Les heures passent : 6 heures, trente chasseurs; 9 heures, vingt-trois chasseurs; midi, quinze chasseurs; 18 heures, cinq chasseurs.

Le sous-lieutenant D... se traîne en arrière, rampe de trou en trou, vient rendre compte de sa mission et retourne à 21 heures avec une autre

section. Plus que trois chasseurs!... Trente et un étaient morts ou blessés sans qu'un seul pût être emporté avant la nuit, mais les trois survivants « tenaient » toujours!

N'est-ce pas splendide? Et quelle simplicité!

Le général leur a remis à chacun la médaille militaire.

Invités le soir à dîner par le commandant, j'entends de l'un d'eux cette réponse aux félicitations : « Ce serait à refaire, mon commandant, on le referait (1)! »

Enfin l'heure de la relève arrive. De loin cela paraît tout simple. En réalité, quel problème que d'échanger quinze cents hommes par les chemins dont je vous parle! Il leur faut, eux, se courber, ramper, se croiser avec tout leur fourniment et souvent un supplément de charge : trépied ou boîtes de mitrailleuses, sacs de grenades, fusées, etc. Le tout dans l'obscurité et sous le marmitage ininterrompu : puis, arrivés en haut, boueux jusqu'à la ceinture, attendre la prochaine relève. Trois jours au moins pour se sécher et se décrotter sérieusement. Comble de bonheur : à ce

(1) *Voici l'une des citations :* « Sous-lieutenant D..., officier de dix-neuf ans. Le 29 juin, par son courage, son sang-froid et son énergie, a su maintenir, pendant vingt-trois heures, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses qui réduisit sa section à trois chasseurs, un point important confié à sa garde. » — Hélas!... La mort devait le prendre lui aussi. Il tombait mortellement frappé quelques jours plus tard. C'était un enfant du bon Dieu, un de plus pour peupler son paradis de héros.

moment précis, l'ennemi attaque! Des nôtres retournent, appelés à l'aide par le capitaine de la compagnie qui les avait relevés. Du même pas qu'ils s'en allaient, ces braves reviennent s'exposer aux fusils et aux grenades : un petit « rabiot de bataille! » Déjà les Allemands approchaient. Toujours peu inventifs dans leur fourberie, ils lèvent les mains à bonne distance en s'écriant : « *Kamerads! Kamerads!* » Puis, quand les fusils s'abaissaient, d'un geste rapide ils prenaient les grenades dans leur musette, ou à leurs pieds dans les hautes herbes, et les lançaient sur les nôtres. Mais « ça n'a pas pris »! Facilement repoussés avec de grandes pertes. « Ils manquaient d'enthousiasme », me dit sentencieusement un chasseur. « Dommage que c'était la relève; sans cela on leur aurait fait un pas de conduite. »

En partant, j'apprends qu'un excellent chasseur, un prêtre, récemment arrivé et nommé caporal depuis trois jours, vient de tomber tout là-haut mortellement frappé. Vite, nous retournons, une équipe de brancardiers et moi, et nous essayons de gagner la première ligne, en utilisant les tronçons d'arbres, les trous d'obus, les bouts de fossés... Hélas! malgré la pénombre — il est deux heures et demie — nous sommes aperçus et salués d'une grêle de balles qui claquent tout autour de nous. Force nous est de regagner le boyau : nous n'aurons pas son corps. Le bombardement sera si

intense que lui et tous ceux qui tomberont ce jour-là et les suivants seront ensevelis par les obus... Pendant trois jours, il avait vécu indemne, au pied d'un saule; en remettant son équipement, à la dernière minute, heureux de partir, il est tombé. Un brave et un dévoué, très regretté de ses camarades, vraie perte pour le bataillon. Encore une noble victime que Dieu s'est choisie et qui a rejoint là-haut tant d'autres fournies par les nôtres, en particulier le très regretté commandant Madelin et l'héroïque Paul Drouot, dont *l'Écho de Paris* retraçait, il y a peu de jours, la brève carrière, saisissante page d'épopée écrite à la gloire du bataillon. Laissez-moi vous citer les dernières lignes de Drouot : « Ah! si vous saviez quel admirable bataillon, quels officiers, quelle troupe, tout ce qu'on leur doit! Mais ce sont là des comptes qui ne se règlent pas ici-bas, qui ne pourraient plus être réglés pour bon nombre d'entre ces jeunes cœurs si ardents, si dévoués. Combien de choses je pourrais vous conter qui ne nous semblent pas inouïes à nous, parce que nous connaissons nos chefs et nos camarades, mais qui, en réalité, le sont, inouïes, merveilleuses et toutes simples (1)... »

3 juillet. — Profitant d'une atmosphère un peu moins grondante, nous décidons de visiter le grand

(1) *L'Écho de Paris*, 23 juin 1915.

éperon Notre-Dame-de-Lorette et les pentes voisines. Il se profile là à 700 ou 800 mètres, distance insignifiante, semble-t-il, en réalité déjà considérable. A cet endroit où la lutte est si intense, les troupes et les travaux si multipliés, il nous faudra traverser trois ou quatre secteurs différents et une infinité de méandres. Un dernier fossé, à pic celui-là, mi-ravin, mi-tranchée, encombré de vieux équipements et de débris d'arbres, nous y amène. Voilà donc ce terrible plateau, un des coins du monde les plus détrempés de sang humain. Quel serrement de cœur! On se sent, en effet, dans un ossuaire : une odeur fétide vous poursuit : sous vos pieds, à droite, à gauche, devant, derrière, on voit, ou du moins, on devine des cadavres. Sans doute, la plupart sont enterrés, je veux dire recouverts d'un peu de terre; mais, malgré tout, surgissent membres épars, extrémités qui dépassent, formes humaines mal dissimulées... Parfois, dans le petit boyau tant bien que mal reconstitué à travers ce bouleversement, notre marche est mal assurée, le terrain semble élastique : c'est un pauvre ventre gonflé qui cède sous nos pas... Ou bien, on trébuche sur un membre pour se raccrocher à un autre morceau de cadavre. Partout cependant le travail d'inhumation est poussé aussi loin que possible. Les obus en ont fait une bonne partie ; il est vrai que, fossoyeurs inintelligents, ils le détruisent la minute d'après.

Mon guide est un acteur — un des rares survivants — des épiques combats de mars et d'avril; aussi, à chaque pas, la bataille renaît sous ses yeux et les souvenirs se pressent. — « Ici, nous avons attaqué le soir du..., avec de la boue jusqu'aux genoux; là, est tombé le pauvre capitaine X... Dans ce boyau, s'est aventurée une patrouille allemande. Là, le 5 mars, dans cet étroit espace, en une demi-heure, notre artillerie a expédié 28 000 projectiles. Et ceci? oh! quel bon souvenir. Vous voyez ces quelques sacs de terre? C'est notre ancien barrage jusqu'au 3 mars; ce jour-là, je constate d'un regard furtif qu'il n'y a personne de l'autre côté... Vite, les enfants, empoignez chacun un sac de terre et suivez-moi!... Je m'arme d'un bon fusil bien en main, baïonnette au bout. En avant, vivement et sans bruit... 10 mètres, rien; 15, 20, toujours rien. Tout à coup, à un tournant, tenez, ici, à gauche — il doit être encore là-dessous — un sous-officier allemand tout ahuri de nous voir. Ça n'a pas duré d'ailleurs... pan! Je lui passe sur le corps et mes poilus aussi jusque..., jusque-là. Vous voyez de nouveau ces sacs, eh bien, ce sont les nôtres... Il faisait plus chaud qu'aujourd'hui quand nous les avons empilés. Dame! à cet endroit, trop de Boches! Plus moyen d'avancer! Nous avions gagné tout de même, sans coup férir, une cinquantaine de mètres. — Et le plus amusant! Regardez devant nous, à six pas, ce

boyau perpendiculaire : c'était un boyau de communication. Nous avions aménagé un petit trou dans notre barrage et quand ils passaient, on faisait du tir au pigeon... Malheureusement, eux aussi ont fait un barrage, cela nous a privés de cette innocente distraction. Elles étaient cependant assez rares, je vous assure. »

Trois cents mètres plus loin, nous dévalons la pente pour atteindre ce qui fut Ablain-Saint-Nazaire, coquet petit village dont les maisons effondrées restent là, blotties dans la fraîcheur de ce délicieux vallon, frangé de verdure et merveilleusement fleuri : roses, pavots, giroflées, lis et liserons ont percé ces ruines et répandent leur parfum et leur grâce sur toute cette dévastation...

Au cimetière, spectacle navrant. Monuments brisés, tombes disloquées, cercueils fracassés. Telles « concessions à perpétuité » sont éventrées et les ossements de ceux qui croyaient s'être assuré au moins la paix du tombeau sont arrachés de ce dernier refuge, dispersés et ballottés en tous sens par les obus qui semblent s'amuser à cette macabre sarabande...

La carcasse de l'église, haut et massif monument gothique, bâti en grosses pierres de craie. De sa robuste tour carrée ne subsistent que deux pans ruineux; quelques ogives croulantes aident, seules, à reconstituer la grande nef. Au pied du clocher, amas de décombres formida-

ble, quatre fois peut-être celui du grand beffroi d'Arras...

Nous remontons la colline de la Vierge pour terminer en bons chrétiens notre pèlerinage. Nos silhouettes, la mienne surtout — ô invisibilité des uniformes! — se détachent crûment sur ce sol blanc. Aussi, à peine en haut, voilà les marmites qui arrivent sur nos traces. C'est beaucoup d'honneur, mais nous sommes passés.

Maintenant, à la recherche de l'emplacement de la chapelle. Nous tenons à voir cela de près. Il fait bien clair. Tant pis, ou plutôt tant mieux, la photo n'en sera que meilleure, et il nous faut la photo! Nous voilà donc partis, montant, descendant dans ce chaos, évitant les trop gros trous, les fils de fer, les barrages... Non sans peine, nous finissons par trouver. C'est que, du bâtiment rectangulaire d'environ 25 mètres de long sur une dizaine de large, et du gros tilleul qui prospérait à son chevet et que l'on pouvait encore contempler en partie il y a six semaines, plus rien ne subsiste. Malgré nos précautions, nous sommes encore aperçus. Cette fois, ce sont les 77 qui arrivent, en nombre et bien pointés vraiment! Emplacement trop connu; la justesse du tir est donc sans mérite, mais non sans danger pour nous. Dès qu'on entend le sifflement rageur du petit obus, on se blottit dans un des énormes trous creusés par les grands frères... Il faut faire vite, car ils sont alertes, ces mauvais insectes.

Enfin, nous tenons notre photo! Simple d'ailleurs, mais bien émouvante pour qui connaît les lieux, a lutté, a souffert sur ce plateau : au premier plan, un rebord d'entonnoir; par derrière, un morceau de grille effroyablement tordu, quelques briques et des débris de pierres de taille, le tout n'excédant pas *50 centimètres* de hauteur. C'est le *point culminant* de la chapelle. A droite, à gauche, un peu partout, entonnoirs et entonnoirs... Et nous repartons un à un, « en vitesse », bondissant, nous aussi, d'entonnoirs en entonnoirs : « Quel pèlerinage! me dit mon guide, quand nous sommes à peu près en sûreté. Ce n'est pas encore le moment d'y mener les foules. Vous devez être le premier prêtre à reconnaître ces lieux bénis, plus sacrés encore maintenant. » Peut-être, et j'en suis fier. J'en profite pour recommander à Notre-Dame ses enfants tombés par milliers autour de sa statue en miettes (1).

(1) Les soubassements de la chapelle ont servi au génie, toujours industrieux, pour aménager un assez confortable abri, de sorte que, s'il n'y a plus de chapelle, il y a du moins une « crypte ».

La statue de la Vierge serait sauvée, m'assure-t-on. Remarque touchante : la série des pèlerinages annuels, si en honneur dans le pays, n'a pas été interrompue. Le curé de la plus proche paroisse, se substituant à son confrère prisonnier, l'annonça comme d'ordinaire et les cérémonies de la neuvaine eurent lieu chez lui à la date traditionnelle du 8 au 16 septembre, devant le crucifix de l'autel, sauvé lui aussi. Pour suppléer les habituels pèlerins évacués ou déportés, ceux de cette année furent précisément, en majeure partie, ces chasseurs et ces soldats de la division qui, pied à pied et au prix de leur sang, avaient reconquis à Notre-Dame la colline sacrée.

Avant de descendre, un dernier coup d'œil sur le sauvage panorama. D'ici, on domine la plaine, « la région au nord d'Arras », qui a quotidiennement les honneurs des communiqués. C'est la plus saisissante synthèse que l'on puisse avoir de la bataille moderne : extraordinaire sensation de désert et de stérilité, immenses étendues en friche, herbes folles, arbres déchiquetés, poteaux télégraphiques lamentables, routes inexistantes, cheminées d'usine et de puits de mine inertes ou brisées; autour d'elles, bâtisses pantelantes, calcinées, villages ruinés et silencieux. A travers tout cela, les interminables sinuosités blanchâtres... Pas une âme! Nulle vie, au moins en apparence... Des milliers d'hommes sont là, cependant, qui s'entre-tuent. A chaque minute, quelqu'un tombe. On le devine aux gros panaches noirs qui surgissent brutalement au milieu de ce chaos ou aux flocons grisâtres des shrapnells qui, d'en haut, crachent en tourbillonnant leurs meurtrières billes de plomb...

Le long du boyau qui nous ramène, je remarque de profondes excavations : ce sont des puits, de vrais puits, carrés, profonds de 7 ou 8 mètres, cloisonnés de madriers, au fond desquels on accède par un système d'échelles. En bas, de vastes salles boisées de la hauteur d'un homme... La mitraille pouvait faire rage : on dormait en paix dans ces cavernes. Les Allemands auraient,

paraît-il, mobilisé les mineurs du pays pour les construire. Je souhaite que ce trait soit inexact. En tout cas, le travail est évidemment accompli par des professionnels.

Jeudi 8 juillet. — Je veux finir mon récit ce soir. A 11 heures, départ pour le point X, où la Nᵉ compagnie m'a prié à déjeuner. Plus personne. Partie ce matin renforcer la première ligne : car la nuit a été sanglante; il faut être là, près du bataillon frère, en cas de besoin.

Allons les rejoindre!... Nous montons avec les gamelles, l'ordonnance et moi. Quelque cent mètres plus loin, un commandant nous arrête : « Circulation interdite de jour. » Un canon-revolver est braqué, qui prend le boyau en enfilade : tout homme qui passe est un homme mort. De fait, quatre ou cinq gisent déjà, frappés à la tête, malgré qu'ils passaient à genoux. A plus tard l'invitation : nous prélevons notre part du repas, assis dans un petit trou, un peu plus loin, avec un troisième convive, jeune gars de Lorraine adopté par le bataillon, dont les parents sont prisonniers et dont le grand frère — classe 1915 — surpris avec sa feuille de route, a eu la main coupée par les barbares pour l'empêcher de servir son pays.

Mes deux commensaux redescendent. Je finirai ceci sur place. Me voilà installé au rebord d'un trou d'obus, où j'ai la volupté de me sentir en

sécurité, quoique dans un endroit bien dangereux.

Aujourd'hui il fait grand vent : ni « saucisse » (dirigeable allemand), ni avion, je ne serai pas vu. Et je contemple cette morne plaine, me laissant pénétrer, comme dit M. Barrès, de ce même lieu, par cette « immense symphonie, qui, phénomène étrange, inspire moins d'horreur pour ses abominations que de respect et d'admiration pour ces hommes qui savent mourir. Un mystère s'accomplit sous nos yeux dans ce coin de terre. Je suis là dans un temple, dans un endroit sacré. » C'est bien cela : chaos, désordre, bouleversement sans nom. Et malgré tout, symphonie empoignante : à côté de moi, la route avec ses arbres décapités; à gauche, *les Ouvrages Blancs*, de sanglante renommée; derrière eux, des corons fumants (deux quartiers formaient hier soir d'énormes brasiers); à droite, le fameux éperon, le *Fond de Buval,* au loin le *Bois en Hache,* la *Crête de Vimy,* tous ces noms glorieux et sinistres dans le même coup d'œil! Par devant, l'horrible plaine et ses perpétuels volcans d'où s'échappent sans trêve fumée noire, poussière blanche, balles de plomb et acier barbelé. Effroyable tableau! Je le vois depuis onze mois... Non, je ne m'y ferai pas. Il y faudrait une âme de barbare. Dieu, que la rançon est chère! Si du moins la France de l'arrière pouvait contempler ce spectacle, seulement quelques minutes! Mais elle n'est pas là. Elle est loin, bien loin par-

fois : elle est à ses affaires, à ses soucis, à ses travaux, qui sait? — à ses plaisirs peut-être. Ah! frères de là-bas, ne diminuez pas la valeur de l'expiation sanglante!

Non, vous ne saurez jamais l'horrible chose. Cela ne se dit pas; cela se voit, cela se sent avec son âme, ici, et pas ailleurs. Les récits n'y peuvent rien. On en a tant lu! Et c'est vrai, ils sont froids, ils sont morts. Or ici, à la lettre, tout est feu et tout est sang. Vous n'aurez rien entendu, à peine un coup de canon lointain ; rien vu, pas même un bois saccagé, pas même un blessé; non, pas même cela, vous qui cependant en croisez chaque jour. J'entends de vrais blessés, ceux de la bataille qui gronde... Il vous arrive des plaies, des fractures savamment ligotées dans de beaux linges blancs, propres. Mais le malheureux qui vient de tomber, celui qui se traîne ou qu'on apporte, les vêtements déchiquetés, le membre tout rouge, ruisselant — lisez bien : ruisselant — de sang, la chair affreusement trouée ou tuméfiée, ou pantelante, ou absente; la figure hâve, terreuse, noyée de poussière et de sueur, les traits inexprimablement convulsés sous la morsure brûlante, celui-là vous ne l'avez pas vu. Il est légion, cependant. Que votre prière, au moins, le suive! Que votre générosité ne s'émousse pas pour ceux dont la vaillance ne fléchit pas.

C'est un fait, toutefois. Ceux qui souffrent ainsi

sous la mitraille, la pitié collective ne les atteint guère; les grandes charités ne vont pas si loin, ne montent pas si haut. N'y a-t-il pas même, parfois, des détournements plus ou moins déguisés? Oh! l'odieuse chose! Voler la joie, la distraction de ces pauvres enfants, car ils n'ont que cela. Beaucoup sont sans famille — ceux des régions envahies, par exemple. Alors, jamais ni lettre, ni paquets, ni douceurs. Rien que la discipline toujours austère, tempérée çà et là d'un mot, d'un petit don du chef, mais *quid hæc inter tantos?* J'entends dire parfois que telle institution, tel millionnaire ou milliardaire a fait un don princier pour les soldats ou pour les blessés. Je veux que presque tout arrive, mais pas bien loin : à ceux qu'on voit, qu'on touche, aux dépôts ou hôpitaux de l'arrière, là où tout abonde. Charitable lecteur, je crie partout la gloire et la misère de mes enfants. Détournez jusqu'à nous un filet de ce fleuve de douceurs que vous avez, ou dont vous disposez : tabac, réconfortants solides ou liquides : tout cela sera doux pour ceux qui luttent dans la tranchée boueuse ou noyée de soleil, également inhospitalière, croyez-le, à ceux qui y reviennent, sanglants, au bout de leurs forces.

Avant de terminer, j'entends comme deux reproches et je veux y répondre.

« C'est trop beau, dira-t-on. Il y a pourtant des misères. » — Eh oui! La nature humaine, là non plus, n'est pas sans défaillances. Je ne prétends

point les nier, mais moins encore convient-il de les faire ressortir. Ce ne sont que des taches, des faiblesses individuelles. Elles n'enlèvent rien à la beauté de l'ensemble; elles sont comme absorbées par la somme de vertus et de sacrifices que supposent ici ces seuls mots : l'accomplissement du devoir. Il me suffit d'être vrai. Or, j'ai conscience de l'être, trop incomplètement, hélas! parce que trop au-dessous de la splendide réalité. Celui-là seul sait qui, de là-haut, pénètre au fond des âmes et les voit, Lui, bien plus belles encore, au-dessus de toute louange humaine. Un jour, j'en suis sûr, nous resterons confondus d'admiration : « Je n'imaginais pas tant de beauté », dirons-nous; de même qu'après ces tristes jours, au cours de nos pèlerinages au *champ de bataille*, déjà bien refroidi cependant, nous dirons : « Je n'imaginais pas tant d'horreur! »

Un mot encore :

J'ai loué les chasseurs — exclusivement, semblerait-il. Non. Je parle d'eux parce que je les vois à l'œuvre, je vis avec eux, je les connais, et je ne suis ici que strictement témoin. Mais amplifiez ces pages. Étendez-les, à votre gré, à tous les enfants de France, vivant la même vie, endurant les mêmes souffrances. Vous serez dans la vérité. Tous méritent notre hommage. Tous sont dignes de notre reconnaissance.

Voilà de longues pages, — bien longues, plus incomplètes encore. Car vous sentez bien, n'est-ce pas, que je n'ai rien dit? Il faut finir. Ce soir, nous partons au repos dans un coin tranquille où le bataillon disloqué va se reconstituer et en deux ou trois semaines redevenir une troupe complète, brillante, entraînée. Pour moi la besogne va se multiplier : cérémonies religieuses, séances récréatives : avant trois jours il en faut une; — lettres aux familles, visites de ma « paroisse », démarches diverses, etc. Et dire que les journées n'auront que vingt-quatre heures!

Priez pour nous, aidez-nous, demandez au bon Dieu de nous ramener ou, du moins, de nous bien accueillir : *festivus Christi Jesu* [*nobis*] *aspectus appareat*...

Paul C...,

Aumônier au Nᵉ bataillon de chasseurs à pied.

LIVRE II

AVEC LES ALLEMANDS

I

L'ENTRÉE DES ALLEMANDS EN BELGIQUE PAR LA ROUTE MALMÉDY-SPA-LIÈGE (4 AU 24 AOUT 1914)

Kastel Gemert (Hollande), 9 septembre 1914. — Le soir du 31 juillet, fête de saint Ignace, toute la communauté de Gemert, dans le Brabant septentrional, était sur le qui-vive. La mobilisation hollandaise était proclamée, la mobilisation française annoncée comme imminente. Sur le conseil du Père Recteur, je me décidai à rejoindre immédiatement ma mère, âgée et malade, en traitement à Spa. Les articles récents du général Maitrot faisaient pressentir une invasion allemande par la Belgique. Ma mère allait donc être fort exposée.

Le lendemain, je traversai le Limbourg et la province de Liège, non sans peine : trains bondés de soldats. Tous les clochers belges avaient arboré le drapeau national. Aux abords de Liège, quantité de troupes campées dans les champs, de l'artillerie un peu partout. A Liège, sur les Guillemins, foule innombrable, plus militaire que civile,

pressée, remuante, mais silencieuse : sur beaucoup de visages, de la résolution, de la fermeté, mais aussi de la tristesse, pas d'enthousiasme.

A Pepinster, je vis passer à toute vitesse l'un des derniers rapides de Paris, qui ramenaient chez eux les Allemands de « l'invasion pacifique ». Enfin, tard et harassé, j'arrivai à Spa. Quel réconfort pour ma mère !

Le lendemain dimanche 2 août, ce fut la panique. Tous les bobelins, restés fidèles à leur cure d'eau, voulaient fuir. Cohue à la gare.

Le lundi, la guerre fut jugée inévitable. Je voulus envoyer à mon frère Joseph, infirmier à Namur, une boîte de médailles, des cigares pour les blessés. Impossible, plus de poste, plus de chemin de fer. Une locomotive était lamentablement couchée au travers des voies à l'entrée du viaduc. Les bûcherons réquisitionnés abattaient de grands arbres pour barrer les routes. Plusieurs Spadois, qui voulaient fuir en automobile, s'en revenaient découragés. Nous étions irrémédiablement bloqués. Rien ne peut rendre le lourd sentiment d'appréhension, la crainte de l'inconnu qui pesa sur la ville pendant ces vingt-quatre heures d'attente. Dès ce moment, les vivres devenaient rares, chacun ayant voulu faire des provisions. Le prix des denrées montait; et pour comble d'embarras, la monnaie de papier ne circulait qu'à grand'peine, et ainsi tout à coup des gens qui croyaient dispo-

ser de plusieurs milliers de francs pour parer aux difficultés, se trouvaient n'avoir que 20 à 30 francs vaillants dans leur porte-monnaie. Plus de journaux, plus de lettres. Les Spadois allaient et venaient, colportant des racontars de paysans, vrais ou faux. « Aux Fagnes, c'est plein d'Allemands! A Francorchamps, ils ont tout tué, tout brûlé! Ils arriveront cette nuit. »

Enfin le mardi 4 août, à 10 heures du matin, ce fut l'entrée si redoutée de l'avant-garde allemande. Sur la grande place, les groupes causaient. Tout à coup, il y eut un cri : « Les Allemands à l'hôtel de l'Europe (1)! » Puis une débandade, une course affolée; les magasins qui se fermaient; les gens qui fuyaient emportant leurs enfants dans leurs bras, d'autres fermaient leurs persiennes et verrouillaient leur porte. Je fis trois pas vers le milieu de la place. En effet, devant l'hôtel de l'Europe, deux cavaliers allemands, revolver au poing, s'arrêtaient, parlementaient quelques minutes avec un petit groupe d'hommes, jetaient des affiches rassurantes pour la population civile, et repartaient au grand galop vers Liège.

Je ne vis pas les vingt ou trente cavaliers qui les suivirent. Pensant que peut-être la troupe allait

(1) L'hôtel de l'Europe se trouve à l'endroit où la grande rue s'incurve pour prendre la même direction que la route d'Allemagne.

mettre l'embargo sur les victuailles, je courus vers une petite charcuterie d'une rue écartée, où j'avais aperçu la veille un dernier jambon; je voulais à n'importe quel prix l'ajouter aux provisions déjà faites pour ma mère.

Quand je repassai dans l'artère principale, une longue file de lanciers allemands y galopait.

Un officier et quelques soldats, catholiques sans doute, saluèrent le prêtre. Il ne faut point se représenter ce passage comme un défilé au trot, les chevaux bien rangés. Non; c'était une course effrénée, en parfait désordre. Les cavaliers donnaient de l'éperon, dansaient sur leur selle, s'efforçaient de rattraper les précédents : ils ne se gardaient ni sur leur droite ni sur leur gauche. Visiblement, un seul mot d'ordre avait été donné : aller vite.

Puis, il y eut une paire d'heures de calme. Les gens, d'abord à demi morts de peur, commençaient à mettre le nez à la fenêtre. Quelques cavaliers, isolés et en sueur, passaient, de plus en plus espacés, galopant encore pour rattraper leurs devanciers, mais fatigués. N'oublions pas que depuis la dernière ville allemande, Malmédy, ces hommes avaient fait 16 kilomètres, bride abattue. Vers une heure, le spectacle change. Des chasseurs débouchent au petit trot, en rangs ordonnés et compacts, le fusil en bandoulière ou enfoncé dans une gaine de cuir pendue à la selle. Enfin c'est l'infan-

terie qui arrive, au pas extra-rapide, mais parfaitement cadencé.

Cependant, chez nos braves Spadois, la curiosité commence à l'emporter sur la peur. On se risque aux balcons et aux terrasses. Bientôt on descend dans la rue; enfin on fait la haie, et les Allemands ne semblent pas fâchés de parader entre deux rangées de visages où se lit une antipathie admirative. Mais il y a des retours d'affolement comique : un officier jette un coup d'œil sur une devanture de cartes-vues qu'on vient d'ouvrir. Tout à coup il s'arrête et saute de cheval. Fuite précipitée tout autour. La marchande grimpe à l'étage, et quand l'officier entre dans le magasin pour acheter, impossible de trouver à qui parler. Mais, toujours et bien vite, les rangs de curieux se reforment, se resserrent et, peu à peu, ils en arrivent à entraver la circulation des innombrables cyclistes qui portent des ordres au front et en ramènent des nouvelles.

Alors les Allemands se décident à faire eux-mêmes la police. De temps en temps, sur un signe des sous-officiers, quelques fantassins sortent du rang et, levant leurs fusils, font écarter la foule qui ne se le fait pas dire deux fois, mais se porte en avant de nouveau au régiment suivant.

Le premier régiment était le 73ᵉ, le second le 165ᵉ; je n'ai pas retenu le numéro des autres. Puis, vint l'artillerie; guère de canons, surtout des mitrailleuses, d'assez chétive mine, courtes, pou-

dreuses, légères, enlevées par deux chevaux. Enfin, les cuisines militaires. De temps à autre, pendant la marche, le soldat-cuisinier, assis sur un siège au rebours du sens de la marche, soulevait le couvercle de l'immense marmite, une fumée en sortait avec un relent de chou et de lard. Vers le soir arrivèrent les ambulances, puis commença l'interminable, le stupéfiant défilé des voitures de munitions et de vivres. Il dura deux jours sans discontinuer !

Un mot sur l'équipement. Tous, artilleurs, fantassins, cavaliers portaient l'uniforme gris-vert, peu flatteur, mais peu voyant. Le sac semblait terriblement lourd; à la ceinture, les deux cartouchières, la gourde, le sabre, la panetière. En plus, les officiers portaient devant la poitrine un petit réflecteur à pile sèche, et une carte d'état-major belge dans une belle gaine de maroquin pendue au cou : le devant en celluloïd laissait voir la région Malmédy-Spa-Pepinster.

Les fantassins marchaient par rangs de quatre, cent rangs par groupe environ ; à chaque pas, on voyait la troupe se soulever tout entière d'un élan ; les petites pointes des casques scintillaient au-dessus des têtes; puis toute la masse retombait en même temps, et les quatre cents lourdes bottes sonnaient d'un seul choc sur le pavé. Ce pas très accéléré avait dû être prolongé pendant les 16 kilomètres qui nous séparaient de Malmédy. Les

figures étaient tirées, fatiguées, les yeux sans pensée, les mouvements mécaniques; on aurait dit des automates sans conscience.

Telle fut la physionomie de la Ire armée allemande. Les affiches qu'on placarda aussitôt étaient signées : « Le général commandant l'armée de la Meuse : Von Emmich. »

1. — L'optimisme naïf des soldats allemands.

Avant de raconter le passage de la IIe armée, qui fut beaucoup plus pénible à mon cœur de Français, voici quelques traits divertissants de naïveté teutonne. Quand il y avait halte, les soldats achetaient des cartes-vues pour leur famille; mais ils exigeaient qu'on leur rendît en sous français la monnaie de leurs marks. « Ce soir nous serons en France », disaient-ils. — Plusieurs même, entendant parler français, se croyaient en France, et, devant les dénégations des habitants, frappaient du pied avec colère en répétant : « Frankreich, hier, nicht wahr? » Je crois que quelques Spadois intimidés finirent par répondre le « Ja » désiré, car cette erreur eut la vie dure.

Dans la soirée, une petite escouade arrivait dans la rue de la Sauvenière. Un des soldats aper-

çoit le drapeau belge qui flottait sur l'église; il le prend pour un drapeau français, le couche en joue et tire; grand émoi et disparition immédiate de tous les drapeaux tricolores qui flottaient aux écoles, à l'hôtel de ville, etc.

Les soldats allemands qui arrivaient à Liège après la prise de cette ville, prenaient la Meuse pour la Seine, et demandaient avec insistance où était la tour Eiffel.

Les Spadois ne furent pas médiocrement surpris de s'entendre demander un jour, et par nombre de soldats, s'ils étaient en Russie. C'étaient de malheureux Alsaciens qu'on avait empilés dans les wagons en leur disant : « Vous irez combattre les Russes. » Or, à Francfort, un contre-ordre était venu qui les avait dirigés sur Malmédy. Là, après quelques kilomètres de marche, ils avaient dépassé les poteaux-frontières et se croyaient donc en Russie.

2. — *La IIe armée.*

Je reprends mon récit. C'était le 8 ou le 9 août, après midi. Ma mère et moi, nous nous promenions dans les bois de la colline Annette et Lubin. Tout à coup on entend une musique militaire lointaine, qui se rapproche à vive allure. Quel n'est pas

mon étonnement de distinguer quelques phrases musicales du *God save the King*. J'ignorais qu'un des airs nationaux prussiens ressemblât par quelques notes au début de l'hymne anglais. Or, on avait parlé la veille (et c'était effectivement vrai) d'une reconnaissance française qui avait parcouru la vallée de l'Ourthe et s'était avancée jusqu'à Aiwayll sur l'Amblève, à 20 kilomètres de Spa. La pensée que l'armée de Châlons avait pénétré par Mézières dans le Luxembourg belge, et qu'elle envoyait une audacieuse avant-garde sur Spa, pour surprendre l'ennemi par derrière et couper ses communications, se présenta à mon esprit. Tandis que je me hâtais vers la plate-forme pour dominer les arbres, et vérifier mon hypothèse, je tressaillais d'émotion et de joie dans l'espérance de voir les pantalons rouges, le drapeau tricolore et l'air martial du soldat français. Déception! Une marée de casques à pointe envahissait Spa. Derrière quelques cavaliers et la musique, l'odieuse infanterie allemande, innombrable, serrée, d'aspect irrésistible, descendait la rue de la Sauvenière d'un pas sûr et cette fois-ci modéré. Sur la large route de Malmédy que je dominais à perte de vue, elle s'étendait indéfiniment.

Les nouveaux arrivants n'étaient pas fatigués; à pleine voix ils chantaient la *Wacht am Rhein*, et j'entends encore le formidable martèlement avec lequel ces milliers de jeunes gens articulaient les

paroles « Fest-steht-und treu (1) ». Je me résolus à redescendre sur place pour voir de plus près la figure de nos ennemis. Comme les sentiments que j'éprouvai alors furent différents de ceux que j'ai maintenant!

Maintenant que nos soldats ont combattu et que Dieu a donné la victoire (2), je puis me représenter sans amertume, sans crainte pour la France, ces belles troupes, leur équipement parfait, leurs mouvements souples, leurs visages fermes, heureux, leur assurance, leur optimisme naïf, mais qui lui aussi était une force, leur nombre incalculable.

Maintenant que je connais la résurrection religieuse que la guerre a provoquée dans notre France, et le grand nombre de soldats français qui se confessent et portent ostensiblement une médaille de la Vierge, maintenant je puis me rappeler, sans arrière-pensée triste, ces soldats qui faisaient ici la sainte communion, ces officiers qui saluaient le

(1) C'était la IIe armée, celle qui devait passer la Meuse à Huy, battre les alliés à Charleroi, s'unir à celle du général von Klück, se porter avec une rapidité inouïe de la Sambre sur la Marne et menacer Paris. Maintenant elle a été vaincue et elle recule. Le gros de l'armée du général von Emmich avait pris la route Aix-la-Chapelle, Verviers, Visé. Nous n'en avions guère vu que six ou sept mille hommes. Au contraire, la partie principale de la IIe armée passa par Spa. Les affiches étaient signées : *Le commandant en chef de la IIe armée allemande, général prince de Bülow.* Dans ces affiches, il promettait sa « bénévolence » *(sic)* à tous les habitants.

(2) Ces lignes ont été écrites juste après la victoire de la Marne.

prêtre, et notre grande église pleine d'uniformes allemands, et ces admirables Westphaliens qui, dans le rang, priaient chapelet en main sans étonner personne.

Je puis penser, sans la moindre envie certes, à ces deux officiers qui me frappèrent tant. Ils étaient descendus de cheval et marchaient à pied côte à côte, devant leurs troupes. Le revolver à la ceinture, l'épée à la main, la jumelle au côté, le projecteur électrique sur la poitrine, la carte se balançant sur leur ceinture argentée, ils allaient, la tête droite, l'œil fixe, les lèvres serrées, échangeant parfois un monosyllabe sans se regarder. Ils ne se retournaient pas vers leurs hommes, mais ils les sentaient suivre, à entendre leur pas rythmé sur le leur, ce pas mécanique et cadencé qui entraîne par la conscience de l'union de tous dans un même effort.

Le plus rapproché de moi semblait fort jeune; son visage était fin et intelligent. Qu'il y avait de choses dans son regard; surtout ceci : « Enfin ça y est. » Et c'était peut-être le mot qu'il venait de dire à son camarade et que je n'avais pu entendre. Et puis : « Ce n'est pas possible que nous soyons vaincus. » Et puis : « On s'est préparé si longtemps! Ce que nous voyons, c'est le résultat de tant d'intelligence, de combinaisons, d'efforts coordonnés. » Et enfin l'enchantement des grandes aventures à venir, et la perspective du retour

triomphal au chez soi, avec un ou deux galons de plus.

3. — *La nuit.*

Vers 5 heures, le prince de Bülow arriva avec le prince d'Oldenbourg et l'état-major. On entendit vociférer quelques commandements, et les soldats se mirent au pas de parade. Les généraux s'établirent à l'hôtel Britannique.

A partir de ce moment, les troupes cessèrent de dépasser Spa. Au fur et à mesure qu'elles arrivaient, on les dirigeait dans une rue ou une autre. Puis : « Halt! »; l'officier toisait les maisons, et les montrait une à une en disant : *zwanzig, zehn,* ou un autre nombre, suivant la grandeur de la maison. Les soldats s'avançaient, sonnaient, parlementaient, s'engouffraient; et l'officier inscrivait à la craie sur la porte le nombre d'hommes qui étaient là. A 8 heures du soir, il en arrivait encore : la ville était littéralement submergée sous la marée germaine. — Sur les places, aux carrefours, les cuisines militaires fonctionnaient; les lourdes voitures de vivres avaient peine à se frayer un passage. Le parc d'artillerie était installé sur la place Verte. Dans les cours, on voyait les cavaliers, nus jusqu'à la ceinture, qui s'essuyaient après une

journée de sueur. Leurs chemises séchaient aux grilles. — Mais c'étaient les chevaux qui étaient encombrants. Spa dut en loger sept mille, paraît-il. Quand les garages et les écuries furent pleins, on en mit dans des vérandas, dans des vestibules d'hôtels, où ils firent des dégâts lamentables. Quatre mille environ passèrent la nuit à la belle étoile, attachés aux arbres de l'avenue du Marteau.

Il serait calomnieux de dire qu'à Spa les soldats de la IIe armée furent violents et exigeants, comme furent quelques-uns du Xe corps et de la 61e division de réserve, qui vinrent ensuite. Au contraire, une fois installés, essuyés, repus, ils se montrèrent bons enfants. Les habitants d'ailleurs en prenaient leur parti, et n'étaient plus effrayés. On les payait en bonne monnaie. « Nous voilà devenus Allemands », disait une marchande à ma mère, avec une résignation comique. Ces excellents Belges distribuaient des cigares, soignaient les pieds enflés, donnaient des tasses de lait à leurs ennemis. Assis tout le long des trottoirs, par cette tiède soirée d'août, les soldats fumaient et causaient tout en pelant des pommes de terre, ou en astiquant leur fourbi. Ils cajolaient les bébés sur les bras de leurs mamans, faisaient chevaucher les petits garçons sur leurs genoux ; d'autres, un peu mélancoliques, écrivaient des cartes postales à leur famille.

M. D..., mon ami, en vit un qui regardait sa

petite fille (neuf ans), et qui finit par lui dire en la montrant du doigt avec tristesse : « Moi!... deux! »

Pas d'hommes ivres. « Ceux qui donneront de l'alcool aux soldats seront fusillés »; tel était l'ordre du général.

Un dîner de cent officiers eut lieu en face de chez nous, à l'hôtel de Laeken : champagne, toasts, mais pas de casse, et l'hôtelier fut payé en bon or et bon argent, cette fois-là.

A 9 heures, une consigne sévère fit rentrer tout le monde, civils et soldats. Ce fut le grand silence, et l'on dormit.

4. — Un aumônier allemand.

Le lendemain, après ma messe, pendant mon action de grâce, je remarquai à l'autel un prêtre inconnu. Il n'avait pas de soutane, et son aube trop courte laissait voir ses bottes et ses éperons. C'était un aumônier militaire. Je l'invitai à déjeuner, nous causâmes. Son optimisme était sans ombre. « Marchez-vous sur Anvers, sur Lille? — Sur Paris, me dit-il avec aplomb ; nous y serons dans douze jours. »

Il me montra avec un légitime orgueil le petit livre de prières très pratique qu'il avait composé

pour la troupe. Il avait réuni là un grand nombre de textes scripturaires, bien choisis. L'ensemble, divisé en cinq chapitres, formait un recueil d'oraisons jaculatoires à dire au départ, pendant la marche, le matin des combats ou des assauts, pendant la bataille, après une victoire, après une défaite. Au début de chaque chapitre quelques lignes de conseils, par exemple : « Après une défaite, pas de découragement. S'humilier; penser que Dieu éprouve pour guérir. Donner l'exemple de la ténacité,... etc. » Tout cela très bref. Le gouvernement allemand avait fait distribuer cette plaquette gratuitement à tous les soldats catholiques. De fait, presque tous ceux que je vis à l'église la tenaient à la main. J'en vis qui y préparaient leur confession (1).

C'était certes un aumônier zélé, instruit, édifiant. Mais parfois le Teuton reparaissait sous le prêtre, et le tact n'était pas sa qualité dominante.

Après le déjeuner, je le conduisis dans la ville. Sur notre passage, les rues étaient pleines de soldats, les uns en marche vers Liège, les autres, rangés sur les trottoirs, attendant l'ordre du départ. Tous nous saluaient. L'aumônier souriait, rendait les saluts, et lançait quelques interjections : « A Paris, dans douze jours!... Dieu nous pro-

(1) A la fin, il y avait un petit questionnaire allemand-français pour que le soldat pût se confesser à un prêtre français.

tège!... Prompte justice!... Ce ne sera pas long... Prompt! Prompt!... »

J'entraînai mon aumônier hors de la rue principale. Il m'avait blessé avec sa « prompte justice » (oh! il en était parfaitement inconscient). — Et de plus il y avait là un problème de psychologie qui m'intéressait. Toute l'année, j'avais enseigné à mes élèves qu'il n'y a pas d'évidence contre l'évidence. Or j'avais devant moi un homme loyal, et même un saint prêtre; visiblement, le plus petit soupçon sur la justice de l'agression allemande était à cent lieues de sa pensée. Moi, d'autre part, j'avais l'évidence la plus complète de l'injustice de cette même agression.

« Entre nous, monsieur l'Aumônier, lui dis-je en le regardant bien en face, êtes-vous *si sûr* de cette justice dont vous parlez à vos hommes? Êtes-vous sûr que Dieu, qui sait tout, approuve votre invasion en Belgique? — Sûr, me dit-il en me regardant à son tour avec une parfaite assurance; absolument sûr. — Comment cela? lui dis-je, en manifestant mon sincère étonnement. — Voici : les Serbes ont tué l'héritier d'Autriche, l'Autriche a donc eu le droit de marcher contre eux. Alors la Russie a mobilisé pour protéger ce peuple slave; et je ne fais aucune objection là contre. Mais si la Russie mobilisait, c'était notre impérieux devoir de mobiliser aussi, et pour deux raisons. D'abord nous avions donné à l'Autriche notre parole de la

soutenir si elle était attaquée, et elle allait l'être. Ensuite, pour l'Allemagne, rester sur le pied de paix à côté d'une Russie mobilisée, c'était trahir la nation. Et maintenant, n'était-il pas évident que si nous mobilisions, la France mobiliserait aussi; que si nous combattions la Russie, la France nous combattrait. Or, tout le monde sait que nous sommes incapables de battre *en même temps* la France et la Russie; il fallait donc les battre *successivement*, et pour cela, écraser la France en quelques jours, avant que la mobilisation russe fût achevée. Enfin passer par Verdun était impossible, il ne restait plus qu'une seule route : la Belgique. Notre état-major devait la prendre; il l'a prise, il a bien fait! »

Je passai par-dessus les nombreux paralogismes secondaires de cette argumentation, pour en venir à la dernière assertion qui me paraissait monstrueuse. « Que le passage par la Belgique fût une nécessité pour vous, je ne fais à cela aucune difficulté, monsieur l'Abbé; mais que, de cette *nécessité* soit né pour vous un *droit*, voilà ce que je nie. « C'est nécessaire pour le bien de l'Allemagne, *donc* c'est juste », dites-vous; voilà un « donc » que je n'admettrai jamais. Quand la Prusse a garanti solennellement la neutralité de la Belgique, elle n'a pas ajouté : « A moins qu'on ne doive la violer pour l'expansion de l'Allemagne. »

Au fur et à mesure que cette argumentation était

répétée et expliquée, je voyais, non sans satisfaction, le visage de mon Allemand perdre son assurance; sa défense devenait molle. Bientôt il fut visible que son évidence subjective avait fondu, et je craignis de blesser la courtoisie française en insistant.

Toute cette journée, la IIe armée continua d'arriver par la route de Malmédy et de dépasser Spa. Le soir nous étions plus que jamais submergés.

Quel ne fut pas notre étonnement le lendemain, au réveil, de constater que Spa était vide. Seul l'inévitable convoi de munitions se déroulait pacifiquement sur l'artère principale. A 2 heures du matin, sur des signaux peu retentissants, les soldats s'étaient éveillés, habillés vivement et toute la horde avait décampé sans tambour ni trompette, très pressée, marchant vers la Meuse. J'ai oublié de dire que, la veille au soir, le génie avait amené un immense matériel de ponts de bateaux.

5. — *Spa germanisé.*

Pour ne pas allonger indéfiniment cette lettre, je ne dirai rien du passage du Xe corps d'armée.

C'est à partir de ce moment que Spa fut considéré comme ville allemande. Les affiches n'étaient plus signées des commandants d'armée, mais du

lieutenant Hoffmann. Affiches ineffables. Tantôt flatteuses. « L'autorité allemande remercie la population spadoise de sa loyauté, et reconnaît qu'à Spa les blessés sont particulièrement bien soignés; la ville sera ravitaillée en farine. »

Tantôt tracassières et draconiennes. « Les habitants doivent mettre un sceau *(sic)* plein d'eau devant leur porte. » « Ils doivent rentrer chez eux avant la nuit. » « Toutes les lumières doivent être éteintes à huit heures. » « Les enfants au-dessous de dix-sept ans ne doivent pas sortir des maisons. » « Il est défendu aux habitants de regarder le passage des troupes. » « Les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits. » « Ceux qui feront des signaux avec des lumières ou avec les mains seront fusillés. » « Apportez tous les pigeons à l'hôtel de ville pour qu'on leur coupe les ailes; si ensuite on trouve encore un pigeon en ville, le propriétaire sera puni avec toute la sévérité des lois de la guerre. » « Ceux chez qui on trouvera des armes, revolvers, carabines ou de la poudre, seront fusillés. » « Ceux qui feront un acte d'hostilité contre nos troupes, ou détérioreront les téléphones, télégraphes, voies ferrées, etc., seront pendus sans autre forme de procès. » « On doit répondre aux interpellations des sentinelles, en s'arrêtant aussitôt; sinon les soldats tireront sur vous, etc... » Tous les jours il y avait de nouvelles affiches, de nouvelles défenses.

Les pauvres Spadois y perdaient la tête, copiaient les affiches pour n'oublier ni le « sceau », ni l'heure de la rentrée, ni les pigeons, ni les attroupements, ni les sentinelles.

Enfin, on ordonna d'adopter l'heure allemande.

6. — *Méfaits allemands*

Voici maintenant quelques méfaits allemands. Au premier jour du passage des troupes, les chefs avaient fait venir le bourgmestre : « Monsieur, vous allez accepter d'être bourgmestre allemand et d'exercer l'autorité au nom de l'empereur, sinon vous serez fusillé. » « Messieurs, répondit le bourgmestre, vous pouvez me faire fusiller, mais j'ai accepté mon mandat du roi des Belges; la fidélité me défend d'en accepter un de l'empereur d'Alllemagne, qui est en guerre avec mon roi. »

Les officiers s'inclinèrent et l'influence du bourgmestre s'accrut pour le plus grand bien des Spadois.

A Nivèze, petit village près de Spa, les soldats violentèrent des femmes pendant la nuit. Le matin les officiers les firent fusiller.

Dans les environs, les Allemands brûlèrent Herve et Battice; et des hauteurs de Werfaz nous pûmes voir les deux colonnes de fumée.

Un témoin oculaire et digne de foi, le curé de C..., m'a raconté le trait d'ignoble barbarie suivant.

Une reconnaissance française ayant été signalée vers le sud, une compagnie allemande et un peu d'artillerie montèrent au village de C... Le curé et l'instituteur furent pris comme otages et gardés toute la nuit dans une petite ferme délabrée. « Quand j'y fus installé, me dit le curé, je vis entrer des Allemands traînant et poussant deux de mes malheureux paroissiens, chez qui ils avaient pris une arme de chasse. Ils les lièrent étroitement l'un à l'autre, pied à pied, poing à poing, de façon à les immobiliser complètement; puis ils les jetèrent devant moi, sur de la paille, dans un coin. Or, juste au-dessus de ce coin, le plafond était largement troué. Les barbares trouvèrent ingénieux de se servir de ce trou comme de cabinets. Ils s'appelaient les uns les autres, montaient, se succédaient, et ainsi, une bonne partie de la nuit, les pauvres gens reçurent sur la tête et tout le corps l'ordure germanique (1). »

(1) Un mot sur la préméditation allemande. Un paysan allemand de Malmédy avait sa fille en service chez M. G..., un de mes amis. Quinze jours après la déclaration de guerre, cet Allemand reçut de l'autorité allemande l'ordre d'aller à Spa rechercher sa fille et de la ramener en territoire allemand. M. G... le fit dîner et causer. L'Allemand avoua que, *dès le 13 juillet,* ses deux fils, l'un de *trente ans*, l'autre de *trente-trois ans*, avaient été appelés à l'armée. Le fait que les Allemands ravitaillaient Spa en viande excellente et en farine mauvaise,

7. — *En Hollande.*

Cependant notre position à Spa devenait de jour en jour plus pénible. Les vivres se faisaient rares; nos provisions s'épuisaient; le pain surtout manquait. La farine allemande, promise par Hoffmann, était bien arrivée, mais noire, indigeste, et donnant des pustules. Et puis, nous étions dégoûtés de la botte prussienne, des vociférations allemandes, des affiches tracassières, de la bruyante circulation des automobiles blindées, hérissées de fusils, qui filaient sur Namur avec une vitesse endiablée. Surtout l'absence totale de nouvelles françaises nous était devenue intolérable. Je me résolus à faire un grand effort pour fuir. Mais comment? Toutes les automobiles, toutes les voitures, tous les chevaux étaient réquisitionnés. Gagner Roubaix par Liège ou Namur, il n'y fallait pas songer. D'abord, à Namur, on se battait. Des trains militaires allaient à Liège; mais je ne pouvais me résigner à mettre ma mère, fût-ce une heure, dans un fourgon de soldats prussiens. Et puis, de Liège à Bruxelles, il n'y avait plus aucun

mais donnée à discrétion, ne prouve-t-il pas aussi qu'ils avaient fait des provisions préventives surabondantes?

moyen de transport. Si je tournais mes yeux vers la Hollande, même impossibilité. Aucun train de Liège à Maëstricht; région dévastée, Visé brûlé. Restait l'Allemagne : quelques trains de voyageurs, fort irréguliers, circulaient de Verviers à Aix-la-Chapelle. De là, peut-être pourrait-on gagner Maëstricht, puis la France par Flessingue. Mais si nous étions retenus à Aix-la-Chapelle, soit par manque de trains, soit par tracasserie allemande, n'allions-nous pas nous enfoncer dans la gueule du loup, au lieu d'en sortir? Pour prendre cette voie, il fallait donc être sûr de pouvoir quitter l'Allemagne après y être entré, et, par conséquent, il fallait posséder un passeport allemand pour la Hollande.

Ce moyen étant le seul, je me décidai à le tenter. A la municipalité belge on me dit : « Monsieur l'abbé, il n'y a aucun danger pour vous à solliciter un passeport allemand; mais vous ne l'obtiendrez *certainement pas*, étant Français et n'ayant pas de papiers. » Après réflexion, je me rendis à l' « Etappen-Kommandantur » établie à l'hôtel de Cologne. Bonheur inespéré! Le rébarbatif lieutenant Hoffmann avait été remplacé par un brave homme de Westphalien, un bon vieux tout pavoisé de décorations et respectueux de la soutane. Je lui tendis ma requête écrite. Ce fut laborieux. « Kein Papier! » répétait mon commandant en tire-bouchonnant sa moustache. « Hum!... Hum!... » Il tint une

petite *consulte* avec les sous-officiers secrétaires. Je sentis que notre sort se jouait.

Au conciliabule, un inconnu plaidait ma cause. Je surpris ces mots : « Sa mère est malade. » Puis : « Il est professeur de philosophie. » Il y eut un point d'orgue sur ce mot, magique dans le pays de Kant. Les officiers se regardaient, hésitants. Évidemment le pour et le contre se balançaient; c'était la minute suprême où tout dépend d'un rien. Je promis une messe à la sainte Vierge. A ce moment, une automobile arriva; le commandant se retourna : « Revenez demain à midi », me dit-il; et comme je le regardais d'un regard interrogateur, il me fit un signe bienveillant, d'où je conclus qu'il arrangerait notre affaire. A midi, en effet, nos passeports pour la Hollande étaient prêts, signés, paraphés, cachetés.

Le lendemain, départ en tramway pour Verviers; là, longue et pénible discussion avec le commandant allemand, chef de gare : « Les gens d'Église nous en veulent, dit-il avec dédain, le curé de Herve a coupé le cou à un officier qu'il avait traîtreusement invité à souper!... etc. » Enfin on nous laisse pénétrer sur le quai. Après trois mortelles heures d'attente, après avoir subi le spectacle de onze trains militaires, bondés, fleuris, chantant et buvant, nous voyons venir de Liège une petite locomotive et deux wagons presque pleins. On s'y insinue comme on peut, et en route

pour Aix-la-Chapelle. De 20 mètres en 20 mètres, des soldats du landsturm gardent la voie. A partir de la frontière allemande, il y a foule de femmes et d'enfants à chaque pont, à chaque barrière, pour saluer les trains de soldats. A Herbesthal, un nouveau train militaire nous croise, et c'est un enthousiasme sans bornes : fleurs, baisers, clameurs : « Nach Paris! Nach Paris! »

En gare d'Aix-la-Chapelle, nous apprenons qu'aucun train ne dépasse la frontière hollandaise. On nous montre un tramway qui nous mène jusque-là; nous y montons. Effectivement, arrivés au point terminus, nous apercevons un beau grand drapeau hollandais qui flottait au-dessus de la route, à 100 mètres de nous; la délivrance à 100 mètres de nous!... Mais deux lignes de landsturm nous en séparaient encore. A la première, l'officier m'arrête : « Papier! » J'exhibe nos passeports spadois; il n'est pas satisfait et se livre à un long interrogatoire : « Quelle nationalité? Pourquoi ce voyage? Qu'est-ce que vous allez faire en Hollande? Votre nom est allemand!... » Là-dessus il prit mon passeport et entra dans le bureau de douane où d'autres officiers causaient au milieu d'innombrables paperasses. Nous posâmes nos valises et attendîmes.

Devant nous, le coquet village hollandais Waals étageait ses maisons à tuiles rouges et volets verts. Deux longs chariots de ferme en barraient l'entrée.

Entre les roues, de petits Bataves allongeaient leurs bonnes têtes blondes; d'autres soufflaient dans des trompettes de foire. Derrière, c'était tout le joyeux tintamarre d'un marché hollandais : des robes voyantes allaient et venaient, des fouets claquaient ; le bourdonnement de la foule travailleuse et paisible nous parvenait par-dessus la double haie des fusils allemands. A droite, large échappée sur la campagne limbourgeoise : la bonne terre fumait d'une très légère buée violette comme d'un encens; les collines bleutées dévalaient vers la Meuse; un grand soleil très doux rougeoyait derrière une sapinière déchiquetée; et il sortait de ces calmes perspectives, de ces horizons de saphir, comme une émanation de paix, de silence et de prières. C'était par là, le cher kastel entre ses eaux dormantes et ses vertes feuillées... Parviendrai-je à le revoir? Tout près de nous, le drapeau de Hollande se balançait doucement, étalant et reployant ses trois couleurs, comme pour les faire admirer tour à tour : bleu, blanc et rouge...

Je regardai vers le bureau de douane. Peinte à grands traits en haut de la porte, couronnée du diadème carolingien, recourbant son bec et tendant ses crocs, l'aigle prussienne déployait au-dessus de nous ses grandes ailes noires. Enfin l'officier sortit; il portait nos passeports avec une surcharge en lettres gothiques : *Landsturm Aachen.* « Vous pouvez passer, nous dit-il. » Nous prenons nos

valises, les soldats s'écartent; en quelques pas nous arrivons à la seconde ligne, dernier obstacle que nous devions franchir sans difficulté. Tout près des chariots trônait l'officier, un gros bonhomme ventru, plein de choucroute. Affalé sur un tabouret, le poteau-frontière entre les jambes, un pied en pays allemand, l'autre insolemment posé sur le sol hollandais, il obstruait de sa masse obèse l'étroit passage laissé libre aux piétons. A la vue des lettres gothiques, il se rangea.

Enfin, nous étions arrivés au moment heureux et solennel, gagné par tant d'efforts, de *faire le pas*. Je le fis, en regardant la belle frange de ciel orangé sur le domaine de Nassau; et quand il fut fait, je me retournai, avec quel soulagement!... La ligne sinistre des fusils prussiens scintillait dans l'ombre grandissante, et derrière eux, c'était la nuit noire qui montait sur l'Allemagne.

P. M.

II

TROIS SEMAINES DANS LES LIGNES ALLEMANDES

Septembre 1914. — A Saint-L..., où notre groupe d'ambulance divisionnaire stationne, la population est mise en émoi par la capture de cinq dragons wurtembergeois. Ce sont des douaniers enrégimentés qui ont opéré la prise et justement en voici deux qui, juchés sur les chevaux de leurs adversaires, s'offrent un modeste triomphe, en parcourant les rues du village. On regarde le harnachement, on soupèse la carabine et là-bas, à la porte d'un café où le dernier prisonnier demeure un instant, un attroupement curieux s'est formé. D'aucuns prennent le pas gymnastique pour contempler le phénomène qu'ils n'ont pas encore aperçu; l'uniforme allemand, c'est pour nous de l'inédit. Hélas! bonnes gens, ne courez pas si vite : l'avenir vous réserve de le revoir, cet uniforme, non pas tout à votre aise, mais bien au delà de vos désirs.

Une automobile arrive. On se bat à V..., à 5 kilomètres d'ici, il y a des blessés et le groupe

des brancardiers est demandé d'urgence. Nous voilà donc partis, le canon nous appelle longtemps, mais quand nous parvenons au but, la nuit commence à venir, la bataille est suspendue et bientôt vont arriver jusqu'au centre du village les chariots qui sont partis chercher déjà les blessés. En attendant, un *De profundis* sur le corps d'un pauvre soldat cycliste qui gît là, dans la cour d'une ferme. Une auto-mitrailleuse allemande qui a pénétré dans le village, voici quelques heures, lui a fracassé la tête.

Et puis les lourdes voitures arrivent, avec leur charge gémissante. On dépose les blessés dans la salle de la mairie ou dans une école proche et, après un pansement sommaire, nos brancardiers les reprennent dans leurs brancards-brouettes pour les transporter à l'ambulance provisoire qui a été préparée. Triste, ce cortège à travers la longue rue du village vers la maison hospitalière, le long des convois qui se rangent, dans l'obscurité déjà venue! Triste, la descente dans une sorte de grand caveau où, sur de la paille, les blessés sont rangés et où les médecins-majors procèdent à un pansement plus soigné. Quelques-uns de ces malheureux n'iront pas loin, il faut essayer de se rendre compte des états les plus graves, essayer de faciliter quelques passages vers l'éternité proche. Et la nuit s'avance parmi ces soucis et ces soins.

A trois heures du matin, grand émoi dans la

cour de la ferme-brasserie où sont installés beaucoup de blessés. L'ordre de départ vient d'arriver, brusque, mais péremptoire, il faut se replier. Et déjà les voitures s'attellent, les moteurs ronflent, le branle-bas est partout donné pour les gens valides. Mais ceux qui sont là-bas, étendus sur la paille, ne pourront pas suivre, car les véhicules sont en nombre insuffisant ou leurs blessures trop graves. Qu'en faire et comment faire? Il n'y a pas ici de médecin civil... On se consulte et finalement nous demeurerons, un médecin-major et moi, pour veiller de notre mieux sur leur sort. La consigne est de rejoindre aussitôt que, de façon quelconque, nous aurons pu aviser au moyen de transport des malades vers un hôpital voisin. Et la colonne française se reporte quelques kilomètres en arrière.

La nuit s'achève et, dès le matin, nous nous occupons avec les autorités municipales de faire évacuer sur la ville la plus proche nos blessés les moins atteints. Après ces départs mouvementés, il nous en reste une vingtaine plus difficilement transportables; mais à l'autre bout du village, à 2 kilomètres, dans un hospice de vieillards tenu par des Sœurs, il y a une ambulance encore, qui peut-être voudrait accepter de joindre nos malades aux siens et nous rendre libres de rejoindre notre corps, suivant l'ordre reçu. Je vais voir la supérieure : il n'y a plus de place, mais... on en trouvera tout de même. « Apportez-nous vos soldats », me

dit l'excellente Sœur. Et me voici reparti, heureux, mais tout de même inquiet. Tout à l'heure une brave femme m'a montré, à l'horizon, une patrouille de uhlans qui remontait vers un village voisin. Notre bourg ne sera pas long à recevoir pareille visite. Et voici qu'en effet, à un coude de ma route, j'aperçois un cycliste surmonté du casque à pointe; il passe dans une rue transversale; un peu plus loin, des cavaliers pareillement coiffés. L'impression est désagréable et, sans aborder directement l'ennemi, je me réfugie dans l'église toute proche où s'achève la messe du dimanche. Quand nous en sortons, les patrouilles sont toujours là, même les chevaux sont attachés devant un cabaret où les cavaliers se rafraîchissent. D'autres hommes stationnent sur la place, déjà en pays conquis. Ma soutane ne paraît pas les offusquer et, accompagné de l'adjoint du village, je regagne mon ambulance où nous attendons les événements. Bientôt, devant nos fenêtres ou mieux nos soupiraux, car nous sommes dans une cave, passent et repassent des cavaliers en reconnaissance. La route est décidément libre, on peut avancer et voici des unités plus fortes. Si nous avions compté ne voir que quelques patrouilles, notre illusion sera courte, ce sont des régiments entiers qui arrivent. Et enfin, nous entendons sonner les fers des chevaux dans la cour de la ferme où nous sommes abrités. L'ennemi est dans la

place, que d'ailleurs nous avions signalée par un drapeau de la Croix-Rouge.

L'ennemi se montra d'abord bon prince. Le régiment de la garde impériale qui venait ainsi de faire son entrée avait à sa tête un parfait gentleman. A notre médecin-major qui lui expliquait notre cas et lui remettait les armes des blessés, il répondit, en français, par la recommandation de soigner les malades : quant aux fusils, il se contenterait de les faire briser et tout serait dit. Le médecin militaire allemand fut, lui aussi, assez serviable pour donner quelques médicaments qui manquaient. Le colonel se plaignit seulement, sur un ton grave et attristé, de certaines cruautés qui, disait-il, auraient été commises sur des blessés allemands aux environs d'O... et qui auraient amené en représailles la destruction complète de la petite ville. Puis, une fois le temps de la halte écoulé, nos gens remontent en selle et s'éloignent.

Les régiments se suivent et ne se ressemblent pas, nous devions en faire l'expérience durant cette journée, où nous eûmes à subir bien des interrogatoires. Certains de nos interlocuteurs déclaraient qu'on avait tiré sur eux dans le village (le croyaient-ils, ou cette allégation fait-elle partie d'un système destiné à terroriser les pays nouvellement conquis?). En conséquence, il fallait visiter la demeure pour y trouver les soldats valides qui peut-être s'y trouvaient cachés. Et les perquisitions

se faisaient, revolver au poing, avec des précautions peu rassurantes et des menaces plus explicites encore. D'autres y allaient plus familièrement ou plus aimablement; l'ensemble était pourtant peu fait pour ménager les nerfs. Mais, le soir, une nouvelle troupe survint et comme nous apparaissions à sa vue, dans la lueur des lanternes, un des chefs s'en prit à nous avec une volubilité extrême et une émotion non contenue. Il nous expliqua, sur un ton peu jovial, que nous étions ses prisonniers, remit à notre endroit une consigne des plus sévères et des plus gutturales à un sous-officier, auquel il donna en garde nos redoutables personnes; puis, après nous avoir autorisés à manger, sous cette garde, un morceau de pain à la ferme, il nous fit reconduire dans notre cave par quatre hommes armés; une sentinelle resta, toute la nuit, à notre porte. Je dois ajouter qu'un frère d'armes de cet agité avait paru plutôt gêné de ces façons d'énergumène et que le colonel, tout en maintenant dans l'ensemble la consigne portée par son inférieur, avait paru, lui aussi, concevoir quelques doutes sur sa nécessité. Ce soir-là également furent appelés à comparaître, en qualité d'otages, le maire et le curé dûment avertis, suivant la formule ordinaire, mais tout de même peu banale, qu'en cas d'incident nocturne, ils seraient fusillés le lendemain.

Le lendemain vint, puis le surlendemain. Nous

vivions le plus souvent dans notre cave, où le jour ne se distinguait guère de la nuit, où nous étions aidés dans les soins à donner aux soldats par quelques infirmières dévouées et volontaires. Et les régiments passaient, faisant souvent des pauses assez longues, tandis qu'autour du village, à quelques kilomètres à peine, la bataille se poursuivait, que le son du canon, en devenant tout proche, nous donnait l'espoir d'une offensive française qui aurait été pour nous la libération.

Mais non, les pantalons rouges ne paraissaient pas. En revanche, les tuniques grises se multipliaient; tous les uniformes de la garde étaient représentés, presque pareils dans leur teinte pâle. Et les soldats visiteurs affluaient chez nous, comme dans un salon où l'on cause, difficilement d'ailleurs, puisque notre connaissance de la langue de nos interlocuteurs ressemblait fort à leur ignorance de la nôtre. Cependant, par gestes, monosyllabes, lambeaux de phrases, ces guerriers nous expliquaient que c'était triste chose que la guerre, qu'ils plaignaient les blessés, que leur *Kaiser* ne voulait pas la lutte, que la grande coupable était l'Angleterre, mais qu'au surplus tous ces maux auraient vite un terme, puisque « dans quinze jours, l'Allemagne, définitivement victorieuse, aurait eu raison de tous ses ennemis ». Pour la France, l'attitude générale était plutôt sympathique et volontiers ces visiteurs un peu encom-

brants se transformaient en infirmiers d'un instant pour donner à boire à un « camarade », ou même transporter un blessé.

La ferme, qui recevait aussi ces nombreuses visites, en gardait de plus durables et plus malheureux vestiges. Elle, comme ses voisines et comme toutes les maisons du village, devait rester totalement dégarnie après la longue occupation de ces hôtes toujours affamés et, s'il était possible, plus souvent encore altérés.

Il y avait aux alentours un entrepôt de liqueurs, qui fut une trouvaille de choix. Là vinrent s'approvisionner, durant toute une après-midi, les régiments qui passaient. On y arrivait en foule, tous les rangs confondus, avec des paniers, voire même avec des voitures, et le défilé se poursuivait des gens qui entraient, les mains vides, et s'en allaient quelques instants plus tard, porteurs des bouteilles de chartreuse, des flacons de bénédictine...

Cependant, dans notre caveau, la situation ne s'améliore pas. Plusieurs morts, une atmosphère qui se vicie de plus en plus, des pansements qui se raréfient. Par bonheur on nous signale qu'un médecin allemand reste à la ferme pour un séjour un peu plus prolongé que ses précédents confrères; nous le faisons prier de nous rendre visite; il vient, voit, et avec une rapidité louable décide et effectue notre transport dans une école claire et aérée. Quand j'y arrive en arrière-garde, après

avoir traversé de nombreux régiments, je trouve nos blessés déjà en partie pansés, comme ne pouvait le faire notre médecin français réduit à ses seules forces et à des moyens plus que précaires. Là de grandes tables sont préparées où l'on étend le patient, et les chirurgiens du 2e régiment des dragons de la garde débrident les plaies, mettent les appareils, badigeonnent d'iode. Au bout d'une heure environ on appelle nos praticiens, dont le secours peut être nécessaire sur le champ de bataille. Aussitôt les paniers sont refermés, chargés sur les voitures, médecins et infirmiers vont se mettre en selle, et comme nous remercions l'un d'eux : « Nous espérons, nous dit-il, que nos blessés sont également bien soignés en France. » L'espoir se mélangeait-il de crainte? Nous protestons que la France est pitoyable et loyale pour l'adversaire tombé. Puis tout le personnel médical part, et nous voilà dans un local meilleur, où nous devions rester quatre jours. Pendant ce temps, peu d'incidents notables, la vie ordinaire dans une ambulance attristée par les souffrances et les décès, la vie un peu extraordinaire aussi, par suite du manque de ressources en remèdes et en vivres. Le pays se ressent cruellement des exigences toujours nouvelles de ses maîtres d'une heure, et la cuisinière improvisée de nos malades se trouve chaque jour en présence de problèmes nouveaux à résoudre.

A l'extérieur, c'est toujours l'occupation étrangère. Nous recevons d'assez nombreux Allemands qui viennent se faire panser, mais leur séjour dépasse rarement quelques heures, car, de suite, des voitures les emmènent vers des hôpitaux plus stables et mieux fournis. Parmi ces blessés, signalons-en un ou deux atteints par les éclats d'une bombe lancée par un avion français. La bombe avait fait plusieurs autres victimes, elle avait également abattu environ trente chevaux à 500 mètres de notre ambulance, sur une circonférence d'assez vaste rayon. Elle avait aussi répandu la terreur. On canonnait ferme, ce matin-là, autour de V... et, en entendant les rafales d'artillerie, nous nous reprenions encore à l'espoir d'une délivrance possible. Tout à coup la fusillade éclate et nous ne doutons plus que l'assaut soit donné au village. Non, toute la poudre était brûlée au grand oiseau français qui se promenait, là-haut, dans le ciel bleu. Une explosion se fait entendre, plus forte, plus prolongée que la voix du canon, la bombe est venue, produisant les dégâts que nous avons dits. Les soldats allemands en manifestèrent une agitation extrême; là-haut, les ailes tendues, dans un ciel d'azur, c'était la mort qui planait sur eux.

La bombe eut un autre effet beaucoup moins tragique, mais radical. Elle avait éclaté non loin d'une haie qui bordait le jardin de l'hospice des Sœurs. Et jusque-là ce jardin avait reçu la visite de

nombreux maraudeurs allemands, très friands de ses fruits. Mais un soldat qui cueillait des poires au moment où l'engin tombait du ciel, rentra affolé en lâchant son butin; oncques depuis l'enclos de l'hospice, désormais coté comme zone dangereuse, ne fut plus mis à contribution.

Nous changeons encore une fois de local. Cette fois, sur l'ordre des médecins allemands, nous réunissons nos blessés à ceux qui sont restés dans l'hospice des Sœurs. Ainsi se réalise — un peu tard — notre plan du premier jour. Le seul détail modifié, c'est que nous nous transportons nous aussi — le major et moi-même — à l'hospice, où le dévouement charitable des religieuses serait capable de nous faire oublier que nous ne sommes pas libres. Et dix jours se passent encore, avec le même programme d'hôpital où l'on soigne, sans malheureusement empêcher toujours de mourir.

Les soins devenant insuffisants, en dépit de toutes les bonnes volontés, nous signalons aux autorités allemandes l'état difficile où nous nous trouvons. Le résultat de la lettre est rapide : un médecin allemand arrive avec des automobiles, emmène tout notre monde à l'hôpital de Bapaume et nous conduit nous-mêmes au commandant de la place.

Le médecin français sera reconduit comme prisonnier — suivant la convention de Genève — par l'Allemagne et la Suisse, pour être rendu à la

France en échange d'un confrère allemand. Quant à ma personne, on me déclare qu'elle est libre. « Nous ne faisons pas prisonniers les *évêques* comme vous », me dit un interprète qui cache peut-être une vile flatterie sous cette impropriété de terme. « Alors, donnez-moi un laissez-passer pour retourner à mon poste dans les lignes françaises. — Impossible, vous êtes libre, mais dans l'intérieur de la région occupée par les troupes allemandes. » On discute, et finalement on me propose d'accompagner le major français dans sa captivité ambulante. J'accepte et, deux heures après, munis d'un passeport détaillé qui nous servirait plus d'une fois de talisman sur notre route, nous prenions place dans un train de blessés qui retournait vers l'Allemagne.

Il retournait, mais lentement, lentement, parce que la priorité appartenait de droit aux convois croisés sur la voie unique et qui amenaient munitions et renforts, parce que sans doute, même sur les voies doubles, l'absence de signaux ou le dépaysement du personnel conseillait une marche assez lente pour être sûre. A cette vitesse, la nuit nous surprit non loin de notre point de départ et, dans l'obscurité, on entendait de-ci de-là les postes allemands sur la terre française chanter leurs airs nationaux qui nous semblaient doublement tristes.

Un petit incident avant d'atteindre la frontière. A une halte du train, des gamins sans vergogne

proposent leurs menues marchandises aux Allemands. Escomptant quelque peu le désir ou le besoin, ils s'efforcent d'exercer à leur profit une légère reprise sur l'ennemi, en « estampant » leurs clients d'aventure. La livre de chocolat, la boîte d'allumettes sont offertes à des tarifs plutôt élevés. Mais voici que, dans notre compartiment, mon compagnon, le major, proteste pour son compte : « Tu ne vas pas faire ce prix-là à un officier français prisonnier? » Hésitation de la bande, devant ce monsieur qui parle si couramment la langue, scepticisme gouailleur à cause du milieu où cet interlocuteur se trouve. « Vous! vous n'êtes pas un officier français. » Mais le médecin a pris dans le filet son képi, il en soulève le manchon bleu et fait apparaître les galons d'or. Aussitôt, changement à vue. C'est à qui apportera, l'un des cigarettes, l'autre du beurre, celui-ci du vin, celui-là un œuf : « Pour rien, monsieur, pour rien, prenez. » Et ce sont des cris : « Dis donc, un tel, viens voir un officier français prisonnier! » La manifestation n'est pas du goût de nos conducteurs, et un commandement impérieux met fin à la scène en faisant refermer la portière.

Nos compagnons de voyage, deux soldats de bonne famille, s'en allaient dans la mère patrie faire soigner des blessures assez légères. Ils voulaient être aimables et leur conversation ne reflétait aucune hostilité, tout au contraire. Mais leur lan-

gage, comme celui de tous ceux qui jusqu'ici nous avaient parlé, marquait la même confiance, aveugle, vraiment *colossale,* dans le succès de la cause allemande.

Aucune mention d'aucun échec, mais l'énumération des succès germaniques revus et considérablement augmentés. Et parfois, en toute sincérité, la réflexion énorme qui désarme par ce qu'elle laisse entrevoir de l'état d'esprit de qui la profère : « Avez-vous l'intention de défendre Paris? — Certes. — C'est dommage pour tout le monde; à quoi bon faire abîmer la ville? » On bien encore l'un de nos compagnons, s'adressant à un marchand belge venu offrir aux passants quelques denrées alimentaires, lui explique sur un ton moitié sévère et moitié protecteur qu'il aurait « beaucoup *mieux été* pour la Belgique, si elle n'avait pas fait la guerre à l'Allemagne ».

Le récit des victoires passées, présentes ou surtout futures, est interrompu parfois par des considérations gastronomiques. On veut bien louer les confitures de France et déclarer que notre pays possède des crus supérieurs. On conserve notamment un souvenir ému de l'une des dernières étapes où, dans la cave d'un château, on a trouvé environ mille bouteilles d'un vin octogénaire : l'histoire ne dit pas combien de flacons de ce nectar restaient après le départ d'aussi fins amateurs.

Répétons-le, la France reçoit plus de louanges

que de horions dans ces entretiens; on loue la bravoure de ses soldats et la précision de son artillerie et aussi la richesse de son sol et encore la qualité de ses chevaux, qu'hélas! nous avons déjà vus en grand nombre attelés aux voitures des convois germaniques. En revanche, l'Angleterre est systématiquement méprisée, et la Russie serait volontiers traitée par prétérition. Quant à la Belgique, elle est déjà considérée comme pays conquis, ses barrières sont peintes aux couleurs de l'Empire; partout s'étale, pour que nul n'en ignore, l'inscription *Neu Deutschland*, et nos compagnons ne se font pas faute de nous avertir qu'effectivement, après la guerre, il ne sera plus question du royaume belge. Pour l'instant, sur notre route et dans ces pays objets d'une annexion, que nous nous permettons de croire hypothétique, les marques de la guerre demeurent sur les maisons brûlées. Nous suivons longtemps le sillage de l'invasion et puis, parce que tout arrive, nous finissons par arriver aussi, après plusieurs jours et nuits consécutifs, à la frontière de l'Allemagne actuelle.

Pendant ce voyage, qu'on pourrait dire au long cours, les rares distractions extérieures étaient d'un genre plutôt pénible. Des convois de troupes fraîches nous croisaient dans des wagons ornés de feuillages, sur les parois desquels les hauts personnages de France ou d'Angleterre paraissaient en posture fâcheuse, dessinés par des mains aussi

malhabiles que malveillantes. *Nach Paris*, *Nach London*, ces mots partout lisibles affirmaient la confiance de ces guerriers au départ. Une fois nous rencontrons un train d'une autre sorte. Des hommes en costume civil y sont empilés debout et dans des wagons à bestiaux, et comme nous nous arrêtons à côté d'eux dans la gare, notre surprise est grande de nous entendre interpeller en français. Ce sont des habitants des régions envahies qui sont emmenés en captivité, ils ne savent où. « Nous étions plusieurs milliers, nous dit l'un d'eux, à être ainsi réunis, sur la réquisition allemande qui convoquait les hommes de dix-huit à soixante ans. » Et tristement les prisonniers nous disent adieu. A V..., durant notre séjour, nous avons été nous-mêmes témoins d'une razzia de civils qui, pour un village d'un millier d'habitants, emmenait soixante hommes en Allemagne, et nous savons que la méthode a été appliquée de façon générale à tout le pays environnant.

Sur les quais des gares importantes, un autre spectacle d'un genre moins brutal. La Croix-Rouge allemande y a tout préparé pour le passage des soldats ou des blessés. Des soupes fumantes, du café, y attendent les voyageurs ; des cigarettes et cigares ajoutent au nécessaire un superflu que les intéressés mettraient peut-être en première ligne. Et parfois, dans la salle d'attente transformée en infirmerie, tous les pansements sont renouvelés.

Mais, je l'ai dit, nous sommes en Allemagne, à Cologne, et il est minuit. Les deux prisonniers français ont été signalés, car ici nous quittons le convoi des blessés pour redescendre sur la Suisse. Un factionnaire nous prend à la portière du compartiment et nous emmène en un local où l'on nous apporte des vivres et où l'on nous annonce qu'une heure plus tard nous repartirons vers Bâle. *All right!* le plus tôt sera le mieux. Et, de fait, une heure après, dans un coupé de deuxième classe, nous quittons Cologne, dont nous ne voyons que les files de réverbères à travers la nuit noire. Un sbire nous accompagne, de peu belliqueuse allure; c'est un brave territorial un peu étonné d'entreprendre à l'improviste ce voyage en compagnie française. Mais pourquoi ce digne homme a-t-il emporté son fusil? C'est un meuble qui doit le gêner et qui nous gêne plus encore, car il a l'inconvénient de constituer un appareil guerrier qui nous désigne davantage à la curiosité des foules. Or, il faut changer neuf fois, par ces temps troublés et ces trains plus troublés encore, entre Cologne et Bâle. Et l'on a beau nous offrir gratuitement le spectacle de la vallée du Rhin, l'état de nos âmes reste un peu voilé, en harmonie d'ailleurs avec le paysage brumeux et tout en grisaille. Là-haut, sur les collines qui dominent le fleuve, les vieux burgs regardent sévèrement les captifs français qui passent, et qui, de leur portière, les admirent pourtant sincèrement.

Inutile de détailler les étapes et d'inscrire tous les retards. Un seul arrêt plus notable, la nuit, à Strasbourg, dans une annexe du buffet de la gare. Une attention du commandant nous l'a fait ouvrir, nous y sommes seuls et pouvons reposer quelques heures. Mais, au milieu de la nuit, un chant lointain qui se rapproche et nous semble un cauchemar. Le *Deutschland über alles* est lancé par des gosiers plus solides qu'harmonieux. C'est un détachement qui vient de s'embarquer. *Halt!* crie une voix rauque sous nos fenêtres et les talons claquent, résonnant dans nos âmes.

Enfin, le lendemain, la libération arrive. Après quatre jours et quatre nuits de voyage ininterrompu, nous touchons au but. Deux démarches dans deux bureaux allemands pour les formalités dernières, et nous allons à pied, toujours sous escorte, jusqu'à la barrière qui marque matériellement ici une frontière idéale. Un poste suisse est là . avec force saluts et d'après un protocole rigoureux, nous quittons l'officier allemand et rentrons dans les bureaux helvétiques.

Jamais bureau ne nous a semblé plus souriant. L'accueil est cordial, empressé, la cordialité ira crescendo lorsque tout à l'heure, à la gare de Bâle, nous rencontrerons les délégués de la colonie française bâloise venue nous accueillir. Ici les mots seraient insuffisants pour dire la façon dont les prisonniers sont accueillis à leur retour. Les

cadeaux, les prévenances se multiplient; non, les liens de confraternité nationale ne sont pas un vain mot.

Le soir, nous allons à Berne en compagnie d'autres Français qui ont eu une odyssée semblable à la nôtre et que nous avons retrouvés sur territoire neutre. Notre caravane comprend maintenant une douzaine de membres, dont deux dames de la Croix-Rouge et, par la ligne qui côtoie le lac de Neufchâtel, nous sommes conduits le lendemain aux Verrières. Là nous prenons congé des officiers suisses avec des remerciements mille fois mérités et regagnons la France avec la joie d'avoir un peu — très peu — souffert pour elle. A défaut des dangers que tant d'autres affrontent avec courage, nous n'avons jusqu'ici à présenter que la fatigue d'une expédition mouvementée : telle quelle, nous apportons notre offrande au pays.

Ces rapides notes voudraient peut-être une conclusion, mais le temps manque pour la formuler précise. Disons seulement que nous n'avons pas eu à nous plaindre personnellement des procédés allemands, sinon en de rares circonstances. D'autres malheureusement, et ils sont nombreux, ne peuvent donner le même témoignage. La généralisation est donc, ici comme souvent, une cause d'erreur.

Quant à l'état d'esprit de nos ennemis, il nous paraît comporter, comme élément premier, une

confiance qui, de son vrai nom, s'appelle vantardise. Mal renseignés par une presse d'un optimisme follement fantaisiste, inclinés par nature à voir grand quand ils se regardent, les Allemands, en dépit de leurs qualités de précision, perdent toute mesure dans leur ambition de maîtriser le monde.

Mieux vaut, à bien des points de vue, même à celui du succès final, la froide résolution que l'on retrouve quand on repasse de ce côté-ci de la frontière.

H. DU P...,
Aumônier de la Ne division.

III

DE NOYON A KREFELD.
DEUX MOIS ET DEMI DANS LES LIGNES ALLEMANDES

1. — Le Mériquin.

16 septembre 1914. — Le Mériquin est une grosse ferme qui, dans la plaine vide, fait une vraie citadelle carrée.

Depuis 5 heures du matin, on se bat tout autour, et déjà les blessés sont nombreux, quand l'ordre est donné à mon régiment de laisser un seul bataillon du 104ᵉ défendre la position. Nos médecins doivent se retirer. Il y a tant de malheureux que je reste. La défense continue, tenace, durant tout le jour. Il est entendu qu'à la nuit nous formons un convoi de blessés; on prépare déjà des voitures quand de grosses détonations nous annoncent du nouveau : l'artillerie lourde donne cette fois contre nous. La cour de ferme est couverte d'obus; on m'amène les premiers blessés, et

je reconnais Pierre Gerlier, heureusement légèrement atteint. Mais la pluie dure; méthodiquement, le canon arrose les bâtiments formant carré. Les écuries sont détruites et, tout à coup, une immense gerbe de feu. C'est la grange aux pailles qui brûle. En trois minutes, le brasier gagne tout le côté nord de la ferme... s'il nous atteint, aucun des blessés n'y pourra échapper. D'ailleurs les obus se rapprochent de plus en plus, tombent sur la porte, puis sur le toit et les chambres où nous sommes. Les pauvres gens, cloués par terre, sont fous de frayeur. Les derniers combattants se retirent, emmenant des blessés légers; plus de chevaux pour les voitures. Il n'y a pas de médecin ici. Décidément, je reste. Ils sont là plus de cent à souffrir et à mourir. Et puis, la canonnade dure encore. Quelle boucherie va-t-elle faire? Vite, sur le toit, un drapeau d'ambulance. Rien n'y fait : les obus défoncent nos plafonds, nous couvrant de poussières et de plâtras. Le prochain va faire une hécatombe. Je cours mettre des drapeaux aux deux portes, et l'on attend... mais, cette fois, rien ne vient. Il fait nuit, d'ailleurs. On se compte; je n'en crois pas mes yeux, aucun blessé n'a été atteint par les *marmites*. Les petits autels dressés au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge, par la pauvre mère quittant son foyer, nous ont miraculeusement sauvés.

Reste maintenant d'attendre l'assaut. Il ne tarde

pas : des cris sauvages sur la face ouest, c'est une compagnie allemande qui se rue vers la ferme. Je quitte mes gens et vais au-devant d'eux. Ils s'arrêtent, moi de même, à 30 mètres du capitaine. J'explique qu'il n'y a que des blessés. Il me dit d'avancer et une conversation s'engage, son revolver droit dans mes yeux. Il finit par me croire provisoirement; un signe, et ses hommes se jettent sur moi, me fouillent et me retiennent. Puis il inspecte tout. En effet, la ferme est évacuée; il revient, donne l'ordre de faire ranger hors du bâtiment les blessés qui peuvent marcher. On cherche une cave pour les enfermer. Les pauvres gens, affolés, sont sûrs qu'on va les fusiller et achever leurs camarades! Je les calme comme des enfants. Le capitaine sourit un peu de leur terreur. « On ne vous fera pas de mal, mais ne bougez pas. » Enfin, le compte fait, on rompt les rangs. Nous rentrons dans la maison, et je suis libre de soigner mes blessés.

Durant ce temps, la cour s'est remplie. Ordres durs, bruit sec des fusils qu'on désarme, des faisceaux qu'on forme, pas lourds et, dominant ce bruit, les cris gutturaux des chefs claquant dans la nuit, comme des aboiements articulés.

Depuis tant de jours que nous nous battons et que nous les poursuivons, je n'en avais jamais vu. Les voilà donc. Je pourrai, hélas! les observer à loisir.

Neuf heures. — Ils sont là d'une heure seulement que, fendant la masse de ces soldats, arrivent cinq cuisines roulantes sous pression, et la distribution se fait rapide d'une soupe qui fume et que j'imagine délicieuse. C'est vite bu, et sur terre, près des faisceaux, ces gens, harassés de la journée, dorment, sauf quelques groupes qui ont allumé des feux et chauffent le café avec des meubles qu'ils ont brisés.

Heureux d'avoir mangé et de pouvoir si vite dormir! Nous n'avons pas de provisions, nous. Des soldats avec qui je parle s'apitoyent. Deux pains noirs sont apportés, puis nous faisons le tour des cuisines et recueillons deux grandes gamelles de soupe. On me regarde maintenant sans méchanceté. Des hommes m'aident à donner un demi-quart de ce bouillon aux blessés. Cette eau chaude et grasse, aux gros yeux jaunes, où nagent des fragments de pain et des filaments de viande, nous est un vrai régal. Quelques-uns vont pouvoir dormir. Mais la plupart ne sont pas encore pansés. On s'y met, et voici qu'un gros homme blond à casque arrive, laisse là sa carabine et sa bicyclette, et vient m'aider. Nous n'avons que de l'iode et des pansements individuels. On pourra du moins bander les plaies.

Quelles scènes! Dans ces chambres aux meubles saccagés, aux carreaux brisés, gisent sur des matelas, sur des chaises, sur de la paille, sur le plan-

cher, des corps accumulés qui souffrent, qui pleurent, qui appellent, qui crient. Il y a là de tout : fantassins en majorité, officiers et soldats mêlés, des tirailleurs aussi. A la lueur de bougies qui diminuent, passant sur les uns, il faut retourner les autres, donner à boire, nettoyer, faire taire, bander. Il faut consoler surtout, et confesser. Tous y passent! Cet officier crie sa confession à haute voix et pleurant, ce soldat râle et reçoit une absolution muette, enfin un peu de calme se fait. Quelques-uns dorment, plusieurs font silence : l'extinction des feux, sauf un lumignon. Mon Dieu! La journée est finie, quelle journée!

Au dehors, mon aide va rejoindre un feu, m'offre du café et bientôt dort sur une table. Je rentre.

17 septembre. — De très bonne heure ils sont partis au-devant de la contre-attaque française qui commence dans les bois. Il ne reste dans la cour que quelques sections qui gardent la ferme et des services. Au jour qui revient, la ferme apparaît dans toute son horreur : toits abattus, murs écroulés, hangars tristes, voitures brisées en désordre, chevaux tués, arbres déchirés, et sur les branches et les poutres qui jonchent le sol, les cadavres d'hier. Près des granges à paille, ils sont calcinés dans les postures où ils sont tombés. Il va falloir ensevelir les victimes. Les soldats allemands creusent dans le jardin les tombes, nous recueillons

les cadavres de la cour, nous sortons les morts de la maison, et quand je commence les prières, un grand silence se fait. La vaste tombe est pleine. Il en faut une autre. Pauvres corps de braves enfants! Au nom de la France, je les salue, et les soldats les recouvrent. « Vous planterez des croix, n'est-ce pas? » C'est entendu, et quand je reviens, je trouve, au lieu de simples bâtons croisés, deux jolies croix garnies d'if et, sur les tombes fermées, les Allemands ont planté des bégonias, arrachés au parterre voisin... Tout cela en pleine bataille.

Je rentre dans la maison. Dans ce désordre de tables, de fauteuils de salon, d'objets de luxe en *pagaye*, mes pauvres blessés renaissent à la douleur. Quel amas de misère, et rien pour les calmer!

En fouillant les musettes, on trouve quelques grammes de café, quelques bouillons salés; un blessé léger va faire le déjeuner et l'on passe, emplissant au tiers les quarts et les verres, tandis que la fusillade devient plus vive : « Courage, enfants! Les camarades approchent, ils vont nous délivrer! »

Et l'on épie tous les bruits. Derrière la ferme, les batteries allemandes commencent à cracher. La fusillade approche, approche encore. Quelles prières à la sainte Vierge et quels moments d'espoir!

Mais on m'appelle. Des officiers allemands me

font dire qu'il y a dans la campagne un blessé français abandonné. En effet, dans ces betteraves où l'on s'est battu hier, je trouve un corps étendu, un caporal du 115e; il a la tête toute noire de sang, le haut de la figure est fracassé, il ne voit rien. Je m'agenouille : « Eh bien! mon petit, nous voilà. — Qui? — L'aumônier du 115e, mon petit, c'est nous. — Ah! monsieur l'Aumônier, quelle joie! C'est vous? » Il me prend les mains et doucement, d'une voix qui coule entre des lèvres immobiles : « Oh! que je suis heureux! Enfin! Toute la nuit, dans les betteraves, sous la pluie, j'ai dit mon chapelet; toute la nuit, pour que vous veniez! Oh! comme je suis heureux! » Je l'embrasse : « Eh bien! mon petit, la sainte Vierge m'amène. Tu vois. Nous allons te rapporter. » Le plus doucement possible, on le soulève. Il a une cuisse brisée. C'est hier, à sept heures du matin, qu'il est tombé, puis il est resté là tout le jour. Vers quatre heures, les Allemands sont venus sur lui, l'ont retourné; il a montré sa cuisse brisée et, à bout portant, ils lui ont tiré deux balles dans la tête; une lui a arraché les deux yeux. Et il est resté là toute la nuit à dire son chapelet et à m'attendre.

Quand il est installé sur un matelas, un peu lavé du sang qui l'encroûte, je l'absous et, dès lors, il ne cesse de me redire : « Je suis au paradis! Je suis si bien ici! » Pas une plainte, pas un mot de douleur, toujours le remerciement et la joie comme

d'une extase. Il ne voit plus rien de la terre et c'est toujours la nuit pour ce pauvre petit sans yeux. Mais le ciel est là devant lui.

Il a bu un peu, il est étendu et ne bouge pas.

La bataille se poursuit au dehors.

Cependant, la faim réclame. Un veau tué dans la cour et à demi ravagé garde encore quelque viande; on racle les os, un gril est fait de baïonnettes françaises et ce rôti est distribué aux blessés qui peuvent manger.

Mais voici les blessés allemands qui affluent. Je les soigne, ils gisent contre les nôtres. La camaraderie touchante des ennemis tombés unit ces pauvres enfants.

Au soir, les médecins allemands arrivent, installent leur poste de secours, soignent leurs hommes, quelques-uns des nôtres plus en danger, me conseillent, et me laissent de la morphine. Quelques martyres pourront être calmés. Leur auto médicale apporte le matériel. Ils travaillent à merveille et dans un ordre parfait. Puis les voitures d'ambulance commencent l'évacuation. Tous les blessés allemands sont partis dans la nuit. Et les nôtres? Impossible de rien faire, me dit-on.

De nouvelles troupes occupent la ferme. Un officier allemand vient se confesser. Les hommes apportent de leur soupe chaude. Et la nuit se passe, coupée par les mêmes gémissements et les mêmes appels qu'hier.

18 septembre. — Au petit matin, les médecins partent, suivant leurs troupes. Mêmes scènes, même désarroi. Il y a quelques morts à ensevelir, mêmes cérémonies.

Mais aujourd'hui la bataille est moins proche. Les minutes ont emporté notre espoir de délivrance. La ferme se vide à nouveau. Des hommes qui nous gardent s'évertuent, sur la pierre, à briser les baïonnettes françaises laissées là; aucune de ces aiguilles ne rompt ni ne gauchit. Ils les rejettent intactes.

Les voitures d'ambulance allemande ne viennent pas. J'envoie au loin chercher un cheval; des soldats complaisants y mettent tous leurs soins. Difficilement on attellera des voitures. Il faut encore une fois manger. Une poule est restée. Elle fournit un bouillon et de la viande pour cent. Avec ce viatique, nos pauvres gens vont pouvoir faire la route. Le premier cortège s'organise et se dirige sur Noyon. Deux, trois, quatre voyages vident la maison. Je demande la liberté de rejoindre les lignes françaises. C'est impossible, me répond-on. Je pars donc avec les derniers, après un regard sur la ruine que nous abandonnons et qui a vu tant de souffrances. C'est un lieu que jamais nous n'oublierons.

Nous descendons la petite route. En traversant Pontoise, on me dit que l'église abrite des blessés français; je descends, autorisé par le *Rittmeister* de

la *Sanitaetscompagnie*, qui a le vin obséquieux. Tableau connu de ces églises-ambulances : des mourants, des confessions, des débris mêlés aux armes abandonnées. Je trouve trois médecins français saisis dans les environs, ils m'invitent à leur table et à leur gîte; un chasseur à pied allemand, qui leur sert d'interprète, ne nous perd pas d'une semelle; il est complaisant, trop heureux, d'ailleurs, de n'être pas au feu. Le médecin-chef allemand se confesse à moi dans la rue. Nouveau refus du général de division de me laisser rejoindre nos lignes.

19 septembre. — Messe, enterrements, confessions; évacuation des blessés sur Noyon.

20 septembre. — Au moment de suivre la même route, on nous avertit que des officiers français blessés sont restés en arrière. Nous allons les chercher. Nous parcourons ainsi tout le champ de bataille, suivis par une équipe de braves gens du pays, réquisitionnés pour les ensevelissements et précédés par une équipe d'Allemands qui coupent les poches et font le pillage des cadavres.

Dans la petite ferme, les deux lieutenants sont bien là. Tous deux du 115e, nous les croyions morts, quelle joie de les trouver en vie, si grièvement blessés qu'ils soient.

Nous les portons à Pontoise, les médecins alle-

mands les saluent avec un respect et les soignent avec une délicatesse que j'admire. En route pour Noyon, par le pont de bois jeté sur l'Oise et sur le canal. Dans la petite ville désolée, nous retrouvons nos blessés. Pour moi, je trouve chez M. le Curé l'accueil le plus délicat et le plus généreux, et chez les Filles de la Charité, dont je vais devenir l'aumônier, les plus prévenantes attentions.

2. — *Noyon.*

21 septembre. — Je vais demander au *Generalkommando* la liberté de rejoindre mes troupes. Même refus courtois. Je dois attendre à Noyon les événements. « Dans huit jours, me dit l'officier d'ordonnance, nous aurons balayé la position, vous pourrez partir. » En effet, de tout côté, le canon signale la bataille très vive. Nous vivrons désormais de l'espoir d'une délivrance. En attendant, il y aura à faire : un hôpital tenu par les dames de la Croix-Rouge, un hôpital chez les dames de Saint-Thomas de Villeneuve, un hôpital allemand dans les écoles de filles, sans aumônier celui-là, abritent trois ou quatre cents blessés français. J'en trouve de nouveaux, arrivés avant moi. Quels souvenirs nous garderons de ces conversations françaises, tenues à genoux près des paillasses, sous le

regard des infirmiers allemands! Comme toujours, confessions et communions; les âmes s'ouvrent toutes seules.

22 *septembre.* — Ma nouvelle vie commence : messe chez les Sœurs, qui me soignent comme une relique; puis visite aux hôpitaux à travers la pauvre ville. Envahie depuis le 31 août, Noyon, peu à peu, s'épuise et meurt sous l'ennemi. Tout est fermé. Des affiches annoncent peine de mort à qui fera ou ne fera pas ceci, et ceci, et ceci encore. A la craie, les portes sont marquées des noms de leurs nouveaux occupants. Des maisons ouvertes montrent leurs chambres pillées. Quelques prévoyants obtiennent de la *Kommandantur* des billets protecteurs qu'ils collent à leur porte. Quelques femmes se risquent dans les rues qu'occupent, au sens militaire du mot, les soldats allemands. Des autos d'état-major, de ravitaillement, de blessés, passent bruyantes et brutales, tandis qu'au trot d'un cheval usé les voitures volées dans la campagne amènent les soldats en rupture de bataille. Ils viennent aux provisions.

Tout est à eux. La pauvre cathédrale ne s'ouvre qu'à de rares fidèles, et bientôt elle va servir de camp aux prisonniers civils qu'on ramasse dans tout le pays.

23 *septembre.* — Un aumônier protestant m'ap-

prend qu'à Carlepont se trouvent beaucoup de blessés français sans prêtre; très serviable, il me fait obtenir le laissez-passer nécessaire; et je me poste au passage des voitures, arrêtant charrettes et autos, demandant aux officiers comme aux soldats s'ils vont dans ma direction. Tous sont polis et plusieurs prévenants, enfin je trouve ce qu'il me faut. Un autre aumônier protestant que je viens de rencontrer et qui a salué d'une inclination mon titre de jésuite, recommande aux hommes de me donner la place d'honneur dans leur voiture. Nous partons et la conversation s'engage en allemand. Aux premiers mots, c'est la lassitude de la guerre qui s'exprime : tant de *kamerades* tués, les enfants laissés au pays, les horreurs de la guerre! *Traurig, traurig!*

Oui, tristesse sur tristesse!

Le magnifique château de Carlepont domine son parc labouré d'obus ; le perron s'encombre d'armes brisées, d'effets déchirés et sanglants, de pailles et de matelas souillés. Quand je parais au vestibule, c'est un cri de délivrance qui jaillit : « Monsieur l'Aumônier! Oh! quel bonheur! » Ils sont deux ou trois cents, dans les salons et les bureaux, dans les escaliers et les chambres, dans les corridors et les antichambres. Quel nouvel amas de souffrances! Les pauvres enfants sont radieux comme si le salut entrait avec moi; j'écoute, j'absous, je console. Il faut assister à ces scènes pour comprendre

quel bienfait l'œuvre de M. de Mun a été pour nos soldats. Ils sont là soignés avec le plus grand dévouement par quatre médecins et dix infirmiers français : l'aumônier ne leur apporte ni remède, ni pain, ni vin, ni lait, et cependant tous ont senti le réconfort de sa présence; ils ne sont plus seuls, car un homme est venu près d'eux dont l'unique mission est de soigner et de relever leurs âmes à l'abandon.

24 septembre. — Triste nuit coupée de gémissements et des appels à l'infirmier. Quand donc ces pauvres gens seront-ils évacués de ce lieu de misère, sans eau et sans nourriture? Je multiplie les requêtes, on promet, on refuse, on annonce, on dément. Mon *Rittmeister*, toujours ivre, me dit qu'il est bon de laisser cette chair française sous les obus français qui tombent. « Vous tirez sur nos ambulances, dit-il, ce sera sur une ambulance française, cette fois! » — Les médecins allemands font des signes de protestation, et enfin, grâce à eux, des voitures de réquisition arrivent. Un convoi de blessés pouvant marcher se forme. Ils n'ont pas mangé. Je vais quêter du pain aux Allemands. Après un discours stupide et courtois, le *Rittmeister* m'accorde six pains. Ne pouvant les multiplier, je les coupe avec soin, chacun recevra une bouchée ridicule, mais les pauvres sont heureux de cette misère, mangent avec joie, et partent.

Peu à peu les voitures emportent les autres. Il faudra deux jours pour évacuer le château. Je pars enfin, après avoir fait enterrer par respect les armes françaises amoncelées, et je rentre à Noyon que je ne quitterai plus.

Les événements qui désormais s'y déroulent ne se datent plus; de leur masse se dégagent des impressions dont on voudra bien ne pas faire de jugements généralisés et absolus.

Nos blessés sont désormais soignés dans les hôpitaux par les médecins allemands, qui sont, en général, d'une grande distinction militaire, et très dévoués. A l'Hôpital Militaire, ils laissaient leurs collègues français soigner nos hommes. Ailleurs ils s'en occupent avec autant de sollicitude que des leurs. Les infirmiers sont doux et bons camarades. La propreté et l'ordre sont parfaits. Cependant les pansements sont trop rarement renouvelés et l'asepsie n'est pas scrupuleuse. La nourriture enfin, assez misérable, est pénible à nos goûts plus délicats. Bientôt les nouveaux arrivés obligeront à créer de nouveaux *Feldlazaret*. C'est par milliers que les blessés affluent à Noyon, à mesure que la bataille qui nous entoure se développe et s'acharne. Au plus vite on évacue sur l'Allemagne les blessés transportables, et même non transportables, qui encombrent. Aujourd'hui la canonnade soudain approche et en masse on enfourne dans les trains sous pression cette foule souffrante. Il

est très sûr que les Allemands sont dominés par la préoccupation de ne pas laisser aux mains de l'ennemi leurs blessés ou les nôtres. Le calme revient, et l'on ramène à leur paillasse ces pauvres gens.

Peu à peu, cependant, le personnel sanitaire afflue. Sûrs d'avancer bientôt : — « Dans trois jours, me dit un médecin, Noyon sera dégagé et l'armée française en déroute », — les Allemands amènent leur arrière : *Freiwillig* de la Croix-Rouge, engagés pour trois mois; *Schwester* (1) de la Croix-Rouge, de tout costume, occupées dans les *Kriegslazaret*, qui succèdent aux *Feldlazaret* de l'avant. Et toutes ces formations très lourdes s'installent et fonctionnent à 6 kilomètres du feu! On a pris tous les poêles; on organise le chauffage; on aménage l'eau, le gaz dans les bâtiments non pourvus; on construit des pavillons d'isolement, de magnifiques salles d'opérations; bref, on s'ancre dans le sol conquis que l'on n'abandonnera plus jamais.

Quel avenir envisagent-ils donc?

Les officiers sont d'une audace naïve : la résistance française est virtuellement brisée et, dans huit jours, les épaves en seront balayées. Où iront-ils? Ils n'osent parler de Paris. Les hommes, plus simples et plus ouverts, disent mieux leur pensée.

(1) En Allemagne, les *Dames* de la Croix-Rouge sont appelées *Sœurs*. Elles n'ont *rien de religieux*. Ceci dit pour éclairer ceux qui se scandalisaient de voir certaines *Sœurs*, même catholiques, mener l'existence pillarde et assez libre que l'on devine.

Ils savent que l'on n'ira pas à Paris, car le Kaiser ne le *veut* pas. « Pourquoi bombarder une si jolie ville? Notre Kaiser est trop humain pour cela. » « D'ailleurs, me déclare un sous-officier, Paris n'a aucune utilité pour nous. » On leur a mis à tous cela dans la tête : c'est à Londres qu'il faut aller. Oh! L'Anglais! Quand ils en parlent, tous, soldats, officiers, perdent le sens. « Les Français sont finis, m'explique délicatement un médecin, nous allons en Angleterre, nous brûlerons toutes leurs villes (*sic*). D'ailleurs, nous ne faisons pas de prisonniers anglais, nous les tuons tous, c'est un ordre. » Il continue en m'instruisant des causes de la dégénérescence de la France, car il en sait les causes, lui, son père est *Professor*, et les lui a dites, mais en France personne n'étudie l'histoire. « L'avenir de la France, continue mon fils de *Professor*, est dans une alliance avec l'Allemagne. D'ailleurs, deux guerres malheureuses l'auront réduite à rien, elle ne pourra plus résister et elle se livrera au charme de l'amitié germaine. » Mon homme ne comprend pas que, depuis 1870, nous y ayons été froids : « Vous avez été au moins durs pour nous, répondis-je. — Peut-être, mais nous sommes ainsi, déclare mon médecin. » Il faut donc les aimer tels et comprendre que leur brutalité est un élément de leur séduction!

En ville, c'est le mouvement incessant des troupes. Infanterie et canons passent et repassent

l'Oise tous les deux ou trois jours, se portant au nord, puis au sud, selon les besoins. Toujours le canon! On épie les détonations lointaines, elles approchent ce soir; on sort, et c'est la fusillade qu'on perçoit très nette. Serait-ce enfin le salut? On s'endort sur cet espoir. Le lendemain, tout a repris son calme. On voit bien cependant que les gens sont un peu émus, mais ils ont pris racine, semble t-il. Il faudra un autre vent pour les enlever. Boum!... Une forte détonation, unique, secoue la ville et scande le léger bourdonnement qui remplit le haut ciel de midi. C'est un avion français ou anglais qui vient bombarder la gare et le parc à munitions. Alors, fureurs de crépitations. Tous les coins de la ville se réveillent, fusils, canons crachent et là-haut se dessinent, autour d'une mouche noire, des flocons blancs entre lesquels elle évolue, pacifique, et s'éloigne.

Et cependant, l'occupation dure et le martyre de la population civile grandit. Chaque jour de nouvelles maisons sont pillées : la soldatesque fait le vilain œuvre de défoncer les portes; mais, dans le bel hôtel qu'ils occupent, les officiers du conseil de guerre lui-même et l'aumônier protestant qui les accompagne s'honorent d'exercer, eux aussi, l'industrie de guerre et le service national qui est le vol. Le procédé diffère à peine. Il est seulement plus parfait. Des officiers d'état-major perquisitionnent chez le maire, accusé d'espionnage; on fouille

tiroirs et papiers, et ce n'est que ces messieurs partis, qu'on remarque qu'une montre d'or a disparu. L'aumônier est pris soudain de rhumatismes, boucle ses malles et file : demain, l'on s'apercevra que deux vases précieux ne sont plus sur la commode de la chambre quittée. Les officiers du conseil de guerre n'ont pas encore forcé les armoires, mais ils prient les domestiques, restés là, de leur céder ce qu'ils convoitent et ne rougissent point d'entendre une femme de chambre leur répliquer : « Mon commandant, si les Français demandaient à vos domestiques de vous voler de la sorte, les jugeriez-vous fidèles à leur maître? Prenez, mais moi, je ne trahirai pas Madame. » On avale l'ignominie avec la bénédictine qu'on boit dans des verres à bordeaux, et cependant, on ne sait comment, le butin afflue. Tellement qu'il devient un souci. Comment l'emportera-t-on, les cantines ne suffisant plus? On fait battre les écuries d'alentour, une auto sabotée est remise sur roues, et la grosse limousine portera les trophées de guerre. Les sauvera-t-elle cependant d'une surprise, car enfin si l'ennemi venait, aurait-on le temps d'y accumuler ces munitions? Que von Klück ait soudain, comme sur la Marne, la géniale idée d'ordonner une *marche stratégique... vers Londres*, en grande vitesse, pourra-t-on suivre? Il faut voir! Un beau matin, dans la paix d'un ciel silencieux, des ordres retentissent dans l'hôtel : *Alerte!* Officiers, ordonnances,

sous-officiers et secrétaires se précipitent aux étages. Chacun apporte son coffre et son paquet, on enfourne, on presse, on serre : linges, argenterie, bouteilles, fusils de chasse, objets curieux, lignes de pêche, bouteilles encore. Il faut serrer, car on descend un poêle à alcool, volé lui aussi comme tout le reste, on pousse, il entre. Le moteur ronfle. La grand'porte s'ouvre et... le chronométreur déclare qu'en dix-sept minutes l'opération s'est faite. On sait désormais le temps qu'exige la « mobilisation » de la maison. On est prêt maintenant pour le jour du danger !

Une nouvelle demande de libération essuie la même déclaration : « Patientez un peu, dans quinze jours, nous aurons débarrassé Noyon ! » J'attends. Cependant, de plus en plus les officiers français blessés se préoccupent de ne pouvoir rassurer leurs familles. Nous sommes depuis le 16 septembre des « disparus », et l'angoisse doit croître là-bas. Des officiers bavarois malades viennent souvent nous visiter, peut-être accepteraient-ils de faire passer des lettres par la Suisse. « Bien volontiers, répondent-ils, écrivez toujours. » Le soir, ils viennent prendre notre courrier. Ils ont été à la *Kommandantur*. Nos lettres n'iront pas en Suisse, mais à Chauny se trouve le parc d'aéroplanes. On met un appareil à notre disposition, il ira jeter nos lettres dans les lignes françaises ! L'offre nous semble

bizarre ; il est clair que rien n'arrivera et peut-être ne partira. A tout hasard, nous donnons l'envoi.

A mesure que l'occupation se prolonge, la souffrance du pays s'accroît. Au pillage succède ou plutôt s'ajoute la réquisition : aujourd'hui trois cents couvertures de laine, demain toutes les chemises d'hommes disponibles et un beau jour ordre d'apporter, à la *Kommandantur*, trois cents bouteilles de champagne pour ces Messieurs qui font grande chère. Décidément le champagne est contrebande de guerre ! Mais ceci n'est rien auprès des réquisitions d'hommes. Des escouades sont levées pour balayer les rues, pour creuser les tranchées qui vont défendre Noyon. Et ces pauvres gens travaillent sous l'œil du gendarme à la tunique verte qui les mène. Que ces bandes sont tristes ! Hélas ! demain sera pire encore. Car c'est la rafle générale : tous les hommes de dix-huit à cinquante ans doivent se réunir sur la place. Une foule se groupe, puis est encerclée : « La France appelle tous les hommes de cet âge, dit l'officier, vous êtes *donc* prisonniers de guerre. Vous avez bien de la chance, vous n'irez pas au feu, vous serez en Allemagne bien nourris et vous en reviendrez gros et gras (*sic*). » Les malheureux se regardent stupéfaits, les femmes sont là qui pleurent. Rien à dire ! Dans une heure on part, défense de rentrer chez soi. Ils sont mal habillés, n'ont rien sur eux, on permet enfin

d'apporter du pain, et c'est l'adieu! Les jours suivants, voici le cortège des villages environnants : cinquante, trois cents, deux cents hommes sont tour à tour cantonnés dans la cathédrale-prison. Même dénûment, mêmes larmes. Il y a là des enfants de quinze ans, des hommes de soixante-dix! Je vois arriver un convoi de trente pauvres hommes, entourés de uhlans lance au poing. Les derniers, infirmes, ne peuvent pas marcher. Leurs compagnons les portent. Tout cela ira en Allemagne et y mourra. « C'est la guerre », vous disent-ils. Oui, c'est la guerre *inexpiable*.

Jamais ces populations n'oublieront.

Chaque jour les mêmes nouvelles sinistres! Tel village absolument anéanti doit être évacué et les réfugiés affluent, lamentables. Les curés sont particulièrement maltraités. Sans manteau, sans chaussures, ce vieux prêtre est tiré de sa cave et poussé à coups de baïonnette jusqu'à Noyon. Femmes et bébés vont rejoindre les sept cents réfugiés de Verdun et s'entassent dans le collège. Au dehors, l'œuvre s'achève. Tous les châteaux les uns après les autres sont brûlés, rien n'en reste. Les fermes sont razziées. Les provisions commencent à manquer. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul distribuent le cheval; l'admirable supérieure est la Providence de toutes ces misères. Il n'y a plus de sucre, de café. Dès longtemps épiceries et charcuteries sont pillées. Restent deux boulangers, jus-

qu'au jour où des soldats mettent le feu à la maison de l'un. Plus de lait presque, ni de beurre, car les Allemands abattent les vaches. Si l'occupation continue, quelle famine désolera ce pays !

Il faut avoir vécu au milieu de ces tristesses pour comprendre la haine qui naît dans les cœurs et la secrète amertume qui commence à les attrister. Tandis qu'ils souffrent le martyre et meurent de faim, ils pensent que d'autres vivent tranquilles et libres...

Les voilà maintenant qui occupent la cathédrale et les tours. L'attaque française est plus vive. Ils sont inquiets, c'est visible.

Pauvre cathédrale encore debout! Ils en sont les maîtres. Le poste couche, mange, rit, joue dans la nef; les éperons des visiteurs résonnent à chaque moment. Quand il lui plaît, un amateur, qui a fait saisir la clef de l'orgue, se délasse et charme ses camarades. Puis des paniques soudaines. Sacristain, curé sont réveillés. « Vous avez des caves, ouvrez-les! ... Où sont vos souterrains? votre trésor? » Mais par-dessus tout, la tristesse, c'est l'occupation protestante de la sainte église. L'office protestant réunira désormais les soldats le dimanche de neuf heures et demie à dix heures et demie. Il faut céder la nef, la chaire. La semaine suivante, c'est l'autel; on demande même un calice qui est refusé. Plus de messe paroissiale possible. Les soldats emplissent tout.

Ils viennent en foule. Protestants et catholiques mêlés. Une fois, c'est l'aumônier catholique qui les harangue, une autre ce sera l'*évangélique.* Après les cantiques, admirablement chantés par ces voix harmoniques et rythmées, a lieu la messe ou la cène, la foule se décompose et les fidèles seuls restent à l'office de leur culte.

Ces hommes se tiennent parfaitement. Presque tous ont leur livre de prières, beaucoup communient. Ils apportent dans leur vie religieuse cette discipline et ce respect qui les caractérisent et font incontestablement leur force. Jamais je n'en eus plus vivement l'impression qu'un soir où je les entendis rentrer du combat. Le bruit cadencé des pas sur le pavé me réveille, et, dans le rythme de ce pas admirablement marqué, monte un chant grave, religieux, richement harmonisé en parties, de musique difficile et profonde. Cela n'est point « emballant », mais comme c'est fort et comme cela tient les âmes !

Ces gens ont encore le sens ou, plus justement, la discipline du respect. Ils ne rencontrent pas un sous-officier sans rectifier la position et, la conversation durât-elle dix minutes, jamais ils ne parlent à l'officier qu'au *garde à vous*, scandant du fameux choc de talon et du soubresaut de poitrine chaque reprise du dialogue.

D'autres corps sont venus. Je renouvelle ma demande de libération. Mêmes refus, quand tout à

coup on accourt chez moi : « Un convoi se forme, me dit-on, les médecins et infirmiers français vont partir. » — En cinq minutes, nos musettes sont prêtes; impossible de dire à M. le Curé toute ma reconnaissance, je cours à l'hôtel de ville où sont mes compagnons. L'officier fait l'appel, mon nom manque. Je proteste, je tiens à aller en Allemagne. On ne pourra plus là-bas me refuser de rentrer en France sous le prétexte que je connais les positions allemandes. Pour m'y retenir il faudra inventer autre chose, et puis j'y travaillerai. « Mais ces Messieurs vont bien loin, hasarde avec complaisance l'officier, ils sont envoyés dans les camps. — N'importe, je les suis. » Après un moment d'angoisse, on m'accorde la grâce souhaitée. Je suis couché sur le rôle, on part. Nous étions depuis cinq semaines en cette pauvre ville. Nous l'abandonnons à l'avenir connu de Dieu.

3. — *En route vers l'Allemagne.*

27 octobre. — La gare. Un compartiment de quatrième classe nous est « réservé ». On s'installe pour quatre ou cinq jours de voyage, entassés. Deux sentinelles allemandes nous gardent. D'ailleurs tout le train est occupé par des soldats.

A Chauny, arrêt. Ordre de descendre. Cortège

dans la ville jusqu'à la *Kommandantur*. Nous passerons la nuit dans un hôpital français et partirons demain sur Krefeld, où sont internés les officiers français.

28 octobre. — Départ. La ville, deux fois plus que Noyon, est bondée d'Allemands. Ce sont des formations très importantes de l'armée. Quel butin à faire! Des rues et des boulevards entiers sont couverts d'autos de guerre, rangées à quatre de front. Et ce n'est que la réserve! Il y en a là trois ou quatre cents non employées. A la gare on nous ouvre notre voiture et nous sommes installés en des compartiments de seconde, allemands, fort confortables, largement à l'aise pour dormir. Mais les portières derrière nous se ferment à clef. Nous ne mettrons pas une fois le pied sur les quais durant tout le voyage. Il est midi, les gardiens nous offrent une soupe allemande. On accepte, et sauf des pains de munition que nous avons obtenus, c'est le seul repas que dans tout le voyage on nous aura donné. Par Saint-Quentin, Valenciennes, nous arrivons dans la nuit à Mons.

29 octobre. — Charleroi nous fait voir des faubourgs dévastés. Au long de la voie où le train stoppe fréquemment, on aperçoit des hommes et des femmes oisifs et misérables. Du Landsturm garde les ponts. Les mines que nous traversons ne

travaillent pas; nous atteignons Namur à la nuit. Nous n'en voyons rien, non plus que de Liège.

30 octobre. — Vers quatre heures un chant nous réveille, tout le train résonne d'un air grave, harmonisé, où je perçois peu à peu le refrain.

> *In der Heimat, in der Heimat,*
> *Es ist ein lieber Weg!*

Nous venons de passer la frontière. Et tandis que le lendemain notre train foule le sol allemand, ces hommes chantent le retour au pays. Le jour se lève. En gare d'Herbesthal on nous apporte du pain et de la saucisse. Nous avions faim. Nous traversons la plaine coupée de bois de pins. Voilà donc le pays où *Ils* poussent!

Aix, Neuss, Duren sont nos dernières haltes, il y a du monde plein les gares. On nous regarde, mais sans hostilité. Enfin l'express nous conduit à Krefeld à quatre heures du soir.

4. — *Krefeld.*

Krefeld est une grande ville de cent vingt mille habitants, neuve, riche et propre, mais sans séduction. Une gare imposante et cossue nous reçoit; un détachement de Landsturm nous encadre. Ce sont

de beaux hommes de quarante ans, forts et rouges, un peu replets. Ils nous escortent au tramway qui nous est réservé. La foule friande de nous voir est nombreuse, curieuse surtout, moqueuse un peu, mais une vieille femme est enragée, il faut à deux fois l'emporter à pleins bras; elle revient, menace du poing les médecins et moi, qui avons peut-être soigné et confessé ses petits-fils!

Quelques gestes de grands garçons menaçants et le tram s'ébranle, suivi à la course par les gamins.

Il fait nuit déjà, nous n'apercevons que les devantures illuminées. Pauvre Noyon avec les magasins clos et vides! Ici on dirait qu'il n'y a pas de guerre.

En une demi-heure, nous sommes à la *Husaren-Kaserne*, magnifique quartier au bord de la ville, entouré de squares et de belles chaussées. Nous passons la ceinture de ronces, puis la grille, et montons chez le commandant. Il remplit nos fiches.

J'explique mon cas, je dis que je suis venu en Allemagne pour être réexpédié par la Suisse. Le major Courth, officier retraité, bonne figure à la Jordaens, m'assure qu'il fera tout pour cela. Il m'offre de loger en ville; je préfère demeurer « en France », car c'est un semblant de France que cette enceinte qui contient nos camarades. Ordre est donné au casernier de me donner une

très bonne chambre et un matelas. Nous redescendons et franchissons la dernière palissade. Un coup de feu dans notre dos. C'est un des soldats qui nous mènent, dont le fusil est tombé! Si c'est ainsi qu'ils font en campagne, ils seront plus dangereux à leurs officiers qu'à nous.

La cour noire s'encadre de grands bâtiments tout neufs. Des bandes de gazon et quelques arbres. Au milieu, le bâtiment de la cantine. On nous mène chez nous. Le bâtiment est bien aéré, propre. Ma cellule est digne d'un religieux. Table, armoire, chaise, toilette, et puis un lit : bizarrement composé de trois cubes en pouf de matière très peu élastique, sur quoi s'allongent deux coussins plats. C'est un appartement de général qu'on me fait, ou presque! Le règlement leur assigne cependant en plus une antichambre. Mes compagnons sont en chambrée de neuf à douze : une table commune, deux ou trois chaises. Un grand lavabo sert de toilette pour tous.

Il est sept heures : le dîner. La cantine comprend un immense réfectoire, une petite salle à manger qui sera réservée aux officiers supérieurs, une salle de café et une buvette. C'est assez propre. Dans notre salle il y a bien cinq portraits du Kaiser, on s'y fera. Deux généraux belges, Deguise, commandant d'Anvers, et Maes, président; quelques officiers supérieurs français, anglais et belges nous accueillent, avides de nouvelles, et l'on se met à

table. Le menu est simple : un grand plat froid chargé de toutes les charcuteries imaginables et médiocres passe, petits pains et margarine à volonté restent. Le thé sert de boisson. C'est tout.

Après dîner, nouvelles connaissances. Il y a surtout des officiers faits prisonniers dans les hôpitaux, d'autres valides ont été pris à Lille : en tout quatre-vingts Français, quatre-vingts Anglais, quarante Belges. Il faut raconter à tous son histoire, on interroge aussi. Il est vite 10 heures. La cloche de l'appel réunit les officiers. Je refuse de me soumettre à cette cérémonie et je vais me coucher.

Après ces nuits passées sur une banquette, dormir serait bon, mais il faut se faire à ce mobilier teuton.

31 octobre. — Je me dispense de l'appel de 8 heures et demande au major d'aller en ville dire ma messe, puisque la caserne n'a pas de chapelle. Accordé. Je prends mon grand manteau et je descends vers l'église prochaine, *Annakirche,* me dit-on, dont le curé est aumônier de la garnison. C'est le quartier ouvrier, mais très propre et presque neuf. Je vais à l'église, le bon curé me reçoit à bras ouverts; avant moi il avait reçu de même le P. Verley qui, depuis, a été expédié sur Friedrichsfeld. Son église sera à ma disposition chaque jour. Mais demain est la Toussaint, il y aura messe à la caserne. Comme en temps de paix il fournit le

nécessaire, mais ne parlant guère le français il a fait nommer aumônier du camp M. le professeur Paas, oberlehrer de français au collège de la ville.

Quand je rentre au quartier, tout est en émoi. Les grands pavillons flottent aux toits. C'est que le général commandant la septième région militaire de Münster vient en inspection. Le général *Freiherr* von Bissing (1), très intime de l'empereur dont il a été camarade de grade, a été soudain mis en disgrâce il y a deux ans, après les manœuvres. C'est pourquoi il n'a pas de commandement au front. Le voici qui traverse la cour, il me rencontre, vient vers moi, me demande ce que je désire. Il promet de me renvoyer au plus tôt.

Nous avons maintenant le loisir de parcourir notre prison. C'est un beau casernement. Nous en occupons les trois bâtiments de troupe, une très grande cour est lieu de promenade et de jeu. Il est 10 heures. Un moniteur de Joinville donne la leçon, jeunes et vieux ôtent la tunique et s'assouplissent, trottent et sautent. Les autres regardent.

Midi arrive vite. Le petit déjeuner était composé de café au lait, petits pains et margarine. Cette fois, nous avons un potage, de goût vague et piquant, proche de nos bouillons salés de campagne. J'apprends que je viens de tâter au *Maggi*. C'est la première fois, mais tous les jours il en

(1) Présentement gouverneur général de la Belgique.

sera de même. Un plat de viande bouillie (jamais de plat rôti), veau, porc ou mouton; jamais de bœuf. Des pommes de terre à l'étuvée, des choux, une pomme, et comme boisson de l'eau, car depuis deux jours vin et bière sont absolument interdits. Dans le camp on ne vend que de la limonade, du café et de l'eau. A la cantine, l'on trouve aussi chocolat, gâteaux, objets divers de chambre, tabac, quelques lainages, le tout pour un prix de circonstance, comme de juste.

Le règlement affiché entre dans le détail de notre vie. L'internement est absolu : seuls les médecins peuvent sortir en ville avec une carte. Nos pauvres prisonniers n'ont donc que cette cour pour domaine. Si grande soit-elle, on l'a vite parcourue. Deux appels par jour, à 8 heures du matin et à 10 heures du soir. Des ordonnances françaises font le service. Défense d'entrer en relation avec les habitants de la ville. L'encre et les liqueurs sont interdites. Défense de garder plus de 100 marks, le reste doit être déposé. Au début de chaque mois, on paye la pension : 75 marks, et l'on reçoit la solde : 60 marks aux lieutenants, 100 marks aux capitaines et officiers supérieurs. Les lieutenants ont donc 15 marks de déficit par mois. Cela ne peut pas durer ainsi. On s'entend pour supprimer à tout le monde les desserts et le café; de la sorte la pension sera de 60 marks. Les lieutenants seront donc au pair. On peut recevoir

des mandats, mais bientôt on apprend que tout l'or français est, d'office, changé en papier allemand. D'ailleurs le cours est bon. Au lieu de 80 marks, notre or et notre billet (1) font 84, 87, 90 marks! De 123, le mark est tombé à 112. Nous savons d'ailleurs que l'Empire est à la gêne, il ne peut que difficilement, et à perte, payer ses achats étrangers. Il n'y a plus d'or. Les journaux mènent campagne contre les égoïstes qui en gardent quelques pièces de réserve. On vous proclame tout rond que l'or est propriété, non des individus, mais de la nation, et l'on déclare qu'un louis d'or, c'est un soldat allemand! S'il ne vaut que 22 francs, c'est peu! En ce cas, j'ai réussi à capturer deux « soldats allemands » et j'ai ramené en France, dans ma poche, mes prisonniers (2).

L'article le plus dur du règlement restreint à deux lettres *par mois* la correspondance. Par contre, le nombre des lettres reçues est illimité. Certains en recevaient trois et quatre par jour, qui venaient en six ou sept jours de Paris et de Saint-Nazaire. Seuls la Belgique et les départements envahis ne peuvent être atteints.

On peut s'abonner aux journaux allemands; chaque jour un communiqué spécial à l'usage des

(1) Il est donc bien inutile de se charger d'or, le papier français faisant prime en Allemagne. C'est, de plus, risquer de laisser aux mains de l'ennemi ce qu'ils convoitent tant.

(2) La baisse du mark continue. Le jour où nous arrivâmes à Berne il était à 112, six heures après il était à 106.

prisonniers est fait pour les démoraliser, s'il était possible. Depuis peu, un journal hebdomadaire est publié en une langue et dans un style innomables. Heureusement que, sortant en ville, nous lisons les journaux suisses qui nous donnent des nouvelles d'un tout autre son, et nourrissent l'inébranlable confiance de tous. Les murs sont couverts d'*avis* remplis de menaces. La plupart des hommes qui nous gardent sont pacifiques, certains sous-officiers sont très bien. Ils n'exercent pas de vexations inutiles.

1er novembre, Toussaint. — Dans le grand réfectoire l'autel est dressé. Entre les tables dégarnies les officiers se pressent. Beaucoup se sont confessés hier et communient. Tous les cœurs revivent au pays dans une prière commune.

On m'a appris hier qu'il y a dans les environs un hôpital où sont des blessés français. J'irai ce soir.

Une heure de tramway dans la campagne et enfin, sur un plateau coupé de bois, on aperçoit l'asile de Fichtenhain. Un beau parc, bien ouvert, est semé de pavillons faisant couronne autour d'une immense pelouse. L'économe me reçoit très aimablement, me montre les cuisines tenues par les sœurs, le réfectoire où déjeunent les soldats anglais, belges et français valides. J'admire le menu, d'ailleurs les hommes ont belle mine et sont contents. Avant de visiter les salles, on me

conduit chez le directeur : c'est un prêtre qui me reçoit d'une façon charmante, je déjeune avec le sous-directeur, prêtre également, et le médecin. J'avais apporté le bon Dieu, craignant que nos gens ne fussent délaissés, mais c'est bien inutile. Ils ont ici chapelle, messe et toutes facilités pour se confesser et communier. Visite au pavillon des plus malades, une vingtaine environ. Ils sont dans une belle salle, ont de bons lits et ne tarissent pas d'éloges sur les soins qu'ils reçoivent. Je passe de lit en lit, je confesse tout ce monde. Demain, fête des morts, ils communieront. Il y aura demain des amputations, plusieurs sont dans des appareils d'extension ou du plâtre; de peur qu'ils ne se sauvent, un soldat en armes, baïonnette au canon, monte la garde dans la salle, face à l'ennemi; il est un contre vingt et son regard, qui ne perd aucun mouvement de l'adversaire, ne se trouble pas du tout.

Je remercie les infirmiers et je passe à la salle des convalescents : vingt Anglais, quatre Belges, deux Français. Cette fois, il faut un poste entier pour garder les portes fermées à clef, et dans la salle deux sentinelles toujours en éveil. Nos gens se font à cette société. Ils ne savent comment dire leur reconnaissance à l'économe qui me guide et dont on obtient tout ce qu'on veut. Je les confesse, des cigarettes pour pénitence, et au revoir. Il est l'heure de l'office des morts. Le directeur m'a

invité, et j'assiste aux prières et au sermon dans la chapelle comble. « Il y a deux soldats français au cimetière, voulez-vous nous y suivre? — Bien sûr. » Et l'on se met en route processionnellement. Hors du parc, loin dans la campagne, à travers de jeunes bois de pins, on arrive dans une clairière, au petit cimetière fleuri : vingt ou trente tombes identiques autour d'une chapelle. On prie, puis on va bénir chaque tombe et les encenser. Voici celles de nos petits soldats : jolies tombes accouplées, couvertes de pâquerettes et de pensées; ce matin on les a jonchées de fleurs coupées. Je les bénis au nom de la France, ces pauvres petits corps qui sont là, en sentinelle avancée au pays lointain! Ils sont morts ensemble et leur piété a stupéfait les Allemands qui *savent* que tous les Français sont des impies. On leur a fait des funérailles vraiment fraternelles. Des soldats allemands et français les ont portés, et deux sections de Landsturm ont fait 12 kilomètres pour leur rendre les honneurs militaires. J'ai remercié au nom de tous nos camarades, très ému de ces délicatesses. Et je rentre. Cette journée des morts en pays allemand, ce petit cimetière dans les pins, ces tombes où ils dorment, me restent dans le cœur. Ces souvenirs n'effacent pas les images lugubres de la France meurtrie et des atrocités que j'ai vues, mais de nouveau s'impose à moi l'erreur des jugements trop simples.

2 novembre. — La messe des morts célébrée à Krefeld pour tous Nos Morts sera unique dans notre vie, et je bénis le bon Dieu qui a voulu qu'un prêtre français fût là aujourd'hui pour prier avec ces Français.

3 novembre. — Je prends de plus en plus contact avec la ville, que je parcours pour les besoins des uns et des autres. Elle est parfaitement nette, mais sans élégance. C'est l'aspect des villes belges construites vers 1840, maisons plates, peintes, solides et sans attrait. Les magasins ont des devantures toutes neuves, mais l'art de l'étalage est totalement ignoré ici, et j'ai bientôt conscience qu'il faut vivre dans un milieu de goût pour en avoir soi-même, car je me sens de plus en plus impuissant à imaginer de jolies choses. Dans la paroisse où je dis la messe, on commence à me connaître, on me salue beaucoup. La ville d'ailleurs est toute catholique et très fervente; chaque matin les églises sont pleines et les communions innombrables.

L'accueil qu'on me fait s'adresse surtout au prêtre, et ces gens voient d'abord cela en moi. Ils sont d'ailleurs sans hostilité pour le Français. Krefeld fut une fille et demeure une amie de Lyon. Les tisseurs de soie ont tous voyagé en France, beaucoup de jeunes Français fréquentent les écoles

de tissage et de teinturerie krefeldoises. Les relations commerciales l'emportent sur les haines militaristes. On déplore la guerre, qui est d'ailleurs la ruine. On chôme à Krefeld, plus de commandes, plus d'exportation, et manque total de matières premières. Urdingen, qui est le port de Krefeld, magnifiquement construit à 10 kilomètres, sur le Rhin, est morne et vide. Trois hommes sur l'immense quai roulent une barrique, c'est tout ce que je distingue dans l'horizon brumeux. Et partout les mêmes déclarations vous assaillent : « Pourquoi la guerre? Quand la fin? Ce n'est pas nous qui l'avons voulue. *Notre* Kaiser a tout fait pour la paix. Vous non plus, vous ne l'avez pas voulue. Nous n'en avons pas aux Français. Ce sont les Anglais qui ont tout mené! »

Depuis que j'ai pris contact avec les Allemands, soldats, officiers, civils, curés, vieilles femmes, m'ont tous chanté le même refrain. Ce peuple est admirable de discipline : corps, esprit, cœur, tout fonctionne sur une *Parole,* comme ils disent. Quand les premiers trains de mobilisation partirent, on couvrit les wagons de ces mots, à la craie : *Parole, Paris... Le mot d'ordre : Paris.* Et toute la nation s'est tendue vers ce but.

Aujourd'hui, on n'en parle plus, mais c'est de Londres qu'il s'agit et personne ne se demande pourquoi ce changement de front. Ils sont d'une inconscience naïve.

Il faut reconnaître qu'ils savent mal ici ce qui se passe. Fortement disciplinée, la presse les endoctrine à merveille. De la défaite de la Marne, je n'ai vu trace dans les journaux que trois semaines après, en un entrefilet qui réfutait de ses mépris un journal italien qui, n'ayant pas saisi *le plan stratégique* de von Klück, parlait d'une *retraite* de l'armée allemande! Et puis le Kaiser est l'oracle. Il ne peut mentir, ce héros de toute droiture. Une parole de lui oriente toute la nation vers le but qu'elle désigne.

Actuellement le mot d'ordre est : *Haine à l'Anglais! Paix aux Français!* Tous vous annoncent la prochaine alliance franco-allemande et j'ai vu boire à la prompte signature de cette union. Il est sûr qu'outre-Rhin on la désire, mais il est effarant de voir qu'ils ne soupçonnent pas que nous y ayons des objections. Ils n'ont aucune idée du martyre que nos pays souffrent de leur part. J'ai essayé de faire comprendre à des prêtres très pacifiques l'odieuse façon dont ont été traités des curés français, c'est peine absolument perdue. Ils n'y croient pas, ou nous expliquent la chose de la façon la plus tranquille du monde avec deux formules : *espionnage*, — et puis : *c'est la guerre!*

Quant aux Anglais, c'est une haine à mort. Et ils la manifestent amplement! Blessés et prisonniers sont souvent traités par eux sans aucun respect ni envers le grade ni envers l'humanité.

Quand ils n'ont pas été tués ou achevés, ils sont brutalisés, conduits et *nourris* comme des bestiaux. Des officiers français témoins de ces scènes pleuraient de colère impuissante. Un seul détail donnera la mesure du reste. Des officiers anglais amenés en Allemagne étaient, à chaque gare, jetés aux portières pour y recevoir les injures et les moqueries des soldats, et un colonel, que je con nais, ayant protesté auprès de l'officier allemand contre les traitements infligés à ses hommes, celui-ci donna l'ordre à un soldat de lui donner, en pleine gare, un coup de pied ignominieux.

Les Allemands cherchent à nous détacher de nos alliés, c'est visible. Ici, c'est sans résultat. L'harmonie est parfaite. Bientôt elle sera plus complète. Car voici deux cents Russes qui nous arrivent. Ce sont de vieux prisonniers du début de la guerre, lors de la défaite aux lacs masuriques. Un général commandant de corps, un général d'artillerie, quelques colonels et sous-colonels, un pope. L'aspect de la caserne devient de plus en plus bigarré, toutes les langues s'y parlent, tous les cultes y figurent. Quelques goumiers forment un groupe musulman; parmi les Russes il y a des catholiques polonais, des bouddhistes aussi. A l'appel on demande s'il y a des juifs; il y en a, mais personne ne se désigne. Le rabbin de la ville viendra cependant le samedi.

Tout ce monde à table, dans les chambrées, est

à dessein fusionné. On escompte des tiraillements, mais bien en vain. Chacun vit selon ses habitudes, mais amicalement avec ses voisins. On étudie le russe et l'anglais, les équipes de jeux se panachent ou rivalisent.

Le pope et moi sommes amis. Dans une nouvelle grande salle, nous construisons un autel stable. Il y met son Icone, j'y dresse mon Christ. Il admire ma complaisance et me remercie de mon amitié, je lui réponds malicieusement que je suis jésuite, mais il ne semble pas effarouché.

Le dimanche nous avons la messe, une maîtrise s'organise; quelques mots de sermon, et tous gardent de ces réunions catacombales un souvenir ineffaçable. Bientôt je pourrai dire ma messe chaque jour : je ne l'ai pas annoncé et cependant l'assistance est nombreuse, elle grossit chaque fois; les communions se multiplient. Tous les lundis, messe pour les camarades morts, tout le monde y vient, malgré l'heure matinale et le froid glacial de notre remise-chapelle.

L'admirable travail que la guerre a fait dans les âmes! Je n'en puis rien dire ici; mais de tels événements ont ouvert les yeux, renouvelé les cœurs, trempé les énergies. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est l'avidité d'instruire sa foi. On me demande des bibles, des livres religieux, des vies de saints. Un cercle se fonde. Je ferai un cours de religion, qui est accueilli avec enthousiasme. Nous aurons

notre bibliothèque d'études religieuses, rassemblée avec bien de la peine. Mieux, nous allons faire des retraites fermées! En cette prison le recueillement sera parfait. Des chambrées se groupent où l'on gardera le silence, où l'on priera ensemble, où l'on lira, où je donnerai les méditations. Et d'admirables âmes de jeunes officiers vont se tremper auprès de Dieu. N'est-ce-pas cette même captivité que nous a donnée le comte de Mun (1)? Puisse-t-il se préparer là d'aussi belles vocations!

Voyant ces magnifiques promesses, faut-il dire que c'est avec une vraie tristesse que j'ai reçu l'annonce de mon départ? Cependant le devoir m'appelle auprès de ceux qui meurent. Je sais qu'ici je serai remplacé par un de mes amis qui fera mieux que moi. Donc il faut dire adieu bravement, mais je laisse tout mon cœur auprès de ces jeunes hommes qui referont demain la France.

24 novembre. — A 8 heures du soir se forme le convoi de départ : cinquante-cinq médecins et pharmaciens, vingt infirmiers. Les restants nous

(1) Dans les camps de soldats, même travail religieux. Les prêtres soldats ont spontanément refusé le traitement de faveur que l'Allemagne leur offre. Ils veulent souffrir avec leurs hommes. Cela seul leur gagne tous les cœurs. On construit des chapelles. Elles ne désemplissent pas : le matin, dix, douze messes; le soir, chaque jour : rosaire. Dans un camp, pour la Toussaint, on compte seize cents communions. Là aussi des retraites s'organisent.

disent un adieu attristé. Mais nous partons en criant un *à bientôt* résolu.

La foule est nombreuse dans les rues. Beaucoup nous disent *au revoir* de la main; aucune hostilité.

De belles voitures de seconde où nous sommes au large nous emmènent. Cologne, Mayence, Heidelberg, Carlsruhe sont traversées sans arrêt.

25 novembre. — Brusquement nous quittons le Rhin et coupons en pleine Forêt Noire. A Villingen nous cantonnons toute la nuit. Quel admirable site! Dans la neige, l'air des hauteurs est léger à respirer. Nous dormons dans les baraques.

26 novembre. — La dernière étape égrène les dernières gares allemandes :

Singen : un arrêt, du monde sur le quai, la passerelle est noire de curieux. En face de nous une immense usine dont le toit est dominé d'une immense inscription : MAGGI! Nous ouvrons les portières pour bien constater que nous sommes en Allemagne. Une odeur âcre nous saisit. Je connais cette odeur... je cherche et je retrouve le parfum, mais très violent, des potages de Krefeld! C'est bien cela. Sur la passerelle qui traverse les voies, c'est la cohue des ouvriers et ouvrières de Maggi qui rentrent à l'usine. Elle passe en flot et nous insulte copieusement. Cela ne nous déplaît pas.

Un dernier effort nous fait longer le lac de Cons-

tance. En gare, un officier, très aimable, nous reçoit et nous mène à l'hôtel. Notre conducteur, très correct, vient au milieu du salon : « Messieurs, ma mission est finie près de vous. Il me reste à vous souhaiter un heureux retour dans votre patrie. » Nous ne sommes pas encore libres, cependant.

27 novembre. — C'est à Saint-Gall que les autorités suisses nous reçoivent. Dès lors, nous sommes en terre amie. De la Suisse allemande aux Verrières de Suisse, c'est un long cortège d'amitiés et de chaudes sympathies qui nous accompagne.

Jamais nous n'oublierons cette cordialité... Non plus que le premier douanier français qui nous présente les armes aux Verrières de France. Et maintenant on refera, Dieu aidant, du bon travail. On l'a promis aux pauvres captifs qui se rongent là-bas dans leur inaction et qui nous attendent.

5. — *Le retour.*

29 novembre. Paris. — J'apprends que ma lettre, remise à l'aviateur allemand, est bien partie et bien arrivée ! C'est un tour de force qui ne manque pas d'élégance.

Dans quel état avons-nous vu l'Allemagne ? Que

pensent-ils? Que font-ils? Voilà la question qu'on nous a mille fois posée.

Il est impossible de juger l'ensemble. Il est peu intéressant de s'en remettre à la presse allemande qui représente un état d'esprit factice.

Dans le peuple que j'ai vu, on désire certainement la paix, mais on prévoit maintenant la longueur de la guerre. On s'y résigne, parce qu'on a une confiance aveugle dans le succès. Ils savent leur force. Elle est très grande. Ils savent mal celle de leurs ennemis, et la volonté ardente qui les pousse à la victoire.

Leur optimisme vient encore de ce que la population ne souffre pas encore trop de la guerre. Elle n'en voit pas les ruines matérielles. Elle en sait peu les tués; on ne porte pas le deuil, non que cela soit défendu, ici du moins, mais c'est déconseillé et les curés en ont parlé en chaire. Elle ne voit guère les blessés, qui remplissent les hôpitaux, mais ont défense de circuler en ville. On chôme, mais il n'y a pas encore de famine. Pas de riz cependant, et la pomme de terre augmente. Voilà ce que j'ai vu dans ces pays riches. Ailleurs il doit en être autrement, et la misère doit croître.

Cependant, au point de vue militaire, la confiance est moins présomptueuse. On se rend compte qu'à l'ouest on ne peut progresser et qu'à l'est, les Russes dévorent des armées entières. La nouvelle classe 14, les Landsturm mobilisés y sont envoyés.

Le régiment de hussards dont nous occupons la caserne vient de passer de Belgique en Pologne. Beaucoup suivent la même route. Cependant on ne remarque encore aucune inquiétude dans le peuple. Aucune amertume non plus contre l'empereur.

Escompter une révolution pour le lendemain de la défaite allemande semble une chimère. Un partage de l'Empire paraît aussi difficile, ou du moins il ne faut pas espérer que notre victoire le procurera par voie de conséquence naturelle. Tous sont fiers d'appartenir à la nation allemande et sentent nettement que l'unité fait leur prospérité. Les Polonais manifestent seuls un vif désir de séparation. Je ne parle pas, bien entendu, des Alsaciens et des Danois.

Prophétiser serait de l'enfantillage.

La leçon qui me paraît ressortir d'un long contact avec eux, c'est que, quand à nos admirables qualités de race nous aurons joint celle qui est leur, je veux dire la discipline, la générosité française, l'intelligence française remporteront un magnifique triomphe. Nous l'achèterons par l'effort infatigable des corps et des âmes, si Dieu le veut, en donnant sans compter le plus beau sang de France !

P. D...,

Aumônier militaire de la Nᵉ division.

LIVRE III

L'ANNÉE RELIGIEUSE AU FRONT

I

LES FÊTES DE LA TOUSSAINT A YPRES

15 novembre 1914. — C'est encore à l'Association catholique de la Jeunesse française, et aussi à notre grande famille, que j'ai dû les meilleures heures de mon ministère d'aumônier militaire pendant les jours de la Toussaint. Vous le constaterez, je l'espère, au cours de ce récit.

Nous étions arrivés à Ypres à marches forcées. Le dernier jour, notre convoi n'avait pas fait moins de cinquante kilomètres. C'était le jeudi 29 octobre. Bien qu'entrés dans la ville à la nuit tombée, nous avions pu nous rendre compte du charme de cette vieille cité belge, restée comme le dernier lambeau du pauvre royaume écrasé et qui gardait comme ramassés en elle tous les traits caractéristiques de ce cher pays : vieux monuments gothiques, rues anciennes bordées de maisons médiévales à pignons, boulevards nouveaux bordés de belles maisons toutes fraîches, pimpantes, luisantes de propreté, nombreux couvents avec leurs chapelles en bordure, grandes églises à

flèches aiguës ou à clochers carrés, et surtout cordialité, bonhomie, piété profonde des habitants. Partout des statues, des images pieuses. Chez tous, accueil empressé et sympathique avec des formes toutes rondes, attentions pleines de prévenance et simplicité parfaite de rapports.

L'officier qui s'est occupé de nos cantonnements m'a trouvé une chambre chez un certain M. Van de Walle. C'est un bon vieillard de soixante-treize ans qui vit avec sa sœur : ils habitent leur cuisine, toutes les bonnes chambres de leur maison sont déjà occupées par des officiers. Dès mon arrivée, me voyant tout fatigué et transi de froid, ils me font reposer dans leur grand fauteuil et me proposent une tasse de lait chaud. Rien ne pouvait me faire plus de bien. Le lendemain matin, quand vers 6 heures et demie je cherche mon chemin vers l'église la plus voisine pour aller y dire ma messe, je trouve mon hôte qui en revient : tous les matins il va entendre la messe de 6 heures à sa paroisse Saint-Jacques. Le soir, les deux bons vieux récitent ensemble leur chapelet avant de faire leur partie de cartes et ils terminent la journée par la prière récitée en commun.

Rien de curieux et d'animé comme la ville d'Ypres en cette matinée du vendredi 30 octobre. Elle est encore intacte : l'affreux bombardement qui va la rendre méconnaissable n'a pas encore commencé. Dans les rues, sous les arcades go-

thiques des Grandes Halles, dans les larges nefs des églises, se coudoient uniformes anglais de couleur terreuse, uniformes français rouges et bleus, uniformes belges multicolores. Les Anglais remplissent les rues. C'est surtout l'uniforme français qu'on aperçoit dans les églises : nos officiers et nos soldats se mêlent pour la prière à la très pieuse population du pays flamand. Les soldats belges sont peu nombreux, les divisions de leur armée sont occupées ailleurs. Mais le portrait du roi Albert est partout, soldats anglais et français l'achètent en cartes postales et le retrouvent sur les boîtes de tabac qu'ils sont heureux de se procurer à si bon compte. Car, malgré la guerre, tout reste ici à très bon marché. La Belgique a gardé, dans ce dernier coin qui reste d'elle, tous les avantages que nous aimions tant à y trouver lorsque nous franchissions son hospitalière frontière.

Anglais et Français, même en guerre, sont des touristes curieux : il n'est personne qui n'aille chercher, dans la belle cathédrale Saint-Martin, parmi les tombes des évêques d'Ypres, la petite pierre, marquée du chiffre 1638, sous laquelle reposent les restes de Jansénius. Mais s'il est une terre où le jansénisme ne sévisse pas, c'est bien celle-ci : que de communions pendant les messes, et quelle dévotion tendre, affectueuse, naïve dans ses expressions! Il y a de ces visages en prière qu'on dirait détachés des tableaux de Van Eyck.

Cependant il ne s'agit pas de tourisme, pour un aumônier surtout. Tandis que notre convoi venait ici à marches forcées, les troupes de notre division s'y étaient rendues par chemin de fer les jours précédents et elles étaient en plein combat dans les tranchées à plusieurs kilomètres à l'est et au nord-est de la ville. Les ambulances et les aumôniers d'un autre corps nous avaient suppléés jusque-là : il s'agit d'aller les relever ou les rejoindre.

Je fais seller mon cheval et je me dirige vers un village où l'on m'a dit que je les trouverai. J'y trouve en effet un aumônier déjà âgé, décoré de la Légion d'honneur, et qui me dit : « Mon collègue est plus loin, au village suivant. C'est le P. Emonet. »

Vous comprenez de quel cœur je vole, au galop de mon cheval, vers le point indiqué. Sur la route, je croise des groupes de paysans qui fuient, emportant quelques hardes. C'est que les obus pleuvent en ce moment sur le village et en avant, à droite et à gauche de la route. J'arrive, je remise mon cheval derrière un mur, où il sera autant que possible abrité des projectiles, et je me dirige à pied vers la maison qu'on m'avait désignée comme servant d'ambulance. J'aperçus sous la porte le P. E..., tranquille... et seul : « Ah! je suis bien heureux de vous voir, me dit-il, j'avais appris que vous étiez dans la région. Mais que venez-vous faire en ce moment dans cet enfer?

— Vous voir, et savoir de vous ce qu'il y a à faire ici pour l'ambulance, puisqu'elle doit être commune, paraît-il, à votre division et à la nôtre.

— Ici? Rien à faire en ce moment. L'ambulance n'y est plus. Il n'y aurait aucune sécurité pour les blessés. On les a tous évacués, les majors sont partis, je reste le dernier, et je m'apprête à partir. Mais puisque nous sommes maintenant voisins, revenez me voir quand nous serons plus tranquilles. »

Entendu. Et je repars en hâte. Sur le parcours, je trouve l'ambulance, garée dans un village que les obus n'atteignent pas encore.

Le lendemain, samedi, j'étais à chercher avec mon collègue, M. le chanoine B..., ce que nous pourrions faire pour permettre aux soldats de notre division de célébrer la fête de la Toussaint, quand on m'annonce qu'un sergent du Nᵉ me demande à la porte. C'était le P. de Gironde : « Nos lignes, me dit-il, sont autour de... Il y a là une église, actuellement abandonnée par son curé, car on se bat aux alentours depuis une semaine. Ce matin un obus a éventré le mur du chœur. Pouvez-vous demain y venir dire la messe de la Toussaint, et peut-être y faire aussi l'office du soir? »

Rien ne pouvait mieux répondre à nos désirs.

Il fut convenu que j'allais partir avec lui pour voir ce qu'on pourrait organiser là-bas, et me rendre compte en même temps si l'on pourrait

faire aussi quelque chose pour les autres régiments qui combattaient dans les mêmes parages.

Nous faisons la route à pied, afin de pouvoir causer plus à l'aise. Quel bonheur d'avoir ainsi une promenade fraternelle, où l'on peut s'épancher à cœur ouvert! Mon compagnon porte, sur la vieille capote toute défraîchie, sa médaille militaire : soldats et officiers le connaissent et le saluent avec une sympathie marquée. Chemin faisant, il me raconte quelques traits relatifs à l'Association.

Vous savez ce qu'est le docteur P... pour la Jeunesse catholique de l'Aveyron. Il y a quelques jours, comme major au N°..., il soignait un blessé dont le visage labouré de plaies avait dû être entouré de bandages qui l'empêchaient de rien voir. Le pauvre garçon demande par signes que l'on pratique dans ces bandages une petite fenêtre; et, quand son regard est enfin dégagé, il écrit sur un morceau de papier ces deux mots : « Jeunesse catholique. » On aime tant à se reconnaître, entre membres de l'Association!

Un autre blessé disait ces jours derniers : « La Jeunesse catholique! J'offre mes souffrances pour elle. »

Les récits de mon compagnon me faisaient venir les larmes aux yeux.

Cependant nous étions passés devant l'état-major de notre division, et nous y avions appris que

la situation était ce jour-là des plus graves. Les troupes qui combattaient sur notre droite avaient subi de la part des Allemands un choc terrible et, si elles cédaient, les nôtres seraient obligées le soir même de se replier. Organiser quelque cérémonie religieuse pour le lendemain, dans une région qu'on allait peut-être abandonner la nuit, était-ce bien la peine?

Nous poursuivons néanmoins notre marche jusqu'à une ferme beaucoup plus lointaine où le général commandant notre division était allé établir son poste de commandement. Il m'accueille fort aimablement comme toujours : « Quant à préparer quelque chose pour demain, monsieur l'Aumônier, me dit-il, tout dépendra du succès de la soirée. » Ce qui me donna confiance, ce fut un conseil du médecin divisionnaire : « Je vous engage fort, me dit-il, à venir vous établir pour la nuit près de l'ambulance voisine, et à vous arranger avec votre collègue pour vous y relayer les jours suivants. Cette nuit, vous aurez certainement beaucoup de travail. » A l'ambulance voisine, vers laquelle convergeaient tous les postes de secours de nos lignes... ; c'était donc qu'on espérait sérieusement garder ces lignes si exposées.

Allons donc jusqu'au village dont le P. de Gironde m'avait parlé. Nous le trouvons tout criblé d'obus. C'est pourtant là, me dit mon compagnon, que nos hommes prennent leurs cantonnements,

quand on les relève de la ligne de feu. Nous entrons dans l'église. Quelques infirmiers et brancardiers ont pris dans la journée la peine de balayer les plâtres et la poussière dont le chœur avait été couvert par l'obus qui l'avait éventré : ils tenaient à rendre la pauvre église présentable pour la fête du lendemain. Dans la sacristie, nous trouvons tout ce qu'il faut pour dire la messe, excepté le calice. Il est donc convenu que je retournerai le soir à Ypres chercher mon calice avant de venir passer la nuit à l'ambulance. Le P. de Gironde s'en servira pour dire une messe matinale à laquelle pourront se faire les communions, et je viendrai à neuf heures dire une messe plus solennelle.

Restait à s'entendre pour les détails avec le général de la brigade qui combattait de ce côté-là. Ce général est un homme admirable : belle physionomie de militaire, qui, par son expression de vaillance et de bonté, me rappelle beaucoup celle du vénéré Émile Keller; foi profonde et piété simple, qui lui font accomplir tout naturellement les gestes les plus touchants.

Je quitte mon ami de Gironde appelé ailleurs par son service, et je me rends vers le général en compagnie d'un soldat prêtre. Nous traversons deux lignes de tranchées, où nos fantassins sont accroupis sous leurs abris de paille ; autour de nous, musique intense de fusillade et de canonnade, sans grand danger pourtant. Le général nous

accueille avec son bon sourire et nous fait asseoir en face de lui dans l'estaminet abandonné qui lui sert d'abri. « Nous sommes ici, vous le voyez, aux avant-postes, me dit-il. La bataille est des plus intenses. Toutes nos troupes seront demain dans les tranchées, si encore elles sont par ici. Car pourrons-nous y rester? Il sera bien difficile d'avoir quelque chose à l'église qui soit digne de la fête de la Toussaint. Toutefois, puisqu'on y dira une ou deux messes matinales, je tâcherai bien d'aller à l'une d'elles pour communier, et celle que vous proposez de dire à neuf heures pourra du moins avoir comme assistance les groupes de brancardiers qui s'y trouveraient alors cantonnés... Projet d'ailleurs tout éventuel, puisque tout dépend de cette question : nos troupes garderont-elles leurs positions? »

Et tout en causant, le général nous fait remarquer les crucifix et les images de piété qui ornaient la salle où nous nous trouvions. « C'est pourtant, observe-t-il, une salle d'estaminet. — Oui, mon général. Nous sommes dans un pays profondément chrétien. Ce que vous remarquez ici, je l'ai remarqué ailleurs. Dans toutes les maisons, les images de piété abondent, aussi bien dans les chambres privées que dans les pièces ouvertes au public. Les estaminets où sont installées nos ambulances sont comme celui-ci. »

L'heure avançait. Il était temps de regagner

Ypres. Au moment où j'allais prendre congé du général, un officier d'état-major lui apporte un ordre. Il ouvre la feuille. « Les troupes garderont leurs positions. »

Les combats de la soirée avaient tourné en notre faveur. *Deo gratias !*

Je repars pour Ypres et j'y arrive à la nuit, harassé de fatigue. Le dîner me rend des forces et, après avoir fait prendre dans ma cantine le calice, je retourne à cheval au village où se trouvait l'ambulance. Mon collègue, sur l'invitation de l'aumônier affecté à l'autre corps d'armée cantonné dans la ville, devait assurer avec lui à la cathédrale les messes militaires de la Toussaint et du jour des Morts.

Le médecin divisionnaire avait dit vrai : il y eut beaucoup de travail à l'ambulance cette nuit-là. La journée avait été trop chaude pour qu'il n'y eût pas de nombreux blessés. Je pus cependant prendre quelques heures de sommeil sur la paille, et, dès mon réveil, je retournai, en guise d'oraison matinale, voir ceux qu'on venait d'apporter pendant la seconde partie de la nuit. Comme toujours, les médecins-majors me signalaient d'eux-mêmes ceux qui avaient le besoin le plus urgent de secours religieux. J'avais eu d'ailleurs le plaisir de retrouver, en arrivant dans cette nouvelle formation, un ancien membre de la conférence Laënnec et un ancien interne de Saint-Joseph, qui n'avaient

pas tardé à me donner les preuves de leur foi profonde. L'un d'eux attire mon attention sur un homme blessé au ventre et qui, selon toute probabilité, ne tarderait pas à succomber. Je m'approche de ce pauvre homme, je lui parle de Dieu, de son âme. Hélas! pour la première fois depuis le début de la campagne, j'eus la douleur de me heurter à un refus absolu : point de croyance. Tout au plus, à force de témoigner au mourant de l'intérêt, pus-je obtenir qu'il dît à tout hasard l'invocation : « Mon Dieu! sauvez-moi. » Je commençais tristement ma fête de la Toussaint.

Mais après la visite aux blessés, il est temps de songer à assurer les messes. Dès le matin, un cycliste était venu chercher mon calice pour permettre au P. de Gironde de célébrer dans l'église inspectée par nous la veille et qui était distante de plusieurs kilomètres. Il fallait m'y rendre à mon tour pour la messe de neuf heures; puis, l'aumônier de la division voisine m'ayant prié d'assurer aussi une messe dans un autre village où il y avait des troupes, mais pas d'église, il fallait me procurer sa chapelle portative et revenir biner vers onze heures. Tout cela allait me forcer à additionner bien des kilomètres, et à jeun. Je pars à cheval, au grand trot. J'arrive juste pour neuf heures à l'église, déjà remplie de troupes et aussi de pauvres Flamands qui étaient restés dans leur bourgade mutilée. La tribune est pleine et, tandis que je monte

à l'autel, les chants retentissent. Chacun fait son possible pour rendre aussi pieuse et aussi solennelle que possible cette messe de la Toussaint, célébrée au son de la canonnade, à côté du trou ouvert dans le chœur par l'obus de la veille. Il y avait de quoi m'inspirer pour mon sermon. Je le fais cependant bien court, dix minutes au plus, et je repars à cheval en faisant mon action de grâces qui me sert de préparation pour la messe suivante. Ce n'est pas une petite affaire d'organiser la cérémonie dans ce hameau sans église. Nous trouvons dans un estaminet — un de ces estaminets que leurs images pieuses semblent inviter à transformer en chapelles — deux grandes pièces qui communiquent ensemble : l'une sera le chœur, l'autre sera la nef. Déjà la population du hameau s'y presse, mêlée aux uniformes français. Je dresse l'autel. Un des majors, l'ancien de la conférence Laënnec, me répond la messe et, pour mon second sermon de la Toussaint, je m'inspire cette fois des conditions matérielles toutes primitives dans lesquelles nous sommes, et qui nous font mieux sentir la condescendance du Dieu de l'Eucharistie.

Il était midi quand j'eus finis. Mon estomac criait famine. D'eux-mêmes, les propriétaires de l'estaminet viennent m'offrir à déjeuner, et dans ce hameau dénué de toutes ressources, le déjeuner, si sommaire fût-il, me fut d'autant plus précieux qu'il était offert avec plus de charité. Je prends

ensuite un peu de sommeil sur la paille et je ne sors de cette sieste que pour être retenu par mon ministère de confesseur jusque vers deux heures trois quarts. Vais-je avoir le temps de revenir pour trois heures à l'église de l'autre village? On y a annoncé l'office de l'après-midi pour trois heures. Heureusement, j'avais prié un prêtre infirmier de commencer sans moi. Tandis que je presse mon cheval pour tâcher de n'arriver pas trop en retard, les obus viennent tomber sur la route. Raison de plus pour avancer : il ne faut pas qu'on croie qu'ils ont arrêté l'aumônier. J'arrive : l'office vient de commencer. Ce ne sont pas les vêpres. C'est tout simplement un chapelet médité : avant chaque dizaine, le prêtre-infirmier commente le mystère devant ses camarades et leur donne les points de la méditation. Mais ce n'est pas tout : il a annoncé un sermon du sergent de Gironde et Dieu sait avec quel bonheur les soldats entendront sa parole. Pendant que je prépare le salut, — car j'avais apporté avec moi le Saint-Sacrement, — sermon sur l'office du lendemain : l'office des morts. De cette allocution brève, virile, austère, une conclusion pratique se dégage : pour être toujours prêts à mourir, communiez. La parole du prédicateur a porté ses fruits, et, dès que j'ai donné la bénédiction du Saint-Sacrement, je suis assiégé par les confessions de soldats. Il y en a un qui va repartir tout à l'heure pour la ligne de feu et il voudrait

bien communier. Je lui donne la sainte communion en viatique, puis je recommence à entendre les confessions. Les autres communieront le lendemain.

Ma journée de la Toussaint n'avait pas été perdue.

Comme je sortais de l'église, un infirmier m'emmène chez le major P... Il est tout près de là, à son poste de secours, et il veut absolument ne pas me laisser repartir sans m'avoir offert un petit goûter. Nous parlons de l'Association, de son aumônier général, de tout ce qui la touche et l'intéresse. Il voudrait bien avoir des nouvelles de Gerlier, de M. de Gailhard-Bancel, de Souriac. Mais je n'ai encore rien reçu à leur sujet : notre correspondance nous arrive si rarement et si irrégulièrement!

A la nuit, j'étais de retour à Ypres. Mon collègue était venu me relever à l'ambulance. C'est moi qui, le lendemain, chantai dans la cathédrale, au maître-autel, tout près de la pierre tombale de Jansénius, la messe de l'Office des morts célébrée pour nos soldats.

Comme toujours, aux uniformes de nos troupes se mêlaient bien des vêtements civils : la population d'Ypres voulait avoir sa part de la cérémonie. Nos chants ne valaient pourtant pas les admirables chants qu'avait exécutés la maîtrise pendant les offices du clergé de la cathédrale. Une allocution

m'était imposée. Je ne manquai pas de recommander aux prières de nos soldats leurs frères de l'armée belge et je dis, au sujet du peuple belge et du roi Albert, l'admiration et la reconnaissance dont nous, Français, nous avons le cœur plein : il paraît que les bons Flamands pleuraient en m'écoutant — ce qui tendrait à prouver qu'ils comprennent tous le français.

Ypres était encore vivante ce matin-là. Hélas! dès la nuit suivante les obus allaient commencer à tomber sur elle, à faire sauter les maisons, à chasser toute la population civile. Furieux de n'avoir pu rompre nos lignes, les Allemands avaient pu du moins mettre en batterie, par le nord-est et le sud-est, de ces grosses pièces de siège qui, pardessus nos lignes, vont lancer jour et nuit des masses énormes, d'une force explosive effroyable. Puis aux obus succéderont les bombes incendiaires. Ypres, la riante ville belge qui nous avait si gracieusement accueillis, va devenir, par la fureur des Vandales, une sorte de Pompéi déserte et ruinée. Mais ce serait toute une histoire à faire. Je m'arrête, en vous demandant pardon d'avoir été si long.

Paul Aucler,
Aumônier à la Nᵉ division.

II

DIEU DANS LES TRANCHÉES

28 octobre 1914. — Je suppose que vous n'avez pas encore reçu ma lettre du 29 septembre et les suivantes. Quand elles vous parviendront, reportez-vous à leurs dates pour remettre les choses au point : depuis lors, la situation ici a totalement changé. Notre corps, toujours sur le front bien entendu, n'en est pas moins dans l'inaction presque complète. Les tranchées se sont faites et fortifiées de part et d'autre, imprenables, infranchissables. On n'attaqne plus, car le désavantage est à l'attaquant. Très peu de blessés : deux circonstances seulement sont dangereuses, la relève de nuit dans la tranchée (toutes les vingt-quatre heures pour certains régiments, tous les trois jours pour d'autres), car alors il faut sortir des trous et souterrains et, même en rampant, on risque d'être aperçu et visé; puis les cas, fréquents aussi mais imprévus, où quelque avion allemand découvre une batterie ou un cantonnement et le repère assez exactement pour le faire bombarder. Alors, il n'y

a plus qu'à déloger de quelques centaines de mètres, mais c'est en y laissant parfois un peu de casse. Nous nous promenons ainsi de cantonnement en cantonnement, au gré des obus, dans le nord-est de la Marne, entre deux limites distantes de 100 mètres à 6 ou 8 kilomètres des tranchées allemandes. Or, j'ai beau réfléchir, prier, consulter l'abbé M..., censeur de Stanislas, aumônier des troupes coloniales, qui se trouve depuis quelque temps cantonné non loin de moi (d'où des rencontres et causeries très reposantes, cordialité parfaite, véritable amitié), nous n'arrivons pas à trouver l'utilisation apostolique de notre immobilité. Parfois, la nuit, on nous signale quelques blessés à chercher, c'est rare; le jour, nous visitons les soldats au repos, mais il faut le faire prudemment, car les rassemblements sont interdits, à juste titre, pour éviter les « marmites ». L'autre jour, un avion ayant signalé la sortie de la messe, la place fut bombardée moins d'un quart d'heure après : par bonheur on avait eu le temps de l'évacuer...

Hier, après bien des hésitations, j'ai fini par accepter l'offre d'un de mes amis, officier dans les environs, qui m'a conduit en auto à C... et à Sainte-M... La vue de ces deux villes m'a plutôt attristé : c'est l'arrière, et c'est la vie de garnison déjà, avec un confort général qui fait mal à voir si près des tranchées et des cantonnements. J'en suis revenu bénissant Dieu de mon sort.

N'allez pas croire que j'aie à me glorifier de privations héroïques! Nous sommes loin déjà de notre première vie, celle du mois d'août et de la première quinzaine de septembre, celle qui, si je ne me trompe, doit être actuellement celle de nos lignes d'avant dans le Nord. Nous, depuis plus d'un mois, nous avons eu les loisirs suffisants pour donner quelque bien-être à nos installations provisoires et même aux tranchées. Le cantonnement où je vis depuis la semaine dernière représente, toute proportion gardée, « la vie de château ». Figurez-vous une ferme, isolée dans un bouquet d'arbres : deux granges, où nos 220 hommes passent la nuit, un champ où ils ont bâti en palissades, feuillage et paille, des cahutes nègres pour la journée; une écurie pour nos chevaux de selle, un autre champ pour les voitures et leurs bêtes. Au centre, une maisonnette de trois petites pièces, dont l'une est la cuisine et les deux autres servent de logement aux cinq officiers et à moi. Dans ces pièces délabrées, retapées à la hâte par quelques tringlots, nous avons étendu de la paille où nous dormons côte à côte, comme toujours, et nous y reposons très bien, nonobstant les bandes de rats qui nous visitent toutes les nuits. Le matin, on dresse une table sur tréteaux et c'est sur elle que je vous écris, après qu'on l'a débarrassée d'un déjeuner plus que suffisant. Songez qu'à nos deux repas de la journée nous avons la soupe, viande et légumes

chauds. Parfois même, mais très rarement, un dessert et presque toujours du vin! C'est un ordinaire auquel nous n'étions pas habitués depuis le début d'août et que, maintenant encore, nous envieraient les soldats des tranchées. Ceux-ci, il est vrai, une fois relevés de leur faction, reçoivent au cantonnement des vivres en abondance : le service de ravitaillement est, chez nous, une merveille d'organisation et de sollicitude. Mais dès que nous reprendrons la marche en avant, les privations reprendront aussi.

Au-dessus de nos trois petites pièces il y a un grenier, ouvert à tous vents, saccagé, où traînent mille débris. Sur un vieux meuble que j'ai entouré de bottes de paille et séparé du reste par une étoffe tendue, je dresse chaque matin ma chapelle de campagne devant deux assistants fidèles, un capitaine et un caporal-journaliste « camelot du roi », charmant garçon d'ailleurs. Le dimanche, je vais dire deux messes là où se trouvent des régiments qui n'en auraient pas sans cela.

5 novembre. — A part les nuits de relève, les dimanches et fêtes avec leurs cérémonies, encore bien réduites, il n'y a guère que les confessions isolées, le long des routes. Je ne puis circuler que dans quelques tranchées et, hors des tranchées, les rassemblements sont de plus en plus impossibles. Le dernier (que je n'avais heureusement pas pro-

voqué) nous a valu soixante victimes. Les autorités le permettant, je compte sur les bons anges pour protéger nos messes du dimanche, mais, en semaine, je dois me contenter de mon grenier. Par contre, les aumôniers qui se trouvent un peu plus en arrière ont des cérémonies splendides.

Même dans cette inaction présente, il y a des moments consolés; ainsi ce matin, sur la route, j'ai pêché une dizaine de poissons. Notre-Seigneur est toujours le même.

La semaine dernière, passant dans un village voisin où cantonnaient des artilleurs, je suis entré dans l'église abandonnée, et plusieurs soldats sont venus se confesser. Au milieu d'eux, une fillette de treize ans, émigrée, s'était glissée. Enfant de parents mauvais qui lui interdisaient les sacrements avant sa majorité, elle s'était, je ne sais comment, instruite de sa religion, et voulait profiter de l'éloignement de ses parents pour recevoir le bon Jésus. C'était le soir et je ne devais plus revenir. Je lui parlai quelque temps de Notre-Seigneur, puis, sans cérémonie, sans cierge, sans surplis (car rien de tout cela n'existait dans cette église désolée) j'ai sorti Notre-Seigneur de ma custode et j'ai fait faire à cette enfant sa première communion. Elle était délicieusement recueillie, et moi bien ému... : *petierunt panem.*

17 janvier. — Baptêmes bien consolants. L'un

d'eux, d'un garçon boucher de Paris, n'a pas manqué de pittoresque : au pied des tranchées, en plein bombardement. Les Allemands s'étaient gracieusement chargés de la musique et des dragées : pendant la cérémonie, ils nous envoyèrent une vingtaine de marmites qui nous encadrèrent dans un rayon de 50 mètres. Mais le saint Sacrement (que j'ai toujours le bonheur de porter sur moi) nous protégeait, et nous ne reçûmes que des éclaboussures. Une fois communié, le néophyte tout confiant se remit à sa mitrailleuse. Dès le lendemain, il se décidait à faire, lui aussi, sa première communion. Aujourd'hui encore, deux baptêmes (dont un d'officier) et cinq premières communions sur le chantier. Que Notre-Seigneur est bon!

14 février. — J'ai fini les offices de C... Encore trop impotent pour monter à cheval, je ne puis rejoindre tout de suite M..., j'en profite pour causer avec vous. Quelles heures affreuses nous avons vécues! Même en Belgique, même sur la Meuse, je n'en avais pas encore connu d'aussi tristes.

Le 3, à onze heures, je me trouvais dans les tranchées de M..., quand subitement, sans autre préparation d'artillerie que le bombardement ordinaire, des coups de mine en firent sauter une longueur de 200 à 300 mètres. Aussitôt l'infanterie allemande se précipitait dans la crevasse et une canonnade arrosait tout le reste des tranchées et,

en arrière, faisait barrage sur tous les chemins d'accès. La grêle de balles et d'obus dura deux heures, pendant lesquelles j'eus la consolation de distribuer beaucoup d'absolutions, de communions, d'extrême-onctions. La journée finit par un marmitage assez ralenti, bien meurtrier encore. A minuit, contre-attaque. Les bataillons avancent, peu à peu, dans l'ombre; tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, lavant les âmes. Enfin l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. Un jeune et beau gars, imberbe, s'approche, lui aussi, et demande non pas l'absolution, mais le baptême. Pas moyen de trouver une goutte d'eau, alors que dans d'autres tranchées, tout près de là, on en a jusqu'aux genoux. (Notre-Seigneur, par bonheur, ne s'est pas contenté de ce baptême de désir; il a sauvé le pauvre enfant de la fournaise, et je vais le baptiser un de ces jours.)

Et tout de suite la relève des blessés commence. Quel charnier! Trois mille des nôtres sont restés là, trois mille de ces enfants que je commence à connaître et à aimer comme on aime le prodigue revenu à Dieu avec toute la sincérité de son âme. Ma consolation est que la plupart avaient fait leur acte de contrition, et beaucoup avaient communié

les jours précédents... Durant ces longues heures de mitraille, la Providence — que je porte avec moi dans ma custode — a permis que je remplisse mon ministère sans accident, et avec quelle profusion de grâces extraordinaires pour ces mourants prédestinés ! Le dernier jour seulement, tandis que je transportais un blessé, une marmite l'acheva et me blessa légèrement à l'épaule. Je pus continuer le travail jusqu'à la nuit. Alors on m'emmena en auto à Valmy, pour me faire une injection de sérum antitétanique, ce qui me valut de revoir le P. D..., la charité incarnée...

J'en ai profité aussi pour me faire conduire en auto à Châlons. Accueil délicieux. Pour la première fois depuis six mois, j'ai dormi dans des draps : quel repos ! Mais quel repos surtout que cette exquise charité !

Ce matin, à C..., bien douces joies aussi. L'un de mes chers régiments y était au repos. L'église n'a pas désempli de toute la matinée. Retours nombreux. Plus de mille communions. Quelle prière suppliante dans tous les yeux ! Quelle âme dans les chants ! — Il y a trois mois, je maudissais ce long stationnement, parce qu'avec lui revenaient les vices de la garnison et que les volontés s'amollissaient. Aujourd'hui, je le bénis. Il a été, plus encore, propice à la réflexion, à l'action lente de la grâce. Des milliers d'âmes, que la première peur n'avait pas entamées, se sont peu à peu laissé

gagner par l'ambiance, par l'entraînement nouveau, au rebours de l'ancien, par l'exemple ou l'exhortation d'un camarade. Le calcul des probabilités se fait aussi, instinctivement, comme chez ce petit sergent de vingt ans qui, ce matin, après avoir reçu Notre-Seigneur, me faisait ses adieux et me laissait une sorte de testament; je voulais lui rendre confiance, mais lui, gaiement, refusait d'entendre raison : « Père, j'ai fait le compte, avant deux mois nous y aurons tous passé », et son sourire se terminait sous une larme, parce que là-bas ses sœurs l'attendent et que ni la mère ni le père ne sont plus là pour les élever. Pauvre petit!

En l'écoutant, je songeais à un autre sergent, de vingt ans aussi, un charmant petit Corse, un des plus braves du régiment, qui, lui aussi, doublement orphelin, restait seul soutien de ses trois sœurs. La grâce l'avait conquis vers Noël, et il avait si bien compris l'amour de Notre-Seigneur, il s'était si vite purifié, affiné, que je craignais beaucoup pour ses pauvres sœurs. En effet, l'autre jour, une marmite tombait sur sa tranchée. Le brave petit qui, là même, deux heures avant, me parlait devant ses hommes du bon Dieu et de la communion, puis me prenait à part pour demander conseil sur son rôle de père de famille, volait en morceaux. On dut renoncer à recueillir quoi que ce soit de son corps, sauf un morceau de la tête, encore reconnaissable.

Chez beaucoup d'autres, la grâce semble se hâter de même. Vous devinez avec quel amour je m'attache à ceux-là. Elle va les chercher là où le bon Pasteur trouvait ses plus chères brebis. Ce sont, entre autres, plusieurs enfants de l'Assistance publique, tarés, mais accessibles aux plus généreux sentiments; — un ravissant petit engagé de dix-huit ans, qui faisait depuis deux ans le métier de souteneur et qui, maintenant, aime Jésus de toute son âme pure; — un réchappé du bagne, libre penseur... aujourd'hui l'apôtre de son escouade, le défenseur des bonnes mœurs, — défenseur réputé grâce à ses biceps, très influent par sa verve et sa crânerie.

Une autre conquête de la grâce, bien curieuse, est un jeune protestant qui, assistant un jour à ma messe dans une grange, en fut tellement ému qu'il se mêla à la foule des communiants. Je ne savais pas qui il était, mais Notre-Seigneur le savait, et cette première communion produisit en lui un double effet : le doute sur sa religion, et le désir de revenir à la sainte hostie. Il communia plusieurs fois encore, et de plus en plus désireux de s'instruire, vint me confier son cas.

Une constatation bien consolante dans ce corps colonial où il y a tant de bien et tant de mal, c'est la proportion rigoureuse entre la foi religieuse des hommes et leur valeur militaire. Tous en conviennent maintenant. Les régiments les plus assi-

dus à l'église ont été notoirement les plus braves au feu. C'était plaisir de voir ces hommes réciter par groupes un *Ave* ou un *Souvenez-vous*, ou faire le signe de la croix, et s'élancer à l'assaut : avec le frisson que me donnait tout le tragique de cette heure-là, je sentais aussi celui de la fierté chrétienne et de la reconnaissance envers le bon, le divin Maître.

Louis L...,

Aumônier à la Ne division coloniale (1).

19 janvier. — Je vois quelquefois L. de J..., jusqu'à ce qu'un de nous deux disparaisse de cette vallée de larmes et de trous d'obus. Les larmes, on en voit moins que de sang, mais on en voit... de consolation. De bons petits gars gentils, qui vous embrassent en pleurant, après de bonnes confessions et une communion faite dans la boue.

Les officiers partout sont très bien pour moi; je couche avec eux coude à coude, dans la paille; et parfois l'on devise longuement en fumant des cigarettes, au son proche des éclatements d'obus. Le souvenir du P. Gilbert de Gironde est toujours vivant et fait un grand bien parmi ses amis du 81e. L'autre jour, j'assistais un lieutenant, blessé, que

(1) L'anonymat de notre correspondant nous permet d'ajouter que, décoré depuis, sur le front des troupes, par le héros de l'Adrar et de l'Argonne, le général Gouraud, il a été blessé encore une fois, grièvement, près de Massiges, durant l'offensive de septembre 1914.

j'étais allé chercher aux tranchées (1) avec des brancardiers régimentaires : il était protestant, et il est mort au moment où nous arrivions au cantonnement. Je lui demandai : « Connaissiez-vous le P. de Gironde? — Oh! de Gironde! Quel homme extraordinaire! C'était un grand ami! » Ce brave lieutenant m'a dit : « Je suis protestant, mais ça ne fait rien. » Et il manifestait des sentiments de grande foi et piété, demandant pardon à Dieu de ses péchés.

15 février. — C'est inouï, le souvenir que ce *saint* (le P. de Gironde) a laissé; et c'est un souvenir qui opère et qui convertit. J'ai vu et confessé beaucoup de soldats de son régiment — au feu — dans les abris de deuxième ou troisième ligne. J'ai senti l'action profonde que sa vie et sa mort ont sur leurs âmes. L'un me disait : « M. de Gironde nous parlait souvent ainsi : Pourquoi avez-vous peur? Moi, quand je serai mort, eh bien! c'est alors que ma vie va commencer! » Et un autre : « La nuit, il venait nous porter du thé, du café, du chocolat; lui, sergent ou lieutenant. » Un autre : « Ne craignez rien, nous disait-il, j'ai là, sur ma poitrine, la croix. » Il était bien familier avec nous, mais on sentait qu'il vivait comme d'une

(1) D'une autre lettre : « Dans les jours de *presse*, parfois je suis descendu [des tranchées] chargé d'un blessé ou d'un mort « précieux ». Mais quel labeur que celui de charrier ou de traîner de ces malheureux par les boyaux boueux et mitraillés! »

autre vie, et nous avions fini par dire toujours : « M. de Gironde. » — « Il me disait à moi, père de famille : Vois-tu, il vaut mieux que ce soit moi qui sois tué, je vais aller là-bas à ta place. Nous ne pouvions croire qu'un tel homme pût être tué ! » Et plus de cent troupiers m'ont dit confidentiellement : « Et puis, monsieur l'Aumônier, M. de Gironde, c'était mon ami, à moi ! »

Pierre Soury-Lavergne (1),
Aumônier militaire à la N^e^ division.

(1) Cet admirable aumônier, « héros à l'ambulance comme à la bataille », est mort des suites de ses blessures, à l'ambulance de Somme-Tourbe, quelques jours après avoir été amputé d'une jambe, le 8 octobre 1915. Il venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur avec ces considérants : « Très courageux et d'une activité remarquable, vient de passer six mois dans les tranchées de première ligne sans prendre un seul jour de repos, contribuant par sa parole et par son exemple à relever le moral des troupes. A été blessé légèrement à deux reprises, pendant cette période, sans vouloir abandonner son poste, et a été cité trois fois à l'ordre du jour. » — Ajoutons que, dixième de treize enfants, sixième de huit fils, le P. Pierre Soury-Lavergne comptait, en septembre 1914, *vingt-cinq* de ses parents très proches présents au front. Au lendemain de sa mort, le colonel du 81e écrivait : « L'abbé Soury-Lavergne s'est conduit en héros. Il est mort en héros. Durant ces longs mois de guerre je n'ai jamais rencontré figure plus haute et plus belle... La mission [de Madagascar] à laquelle il appartenait, et dont il me parlait bien souvent, peut être fière de lui. »

III

NOEL AUX ARMÉES

1. — *Messes de minuit dans les granges.*

24 décembre 1914. — Je retourne à la ferme où sont logés les éclopés, fiévreux, pieds gelés, dysenteries, etc. Ils ont fait des démarches pour obtenir une messe de minuit. M. le médecin-chef, qui est protestant et très libéral, a donné volontiers son assentiment. Il n'y a plus qu'à circuler, dans les granges, à travers les groupes, pour offrir les services spirituels. Malheureusement, il fait beau ; les soldats sont dehors; ils devisent gaiement entre eux. Qui osera se détacher le premier pour demander à se confesser? Je vais des uns aux autres ; je vois rapidement que le moment n'est pas venu. Je donne rendez-vous pour le soir. J'entre dans la grange principale. Il y a là beaucoup de « pieds gelés » ; les brancardiers sont en train de les masser. Je reprends ma tournée. La grange est mal

éclairée. Le respect humain a moins de prise. Un brancardier me fait signe, en effet, qu'on me demande dans un coin. Je m'étends sur la paille à côté du malade; le branle est donné. Quelques-uns font preuve d'une grande indépendance. Quoique pressés de toutes parts, à droite et à gauche, par des camarades, ils font signe qu'ils veulent se confesser. La chose ne va pas sans de gros dérangements. Il faut que le voisin change de place. J'ai parfois beaucoup de peine à me faufiler : on glisse sur la paille. Gare aux pieds, aux jambes, aux têtes parfois, qui sont cachés sous la paille et qu'on risque d'écraser en passant. Quand j'ai fini le tour de la grange, il est temps d'aller à l'église, où la clientèle des bien portants s'impatiente.

Trois messes de minuit ont été prévues, l'une à l'église et deux autres dans les granges d'éclopés. Ce n'est pas sans hésitation et pourparlers que tout cela a été décidé. L'église est à la portée des obus. Ne risque-t-elle pas d'être bombardée, précisément à minuit?... Mais des officiers de l'état-major ont demandé la messe. Ma responsabilité est dégagée. On prendra quelques précautions. Les lumières seront réduites au strict minimum : trois cierges sur l'autel et deux près de la table sainte. La population civile sera totalement exclue. On a pris soin de ne rien ébruiter dans le village. Même les soldats ne sont prévenus que par occasion.

A minuit, l'église tout de même fut remplie. La

cérémonie fut pieuse. Il n'y eut que des soldats et des communiants. J'avais pris soin de dire que ceux-là seuls étaient invités.

A partir de dix heures et demie, shrapnells, obus tombent autour de l'église. Pas d'accidents néanmoins.

Je me suis réservé pour les granges. Vers dix heures et demie, je me mets en route à travers champs. Le temps est magnifiquement clair. Splendide clair de lune. Depuis trois heures, il gèle. Avec quelques précautions, on ne s'embourbe presque pas. Quand j'arrive à la grange, les obus commencent à siffler dans le voisinage. Tout est d'ailleurs tranquille. Dans la cuisine, éclairée seulement par le brasier, mes amis les brancardiers sont aussi en rond autour du feu et surveillent une immense marmite de chocolat au lait. Il y en a environ 200 litres, et, à côté, il y a une petite marmite d'eau qui permettra d'allonger la ration. Nous dressons là notre plan pour la nuit et distribuons les rôles. Qui se réserve pour le *Minuit, chrétiens*, qui pour porter le chocolat après la messe, qui pour dresser l'autel.

A onze heures vingt, nous nous acheminons vers la grange, où doit avoir lieu la première messe. Presque tout le monde dort. Les obus cependant, qui deviennent de plus en plus nombreux, ont sonné le carillon et en ont éveillé quelques-uns. La lampe à acétylène, que nous apportons, projette

ses lueurs dans la grange. Nous nous faufilons comme nous pouvons à travers les groupes endormis. Çà et là, il y a bien quelques accidents, des bras ou des jambes qu'on écrase. Cris d'impatience. Puis la bonne humeur ne tarde pas à l'emporter. « Allons, les gars, on vient pour la messe de minuit! » En un quart d'heure, l'autel est prêt. Il est minuit moins un quart. J'ai revêtu l'aube et me tiens debout devant l'autel. On entonne *Minuit, chrétiens*. Religieux silence. Les attitudes deviennent de plus en plus pieuses. Petite allocution, où j'évoque tous les vieux souvenirs : la paille de la première crèche, les soirées de Noël au village, le foyer avec les visages des bien-aimés qu'on y a laissés, mères, sœurs, femmes et enfants; les camarades qui sont tombés au cours de la guerre et ceux qui sont encore ce soir-là dans les tranchées... Puis la messe commence. Deux brancardiers soutiennent l'autel, qui est fixé dans la paille, ce qui ne l'empêche pas de branler. Quant à moi, j'enfonce presque jusqu'à mi-jambes. Il m'est impossible d'aller ni à droite ni à gauche. A peine puis-je me tourner pour dire le *Dominus vobiscum*, tant j'enfonce dans la paille. Pendant la messe, on chante *Gloria in excelsis* et d'autres noëls. Un brancardier prêtre va, ici et là, recueillir quelques confessions. C'est lui encore qui se charge de distribuer la communion. Il connaît la salle, pour y avoir souvent massé les pieds des malades. La paille

entassée forme, en effet, des collines, des vallons, des montagnes fort irrégulières qui vont jusqu'au toit. L'autel est installé sur l'une de ces montagnes. Le prêtre qui porte la communion doit descendre, monter, gravir les pentes, où partout apparaissent des têtes, des bras, des jambes. Le chemin est parfois glissant. Ceux qui veulent communier font signe au prêtre de s'approcher. Je prolonge la sainte messe tant que je peux, très anxieux sur les pérégrinations de mon vénéré confrère. Il revient enfin avec le ciboire vide. On y avait mis une trentaine d'hosties; plusieurs avaient été partagées en route. En revenant, mon confrère me dit, tout affligé, que nous avions trop ménagé nos provisions spirituelles, et que plusieurs qui désiraient faire la sainte communion en avaient été privés. Quelques mots encore pour terminer la cérémonie. Trois *Pater* et trois *Ave*. Le *Magnificat*. Déjà les brancardiers arrivent avec le réveillon. Il ne faut pas le laisser refroidir. Je serre les mains qui se tendent de toutes parts. Au revoir! Merci. A bientôt!

Avec table, calice, chasuble, etc., on se hâte vers l'autre grenier. Pour y accéder, on traverse des écuries, où il y a en nombre les animaux de l'étable de Bethléem. On grimpe par une échelle fort raide, où il manque des échelons. Et nous voilà dans une grange, plus étroite que l'autre, mais moins accidentée. Tout est de niveau ou à peu près. On reprend la même cérémonie que la

première fois. Le confesseur a là plus de besogne, car je n'ai pu voir personne dans l'après-midi. Il y aura tout de même une trentaine de communions. Quelques-uns — et je crois qu'il y avait parmi eux de grands retardataires — demandent à se confesser au moment où le prêtre passe avec le saint ciboire. Les deux sacrements sont quasi donnés en même temps. La cérémonie se termine ici par la cantate à l'Étendard.

Tout est fini vers deux heures. Le chocolat est distribué à plus de deux cents soldats.

Je me hâte vers l'église avec deux prêtres brancardiers pour y célébrer nos messes de Noël. Nous y remercions Dieu des consolations qu'il vient de nous donner. Les obus ne cessent de tomber durant les deux heures que nous passons encore à l'église. A certains moments, ils ont tellement l'air de se rapprocher et de chercher l'église, que mon servant de messe descend les cierges de l'autel pour en dissimuler la lumière contre le mur. Les vitraux et les murailles tremblent. Enfin tout s'apaise. Vers quatre heures on grignote un bâton de chocolat, on se hâte d'aller prendre un peu de repos, car, à six heures, il faut se retrouver à l'église pour les confessions. Le matin, il y a en effet du travail jusqu'à huit heures. A dix heures, grand'messe. L'église est pleine, sous le porche, à la sacristie, à la tribune. Civils et soldats sont mêlés. Allocution, cantiques de Noël.

Profond recueillement tout le long de la cérémonie.

La guerre attriste cependant cette journée.

Le 24, on m'avait demandé si je pouvais aller célébrer la sainte messe, le 25, pour un groupe d'artilleurs, dont les batteries étaient situées à 4 kilomètres, tout près de la ligne de feu. Ce fut chose convenue; il ne restait que l'heure à fixer. J'attendis toute la soirée du 24 et la matinée du 25. Rien ne vint. A midi, le 25, j'appris que la veille, un obus était tombé juste près de la batterie des artilleurs qui m'avaient invité à fêter Noël avec eux. Dix avaient été tués, dont un capitaine et un lieutenant.

C'est encore pour enterrer un artilleur que l'on vint me chercher l'après-midi de Noël. C'était à 3 kilomètres. De tous côtés, nonobstant le vacarme de la guerre et un froid intense, il y avait de la joie sur les visages. C'était Noël qui faisait luire un rayon au milieu de si lugubres tristesses. Tout le monde saluait l'aumônier. L'enterrement ne put avoir lieu qu'à la nuit tombante. En revenant au village, je rencontrai des soldats qui avaient l'air de me connaître et souriaient en passant : quelques-uns de ceux qui avaient assisté à la messe de minuit dans les granges. Ils avaient demandé à rentrer dans les tranchées, et ils reprenaient la route du front. J'en rencontrai d'autres qui allaient clopin-clopant. L'un se traînait avec peine. Il était en sabots, et s'arrêtait souvent. Je m'arrêtai pour

l'interroger. « Ah! que je voudrais mourir! » Il avait l'air d'un homme de trente-cinq ans. Qu'il était las! Je lui indiquai une ambulance à quelque cent mètres de là. Je ne sais s'il y entra, mais plusieurs fois je me retournai pour le voir sur la route, où il sembait à chaque instant s'écrouler.

26 décembre. — A 7 heures et demie, par une bise froide, a lieu l'enterrement des artilleurs tués le 24. Seuls, les cercueils des officiers ont été apportés au village. L'absoute est donnée sous le porche, où sont rangés les cercueils, à découvert, sans drap mortuaire. Près d'une centaine de soldats sont présents, le général divisionnaire, le colonel du régiment, beaucoup d'officiers. Avec un prêtre brancardier, l'étole sur l'habit noir, nous chantons l'absoute. Au cimetière, qui est tout près, le colonel raconte l'accident de l'avant-veille, fait l'éloge des victimes et leur adresse le suprême au revoir. Puis chacun défile, le général le premier, jette l'eau bénite sur les tombes et fait le salut militaire aux morts tombés au champ d'honneur.

Dans la journée, les brancardiers qui sont allés soigner les éclopés dans les granges, nous rapportent de bonnes impressions laissées par la messe de minuit. Si les circonstances le permettent, nous recommencerons un dimanche dans la matinée.

Des confrères me racontent aussi leur messe de

minuit, dans les environs. Partout le bombardement a été intense : sur un petit coin, où étaient des batteries, près de cinquante obus de 210 se sont abattus en quelques instants, sans faire d'autre mal que quelques éraflures légères. Sur un autre point, l'aumônier a dû changer de local au dernier moment. Pas d'accident de personne. Les obus n'ont servi qu'à raviver les pensées sérieuses. Ils ont contribué, à leur manière, aux nombreux et consolants retours qui ont eu lieu cette nuit-là.

B. E...,
Aumônier à la Nᵉ division.

2. — *Intérieur flamand.*

20 décembre 1914. — Ici, me trouvant auprès d'un hameau sans église, je compte célébrer la messe de minuit dans une grande salle d'auberge voisine de l'ambulance. Nos soldats prêtres se sont entendus avec moi pour préparer un superbe programme de chants; notre petite fête aura toute la solennité possible, et, comme tous ces prêtres désirent célébrer la messe, j'ai obtenu pour eux l'autorisation de se succéder pendant toute la nuit à notre autel improvisé.

Je suis ici cantonné dans une ferme en pleins

champs, où je me trouve seul avec un détachement d'artilleurs français. De mon logis l'on n'a accès aux routes, horriblement défoncées, qu'en traversant des prairies boueuses où l'on patauge jusqu'à mi-jambes. Mais quelles braves gens que nos hôtes ! Une famille de sept enfants, tous laborieux, pleins de santé et de belle humeur. A vivre ici, l'on comprend les ravissants tableaux d'intérieur auxquels se complaisaient les peintres de l'école flamande. On dirait qu'ils ont pris pour modèles ces grands garçons à l'air rude et franc, ces fortes filles qui manient les lourds outils de ferme avec la même aisance que l'aiguille à dentelles pour point de Flandre. Il n'y a pas jusqu'à l'attitude engoncée des petits enfants, aux grosses joues fraîches et aux yeux étonnés, qui ne rappelle exactement les « magots » dont riait Louis XIV.

Le plus grand charme de ces intérieurs flamands est la piété profondément catholique qui y règle toute la vie.

Le matin, dès que la famille s'aperçoit, à l'arrivée d'un soldat, que je vais commencer la sainte messe sur l'autel portatif dressé dans une chambre, chacun arrive à son tour pour y assister : petits et grands se tiennent là en parfait silence, égrenant dévotement leur chapelet et suivant du regard tous les gestes du prêtre.

Le soir, quand, après le travail des ambulances,

je rentre à la nuit tombante, je trouve, rangés autour du feu de la cuisine, non seulement le père et les enfants (la mère est morte il y a six mois), mais encore toute une smalah de familles de réfugiés venus des pays envahis. Tout ce monde se groupe autour des tables sur lesquelles la fille aînée dispose des montagnes de purée de pommes de terre et des jarres pleines d'une excellente bouillie. Je m'installe au milieu d'eux et je mange avec eux : pouvais-je trouver cuisine plus amie et qui fût mieux dans mon régime? Chacun dit lentement son *Benedicite*, puis on cause gaiement, les uns en flamand, les autres en français. Une fois les grâces récitées, le père va s'asseoir auprès du feu pour fumer silencieusement sa pipe, et la veillée commence : hôtes et réfugiés font la partie de cartes. Arrivent alors nos artilleurs, quand ils n'ont pas cette nuit-là à mettre leur pièce en batterie. Il y a parmi eux des Parisiens, des Orléanais, des Normands, des gens du Nord; il faut voir quelle gaieté française — faite d'entrain jovial et de verve un peu salée parfois — ils mêlent à la bonne grosse gaieté flamande de leurs hôtes. Je ne me croirais pas alors parmi les tristesses et les deuils de la guerre, si je n'avais passé ma journée à assister des mourants, à voir d'horribles blessures, à entendre des gémissements qui fendent le cœur. Il est vrai que, pour me consoler, se mêle à ces images sombres le souvenir des sentiments

chrétiens dans lesquels nos pauvres blessés ont accueilli mon ministère.

Pendant qu'autour de moi artilleurs français et paysans flamands font assaut de joyeusetés, je vous écris, ou bien je travaille à mon livre de prières du soldat.

Vers 8 heures du soir les artilleurs se retirent, toute la famille flamande avec ses hôtes les réfugiés s'agenouillent sur les dalles et se mettent en prière. On récite d'abord à haute voix une prière commune, puis chacun reste quelque temps à prier en silence suivant son inspiration personnelle — et tous se séparent pour aller se coucher.

Le père et le fils aîné gagnent leur chambre, voisine de la mienne. (Ils m'ont offert la meilleure du logis.) Les grands garçons s'entassent dans un dortoir d'hommes auprès de l'étable, les filles dans un dortoir féminin au-dessus de la buanderie. Et tandis que je reste encore une heure auprès du foyer qui s'éteint, pour y faire mes exercices de piété, j'entends sortir des deux dortoirs bien des cris joyeux, de plus en plus espacés, jusqu'à ce qu'enfin le silence règne partout.

Mon travail est actuellement assez difficile, car nos services de santé sont répartis sur un très vaste espace. L'ambulance où j'ai le plus à faire est à un bon kilomètre de la ferme où j'habite, les autres sont encore plus loin. Si je n'avais un cheval, je ne pourrais pas suffire à ma besogne. En

revenant de mon congé, j'ai été très heureux de retrouver ce brave Flirey en très bonne forme, couvert d'un poil superbe et prêt à bien trotter dès qu'il a senti l'éperon. Il me rend de très grands services. Je dois dire aussi qu'il me joue parfois — bien malgré lui — de vilains tours. Hier j'avais à faire une inhumation à 3 heures et demie, après les vêpres (car notre chœur de brancardiers chante les vêpres dans la ferme). La tombe était creusée dans un champ assez lointain. On me fit attendre près d'une heure. Au retour, pour tâcher de compenser ce retard et de rentrer avant la nuit, je coupe à travers champs. Bientôt je rencontre un fossé plein d'eau. Je veux le traverser. Au lieu de sauter, Flirey glisse sur la berge, s'enfonce dans la vase, essaye plusieurs soubresauts pour se relever et finit par s'affaler complètement dans l'eau et la boue, incapable de faire un mouvement de plus. Le pire était que, tombant sur le côté, il m'avait pris une jambe sous lui, et tous mes efforts pour me dégager restaient vains. La nuit tombait. J'étais loin de toute route. J'aurais eu beau crier, personne ne m'aurait entendu. Je me demandais si j'allais passer la nuit tout entière dans cette immobilité pénible, à prendre un bain glacé en compagnie de Flirey. Enfin un nouvel effort me permit de dégager ma jambe, et, tout en pataugeant dans la boue, j'arrive à relever le cheval, et nous partons au trot pour nous réchauffer. J'en

fus quitte pour la peur et pour un gros nettoyage de vêtements.

A l'ambulance du moins, j'ai de grandes consolations.

Hier, j'aborde un jeune blessé, et, ne sachant si j'avais affaire à un bon chrétien, je commence à parler du bon Dieu tout doucement. Il sourit, et me tire de sa poche sa croix de Malte de la Jeunesse catholique.

Aujourd'hui, j'en ai trouvé d'autres qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années et qui ont réglé avec bonheur ce long passé de négligence pour se préparer à la fête de Noël. Ils m'ont remercié de tout leur cœur, et l'un d'eux, quand je lui ai recommandé de rester désormais bien fidèle au bon Dieu, m'a répondu : « Je vous le promets, monsieur l'Aumônier », avec un accent de sincérité et de résolution qui m'a vivement touché.

Et que dites-vous de cette réflexion d'un autre? « Moi, maintenant, j'ai mon paquet, monsieur l'Aumônier. Mais ce que je demande, c'est que cette guerre finisse vite, *afin d'économiser les camarades.* »

Sans doute nous trouvons certains blessés qui font table rase en matière religieuse. J'ai eu un Champenois qui n'avait pas fait sa première communion et un homme de Seine-et-Oise qui n'avait pas été baptisé. Mais ce qui m'a frappé, c'est l'ouverture d'âme avec laquelle ces braves gens m'en-

tendaient volontiers parler d'une religion qui jusque-là n'avait pas existé pour eux et de ce Dieu qui était pour eux le Dieu inconnu. Je regrettais d'avoir si peu de temps pour les instruire, et j'ai constaté par expérience la nécessité d'introduire, dans le petit livre de prières destiné à nos soldats, un résumé succinct de notre religion.

3. — *Noël flamand.*

25 décembre 1914. — Ma dernière lettre vous décrivait la ferme flamande où j'étais installé, en compagnie d'un détachement d'artillerie, et vous parlait des préparatifs que je faisais pour célébrer une messe de minuit dans un hameau sans église où se trouvait notre ambulance.

Tout était bien réglé d'avance quand, soudain, l'ordre nous arrive de changer de cantonnements. C'est un jour de tempête froide: il pleut, il tombe de la neige fondue; je gelais sur mon cheval en me dirigeant, parmi les rafales et la boue, vers le nouveau village où nous devons cantonner. Il est un peu plus important que le hameau d'où nous venions; il possède une belle église à trois nefs, avec un chœur orné de jolis vitraux. Mais nous le trouvons déjà encombré de troupes, toutes les bonnes places ont été prises, et nous ne savons où nous loger. Enfin la Providence me fait découvrir,

presque en dehors du village, à l'extrémité d'une route horriblement défoncée et sans cesse encombrée de convois, la maison pauvre d'un brave garde champêtre, où je suis accueilli comme le bon Dieu. Sa femme est une bonne grosse Flamande qui essaye de parler un français très amusant et qui élève rondement deux charmants enfants, un petit garçon, Jerry, et une petite fille, Anne, qui sont les plus aimables, les plus gais et les plus souriants qu'on puisse rêver. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils montrent du doigt avec une joie naïve le crucifix qui brille sur ma poitrine, et la maman sort pour me demander si je voudrais bien accepter chez elle une petite mansarde. Elle est bien froide, mais bien propre, et j'y trouverai un lit à paillasse, et d'épaisses couvertures. Trop heureux d'accepter. La cuisine, où l'on me fait asseoir pour me réchauffer, est pleine de soldats français qui ont trouvé là à se faire héberger en attendant, pendant leurs deux derniers jours de repos, de retourner aux tranchées. Ce sont de braves gens, bons chrétiens, très honnêtes et qui payent ce qu'ils consomment. Aussi leur bande est-elle déjà liée d'amitié avec la famille du garde champêtre et avec trois soldats belges, qui s'abritent aussi sous le même toit. Nous faisons vite bon ménage, et je puis organiser sur nouveaux plans ma vie de chevauchées à travers la campagne et de tournées aux ambulances.

La veille de Noël, d'excellents prêtres infirmiers de la N^{e} division, cantonnés dans le même village, viennent me dire que l'aumônier de cette division, habitant une ferme assez distante, me prie de chanter la messe de minuit dans la belle église. Eux, ils ont préparé des chants de Noël très soignés. Je ne demande pas mieux que de célébrer cet office, mais il faut alors assurer, par d'autres moyens, celui du hameau lointain où les ambulanciers de notre division comptaient transformer en église, pour la cérémonie, une salle d'estaminet.

L'un d'eux est prêtre. Il est donc convenu que je mettrai ma chapelle portative à sa disposition, il prendra la salle et y dressera l'autel, j'obtiens de lui envoyer une de nos sections, composée surtout de prêtres brancardiers, qui exécuteront les cantiques pendant la messe solennelle. Ils seront trop heureux de lui succéder ensuite pour les messes durant toute la nuit, en se servant toujours de ma chapelle.

Les autres troupes cantonnées aux environs du hameau se sont donné rendez-vous à l'estaminet-chapelle; les artilleurs arrivent par masses renforcer les infirmiers, on s'entasse aux portes, et non seulement la messe de minuit s'exécute à grand orchestre de voix militaires, mais, pendant toute la nuit, tandis que les messes se succèdent, la salle ne désemplit pas.

Quant à notre belle église, il s'agit de mettre nos

cérémonies à la hauteur de sa valeur architecturale. Avant tout, il faut m'assurer que l'aumônier de la Ne division, sur le secteur duquel nous sommes, désire être suppléé par moi. Je pars à cheval dans la direction d'une ferme où l'on me dit qu'est logé son groupe de brancardiers. J'arrive à travers une boue épaisse jusqu'à une porte basse, devant laquelle, avant de mettre pied à terre, je demande si l'aumônier est bien là... Et qui vois-je sortir? Le P. L...! le cher collègue que j'avais vu une seule fois, depuis le commencement de la campagne, dans un coin de la Woëvre et que, depuis mon retour dans les Flandres, je cherchais vainement à rencontrer.

Or, en route, j'avais été abordé par un cycliste de l'état-major qui m'avait remis une grosse boîte pleine d'excellentes cigarettes égyptiennes : « Voilà, me dit-il, de la part de Mme Millerand, la femme du ministre de la Guerre. C'est pour distribuer aux hommes, et pour être sûr qu'elles parviendront à destination, il n'y a rien de tel que de les remettre à l'aumônier. Veuillez vous en charger, monsieur l'Aumônier. »

Justement nous avions un des régiments de notre division cantonné dans les fermes des environs et, pour leur veille de Noël, les pauvres gens avaient la perspective de repartir vers 9 heures du soir aux tranchées de première ligne. A qui pouvais-je mieux distribuer les cigarettes de

Mme Millerand? Aussi l'après-midi, tout en chevauchant à travers la campagne pour aller à mes travaux spirituels, avais-je soin de m'arrêter devant les fermes où nos soldats attendaient la reprise des rudes nuits dans les tranchées. Par bonheur, le temps, jusque-là épouvantable, se rassérénait. Il faisait un froid sec, qui solidifiait nos routes auparavant défoncées. Le ciel devenait pur, et rien n'était poétique comme cette préparation de Noël, où j'allais distribuer de côté et d'autre, avec les secours religieux, un peu de joie. Devant une des fermes où je passe, j'aperçois le colonel passant en revue une partie de son régiment. Je m'empresse de lui remettre un bon nombre de paquets de cigarettes, et lui-même, tout en les faisant distribuer aussitôt à ses hommes, me dit : « Permettez-moi d'en prendre une », et l'allume avec délices.

Mais qu'était-ce auprès du bonheur que me réservaient nos blessés? J'en savais qui m'attendaient pour célébrer leur fête de Noël sur leur paille, en recevant de ma main la sainte communion qu'ils ne pouvaient aller recevoir pendant les cérémonies de minuit. J'étais si heureux d'aller leur porter l'Emmanuel, l'enfant Jésus qui vint pour eux ici-bas couché sur la paille de la crèche! Et chez ces pauvres gens, quelle reconnaissance je trouvais! Le surlendemain, étant revenu vers eux à travers une rafale de neige qui m'avait rendu la course très pénible, j'en entends un qui oubliait

ses souffrances pour me dire : « Mon aumônier, ménagez-vous bien. N'allez pas tomber malade! » et un autre qui me prenait la main pour l'embrasser en me disant naïvement : « Oh! Monsieur l'Aumônier, je vous aime; je vous aime... » Comment ne pas pleurer de reconnaissance envers Dieu, quand on exerce un ministère si consolant?

Cependant que la nuit tombe — une belle nuit limpide où les étoiles scintillent dans toute la voûte du ciel — je regagne le village où nous devons avoir la messe de Noël. C'est l'heure où y revient le général de notre division. Je me fais un devoir d'aller lui soumettre le programme de nos cérémonies, car il a jugé ailleurs imprudent de célébrer l'office de minuit dans une église à larges vitraux qui aurait pu servir de point de mire à l'artillerie ennemie, — et récemment les Allemands ont profité d'une fête religieuse, où nos soldats s'étaient rendus en masse compacte, pour tirer sur eux.

Le général m'accueille avec la cordialité encourageante et l'exquise urbanité dont j'avais eu déjà à me féliciter en d'autres circonstances : « Ici, me dit-il, monsieur l'Aumônier, je ne vois aucun inconvénient à célébrer la messe de minuit avec tout le cérémonial aecoutumé. Le danger n'existe pas. »

De fait, la nuit fut pour nous parfaitement tranquille. On ne saurait en dire autant de nos avant-

postes, où la fête chère à tout chrétien n'empêcha pas d'échanger des obus. Les Allemands eurent même à cette occasion des tours que je n'ai pas le temps de vous raconter... Chez nous, à minuit, les trois nefs de l'église étaient pleines. Le général de division était là avec son état-major. Les heures précédentes s'étaient passées en confessions d'officiers, revenus sur le tard de leurs postes de commandement, de même que la journée avait été donnée aux confessions des soldats cantonnés ici pour leur repos. Tout était préparé comme pour les plus grandes solennités, autant du moins que le permettait la pauvreté d'une sacristie envahie par la guerre. Je m'avance vers l'autel, entre diacre et sous-diacre en dalmatique. Ce sont des prêtres soldats, dont la voix puissante et sûre rend plus sensible l'inexpérience relative de la mienne en chants de messes solennelles. Je commence pourtant à y être habitué et je prépare avec le plus grand soin mes Préfaces et mes *Pater Noster*. On m'avait demandé un sermon... Quoi, un sermon pour une messe de minuit? Oui, m'avait-on répondu : il ne faut pas manquer une telle occasion de faire du bien à tous ces hommes réunis en des circonstances aussi émouvantes. Je montai donc en chaire après l'Évangile : mon sujet était tout indiqué : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax*. Fut-il jamais une année où l'on ait senti plus profondément la portée du souhait chanté

par les anges sur le berceau de l'Enfant Jésus?

Nos cantiques classiques de Noël alternent avec les chants liturgiques. Ils furent très bien exécutés et vous comprenez combien ils furent savourés par nos soldats : il fallait entendre toutes ces voix d'hommes reprenant avec enthousiasme les refrains chers à leur enfance!

Il y eut deux autres messes militaires dans la matinée, avant et après la grand'messe paroissiale.

Dans l'après-midi, je fus invité par M. le Curé à chanter les vêpres solennelles. Cette fois, nos excellents ambulanciers firent un salmigondis de psaumes latins et de couplets français qui n'avait rien de liturgique. Mais le cœur et l'entrain y étaient. En sortant de l'église, j'avais à me rendre à quelques kilomètres de là pour une visite quotidienne d'ambulance : j'eus la joie de faire cette route en compagnie de mon ami Pierre Lauras qui était venu me rejoindre — c'était la première fois que je pouvais avoir avec lui une conversation à loisir — et voilà comment se termina pour moi, dans l'atmosphère de la grande famille plus aimée que jamais, cette belle fête de Noël.

Paul Aucler,
Aumônier de la N° division.

4. — *Noël aux tranchées.*

27 décembre 1914. — Aujourd'hui, je veux vous dire mes joies. Sans doute, au milieu de vos chers blessés, la fête de Noël vous a été douce, pleine de consolation. Je pensais à vous, je me réjouissais avec vous, — mais sans vous envier : car, pour rien au monde, je n'aurais cédé ma messe de minuit au bas des tranchées.

Deux de mes « enfants », étudiants très distingués et d'une rare élévation d'âme, qui sont venus trouver à la guerre leur vocation, s'étaient chargés du décor. Une grange, évidemment, — d'autant plus que l'église est presque entièrement détruite. Au fond, une charrette couverte de bottes de paille, avec mon autel de campagne sur du foin; un drap, quelques chrysanthèmes; à côté, deux vaches, qui ruminent, somnolentes. Chants parfaits, sous la direction d'un compositeur connu, gagné à Dieu lui aussi par la guerre, où il est sapeur du génie; quelques artistes de profession, mais pieux; des voix splendidement sonores dans la nuit claire; harmonium et piano, traînés durant plus d'un kilomètre sous les balles; flûte, clarinette et saxophone, empruntés à une musique de régiment. On avait failli nous interdire

par les anges sur le berceau de l'Enfant Jésus?

Nos cantiques classiques de Noël alternent avec les chants liturgiques. Ils furent très bien exécutés et vous comprenez combien ils furent savourés par nos soldats : il fallait entendre toutes ces voix d'hommes reprenant avec enthousiasme les refrains chers à leur enfance!

Il y eut deux autres messes militaires dans la matinée, avant et après la grand'messe paroissiale.

Dans l'après-midi, je fus invité par M. le Curé à chanter les vêpres solennelles. Cette fois, nos excellents ambulanciers firent un salmigondis de psaumes latins et de couplets français qui n'avait rien de liturgique. Mais le cœur et l'entrain y étaient. En sortant de l'église, j'avais à me rendre à quelques kilomètres de là pour une visite quotidienne d'ambulance : j'eus la joie de faire cette route en compagnie de mon ami Pierre Lauras qui était venu me rejoindre — c'était la première fois que je pouvais avoir avec lui une conversation à loisir — et voilà comment se termina pour moi, dans l'atmosphère de la grande famille plus aimée que jamais, cette belle fête de Noël.

Paul Aucler,
Aumônier de la Ne division.

4. — *Noël aux tranchées.*

27 décembre 1914. — Aujourd'hui, je veux vous dire mes joies. Sans doute, au milieu de vos chers blessés, la fête de Noël vous a été douce, pleine de consolation. Je pensais à vous, je me réjouissais avec vous, — mais sans vous envier : car, pour rien au monde, je n'aurais cédé ma messe de minuit au bas des tranchées.

Deux de mes « enfants », étudiants très distingués et d'une rare élévation d'âme, qui sont venus trouver à la guerre leur vocation, s'étaient chargés du décor. Une grange, évidemment, — d'autant plus que l'église est presque entièrement détruite. Au fond, une charrette couverte de bottes de paille, avec mon autel de campagne sur du foin; un drap, quelques chrysanthèmes; à côté, deux vaches, qui ruminent, somnolentes. Chants parfaits, sous la direction d'un compositeur connu, gagné à Dieu lui aussi par la guerre, où il est sapeur du génie; quelques artistes de profession, mais pieux; des voix splendidement sonores dans la nuit claire; harmonium et piano, traînés durant plus d'un kilomètre sous les balles; flûte, clarinette et saxophone, empruntés à une musique de régiment. On avait failli nous interdire

gaieté d'enfant. Et demain, à la première heure, toute la brigade va donner un assaut terrible aux tranchées allemandes.

L. L...,

Aumônier à la Ne division coloniale.

IV

PAQUES DES ALPINS

Samedi saint 1915. — Depuis quinze jours que nous l'avons jointe, la N• ambulance alpine moisit dans le repos. Nous sommes là cinq prêtres qui, fraîchement arrivés de l'*arrière* où nous travaillions ferme, en sommes réduits à ronger fiévreusement notre frein. Pourtant, Dieu merci, voici Pâques. Une petite mission pour les cantonnements du village est vivement organisée. Encore n'a-t-elle pas de quoi nous occuper tous. Je piaffe! Attendons : c'est la grande loi. Mais que dit-on? Un bataillon de chasseurs alpins demande des prêtres pour dimanche? « Je suis libre, monsieur le médecin-chef! » Et le samedi saint au soir, musette, couverture et bidon en sautoir, un de mes collègues et moi nous grimpons dans une carriole à deux roues marquée de la Croix-Rouge, où se trouve déjà chargée la cantine-chapelle de notre formation. L'alpin qui la conduit secoue les guides et le vieux cheval part au trot allongé. Nous remontons longtemps la vallée. Enfin, devant le Rathaus, pardon!

la mairie du dernier village, nous mettons pied à terre. C'est là que sont installés les bureaux de l'infirmerie du Nᵉ bataillon de chasseurs. Le major nous accueille à bras ouverts et, dans la salle de l'école, entre une couche de paille et un tableau noir, commencent les confessions pour les hommes du ravitaillement, les malades, les services de l'arrière. A la nuit tombante, MM. les officiers nous reçoivent très aimablement à leur table. Et nous allons dans une bonne chambre goûter la moelleuse chaleur des édredons vosgiens. La bonne femme qui nous héberge avait, dès le début de la guerre, désiré loger quelque prêtre soldat : lui en voici deux.

Dimanche de Pâques. — A 5 heures notre mulet nous attend. Nous amarrons la cantine au sommet du bât. Des charges complémentaires s'entassent sur les deux cacolets; et nous voilà partis. Après un bout de route, le sentier rocailleux commence. Quelques plaques de neige le bordent ici et là; puis, nous entrons sous bois et le tapis blanc a vite fait, à mesure que nous grimpons, de se régulariser et de s'épaissir. Le chemin s'approche à mi-flanc sur une pente extrêmement raide, — 70 pour 100 peut-être. — Les troncs droits des hêtres sans feuilles fusent d'un jet. Quelques sapins s'y mêlent, couverts de givre. On monte toujours : le brouillard, d'abord ténu, s'est épaissi au point de

tout envelopper. Serions-nous bientôt au sommet? Il y a deux heures que notre bête fait la plus inquiétante des gymnastiques sur une piste neigeuse et glissante, coupée de raidillons invraisemblables et d'incroyables lacets. Les arbres s'éclaircissent. On devine sous l'uniforme couche neigeuse le charme des hautes altitudes. Parmi la grisaille blanchâtre et mouillée où tout se noie, va se dessinant à la queue-leu-leu la caravane de nos ombres chinoises : le tringlot, mousqueton à l'épaule, qui mène le mulet, ouvre la marche : suit le large profil de la bête chargée; puis celui du major, hirsute sous son scapulaire de peau de bique, le nôtre enfin, encapuchonné de caoutchoucs, à mon collègue et à moi.

Mais voici qu'on entend des voix; en tous sens circulent à fleur de neige des fils téléphoniques gainés de givre : ils s'accrochent capricieusement à des piquets mal plantés ou à des buissons de rencontre. Leur réseau nombreux annonce le voisinage d'un poste : le chemin devient boueux, et, très vague bien que déjà proche, une tache noirâtre se devine puis se précise : c'est la ferme-abri de H...-N..., à quelque mille mètres d'altitude, notre première étape.

Vite, on entre; on secoue le brouillard des imperméables et la neige des bottes, et après un salut militaire « par principes », confus, nous serrons les mains qui se tendent du commandant et

de quelques officiers. Un tour parmi les hommes, qui cantonnent sous un zingot humide, où chaque pas apporte dans la paille un peu plus de glace fondue; un bon coup de main pour décharger la mule et dresser, sur la cantine même, le très coquet petit autel militaire et, devant une foule d'alpins aux yeux clairs et au franc visage, dans un décor brumeux d'expédition polaire, en plein air, contre un mur bas de chalet-ferme et devant le profil de *marabouts* en toile qui se dessine là-bas, la messe commence. Ils ne s'y attendaient guère, les braves, à cette messe pascale et, quand nous ouvrions notre caisse, ils se demandaient quelle surprise leur apportaient ces deux *biffins* de brancardiers. Nous vous apportons le bon Dieu, amis, qu'en pensez-vous? Ce qu'ils en pensent? Regardez leur physionomie qui se fait sérieuse et leurs paupières qui deviennent humides; écoutez le ton dont ils récitent la prière du matin; entendez la voix dont ils chantent les cantiques : c'est le *Nous voulons Dieu!*

Nous voulons Dieu dans notre armée...

puis, c'est l'*Ave Maria* de Lourdes avec des couplets de circonstance, dont l'un surtout éclate et se répète :

Vierge, à la revanche,
Guidez les alpins,
Sur la neige blanche
Sous les noirs sapins.

Bons diables bleus, c'est bien! Mais ce n'est pas tout. Y en a-t-il parmi vous qui communieraient volontiers? Vous confesser, hélas! nous ne le pouvons pas; vous donner l'absolution générale, oui. Et alors, tous ceux qui le désirent, même ceux qui ont mangé ce matin, s'approcheront de la sainte table. Combien serez-vous à peu près? Les doigts se lèvent et les yeux se mouillent. Le commandant s'avance en tête et c'est quatre-vingt-dix-huit communiants qui, à sa suite, dans un désordre empressé mais recueilli, le visage étonné encore mais bien vite fervent et grave, se frayent la voie et, coude à coude, se succèdent en cercle autour du petit ciboire qu'il me faut plusieurs fois remplir. Ah! la chaude et silencieuse action de grâces! Une prière encore; nous plions l'autel, serrons les mains qui se tendent de toutes parts, écoutons les remerciements et déjà la cantine est cordée sur le mulet. En marche pour le poste suivant.

Le sentier de neige tassée court dans le brouillard sur la croupe de la montagne : toujours des fils téléphoniques. Nous traversons un premier réseau de fils de fer barbelés et givrés; le sentier a maintenant franchi la cime et c'est sur l'autre versant qu'il s'engage. Enfin voici des ombres et l'abri de l'H... Les officiers d'ici nous reçoivent comme ceux d'en bas et grâce à leur claire initiative, notre programme est vite organisé. Pour commencer, nous gagnons, le long d'un abatis à la

lisière des bois, les tranchées qui vont s'enfonçant sous les arbres. Une section s'y trouve de garde dont le lieutenant, blessé avant-hier, est mort hier. On la groupe à l'arrière de la ligne et nous récitons avec elle une prière pour le défunt. Le capitaine, un avocat, crâne et dégagé dans son uniforme sombre qui se silhouette nettement sur la neige, adresse à son âme un émouvant adieu ; l'émotion étrangle sa voix décidée ; ses hommes pleurent. « A la mémoire du lieutenant X..., présentez armes ! » Les mains claquent sur les crosses ; puis, tout est fait et, un par un, les hommes disparaissent à pas feutrés dans leurs boyaux blancs.

Nous revenons à la ferme, bâtiment étroit et bas où grouille, dans l'obscure humidité, toute une population d'alpins. Vers une porte latérale, un espace libre ménagé à grands coups de pelle est une place toute désignée pour notre autel : un mur de deux mètres de neige lui servira de rétable ; une marche, de neige aussi, en sera le marchepied. Et déjà, tout est déballé, ajusté et monté ; les officiers sont auprès du degré. Les hommes se groupent en cercle compact sur la neige amoncelée qui domine l'autel, s'abaisse à sa gauche, dévale en pente douce à nos pieds et jusque dans la noire embrasure de la porte qui s'ouvre à notre droite. Derrière eux, neuf de leurs camarades récemment tués dorment en un petit cimetière et, de l'autel, par-dessus les têtes des vivants, on voit les croix

des morts. *Credo... Sanctorum communionem.* Sous une pluie cinglante qui détrempe tout, mais à qui nul ne prête garde — beaucoup sont tête nue, — le saint sacrifice commence. « Combien serez-vous, ici, à communier? » Les mains se lèvent d'un seul essor. Sur le corporal, dans des boîtes en fer-blanc, nous devons entasser les hosties, d'autant qu'il faudra, ce soir, porter Notre-Seigneur au long de toutes les tranchées. On récite la prière; on ne peut que fredonner le cantique, car les Allemands ne sont pas loin. Et comme, pendant la communion, une escouade retardataire arrive avec son lieutenant et demande à faire ses pâques, il nous faut donner une nouvelle absolution générale et distribuer par deux fois le bon Dieu. Cent quarante-quatre communiants en tout, et fervents : à ce point qu'il me faut bousculer le servant de messe — une barbe qui sort en bataille d'inextricables fourreaux de toile cirée — tant il est absorbé dans un vieil eucologe tiré de sa musette.

Mais la messe est achevée; déposons la chasuble toute mouillée et, en étole, allons bénir les neuf tombes qui nous attendent là, tout près. A leur entour, plus de neige; elle a été enlevée; la terre est fraîchement remuée; les tombes s'alignent en pente douce : une croix sur chacune porte le nom d'un brave. Quelques fleurs, trouvées Dieu sait où, et déjà flétries par le gel, y sont accrochées : suprême délicatesse des survivants qui ont, après

la journée de combat, passé la nuit à fabriquer des cercueils et à fleurir des croix pour que leurs camarades dorment plus doucement. Rapidement et tristement, sous le grésil qui s'obstine, le petit cimetière est béni. Le capitaine commandant fait rendre les honneurs et nous rentrons, mouillés, émus et fiers, dans la sombre casemate où notre table est mise. L'obscurité à peine trouée par un étroit fenestron donnant sur le brouillard; un plafond bas et fumeux; quelques cordes tendues où sèche du linge; à terre, des litières de paille entre des planches ou des rondins; une grande vieille table entourée de bancs ou de troncs servant de chaises; un poêle qui est le calorifère et le fourneau; voilà la salle à tout faire, dortoir, salle à manger, cuisine, cabinet de travail, bureau, téléphone et que sais-je encore, de MM. les officiers. C'est là qu'ils nous reçoivent fort aimablement : sur l'étendage de cordes, ils pendent de leurs propres mains notre chasuble ruisselante et nos ornements; sur la paille des couchettes — ô crèche de Bethléem! — nous déposons la musette et, assis au petit bonheur, sans souci de la hiérarchie, capitaines, majors, lieutenants et infirmiers-prêtres, avec un *quart* pour deux et un couteau pour trois, dans une vaisselle de fer-blanc et de boîtes de conserve, nous mangeons un déjeuner de fortune qu'assaisonne une conversation pétillante d'esprit et de belle humeur. Quel tableau

que cette réunion dans un taudis, d'hommes aux barbes hirsutes, aux vêtements en peaux de bêtes ébouriffées, aux uniformes baroques et défraîchis, aux traits hâlés et fatigués, qu'on prendrait pour un conciliabule de brigands si sous les laines de mouton on ne voyait, ici ou là, des bouts de galons dédorés et surtout si l'on n'entendait cet accent fin, distingué, spirituel, élégant, d'une conversation enjouée tout à la fois et sérieuse, plus savoureuse ici — et plus française — que nulle part ailleurs. L'urbanité est si exquise que je lâche le mot : « C'est la guerre en dentelles! » Il est salué, et non sans cause, d'un franc éclat de rire.

Mais il nous reste beaucoup à faire : cette ombre moustachue, bardée de cuir et barrée d'un fusil en bandoulière, c'est l'agent de liaison qui nous attend pour nous conduire aux tranchées. Nous prenons les petites boîtes où sont serrées les saintes espèces, et, longeant le bois qui affleure à la crête, nous gagnons, sous son couvert, les boyaux, puis les tranchées. Alors commence la plus extraordinaire des courses apostoliques. Imaginez un dédale de ruelles percées dans une couche d'au moins 1 m. 50 de neige; les déblais ont été jetés par côtés et exhaussent les deux murs entre lesquels on disparaît : elles sont si étroites qu'on en frôle souvent les parois; le sol en est tantôt la terre, tantôt la neige durcie et salie; elles montent, descendent,

tournent, se croisent, grimpent par escaliers de glace, dévalent par glissades de boue. Les voici vides entre deux lignes qu'elles rejoignent; les voilà peuplées, car, à l'avant, les poilus y restent aux aguets, frappant des pieds pour se réchauffer, casqués de passe-montagnes, cuirassés de peau, le fusil au poing ou calé, en position de tir, dans l'embrasure d'un créneau gelé. Un peu plus larges à l'arrière, elles sont tapissées, parfois sur les deux côtés, parfois sur celui-là seul qui fait face à l'ennemi, de toiles de tente détrempées qu'agrafent des brindilles de sapin ou de hêtre. Soulevez : vous trouvez des grottes de toutes dimensions et de toutes formes : elles sont creusées dans la neige; une litière de paille s'y tasse, retenue, sur l'entrée, par une marche en rondins ; les unes sont plus grandes, d'autres plus petites, suivant qu'elles ont été creusées par des cénobites désireux de vie commune ou par des ermites soucieux de solitude. Voici, dans un petit trou, un isolé qui, penché sur son sac, écrit; d'autres, par trois ou quatre, se chauffent en se serrant dans le même terrier; il y en a qui fument, il y en a qui mangent, il y en a qui songent. A certains passages, des feux de bois, dont la fumée pique et brûle les yeux, flambent dans une encoche de la paroi d'en face. On s'y réchauffe et le café suspendu à quelque branche cassée y bout. C'est ce village troglodyte que nous parcourons en tous sens. A mesure que nous les

rencontrons, nous disons à nos paroissiens d'un moment ce pourquoi nous les venons voir. Ils se font signe les uns aux autres; des sergents entreprennent une ronde pour avertir leurs hommes; la traînée de poudre gagne toute la section. Par petits paquets de deux, de quatre, de dix, les hommes se réunissent. « Voulez-vous faire vos pâques? — Nos pâques? — Eh oui! nous vous apportons le bon Dieu. — Mais nous venons de manger. — Cela ne fait rien. — Alors... eh bien! oui, monsieur l'Aumônier, moi, je veux! » Je donne l'absolution; mon collègue, la communion — et après quelques chaudes poignées de main, nous passons plus loin. Ici on ne sait pas encore notre visite; nous soulevons une à une les portières des petites grottes. « Mes amis, y en a-t-il parmi vous qui désirent faire leurs pâques? » Et, de case en case, la nouvelle se propage : les toiles se lèvent, des bérets paraissent, bleus ou blancs — car on porte ici le manchon blanc pour la neige. D'aucuns sortent de leurs tanières; d'autres y restent blottis; sans respect humain, il y en a un sur les quatre d'une chambrette qui réclame les sacrements; ou bien, après une courte et touchante délibération, c'est à l'unanimité qu'ils acceptent. Ceux qui sortent de leur antre se massent par petits détachements. Certains, comme il est difficile d'évacuer ces chambrettes basses faites à la mesure d'une couche, y restent blottis. Ils ôtent leur bon-

net, s'agenouillent comme ils peuvent, déposent leur déjeuner ou leur papier à lettre, croisent les doigts, se recueillent, font un grand signe de croix pendant que je me penche pour les absoudre, et quand mon collègue, agenouillé sur la paille de l'entrée, se courbe pour passer la tête sous la porte et leur tendre la sainte hostie, communient avec une piété naïve de grands enfants.

Nous circulons sans arrêt; nous allons jusqu'au bout des petits boyaux où veillent les sentinelles avancées; nous pénétrons dans les châteaux forts de neige et de sacs de terre que défendent les mitrailleuses; nous croisons des équipes de travailleurs qui communient les bras appuyés sur leurs pelles. Un sergent qui nous a fait suivre toute la section nous demande, les yeux noyés, quand nous arrivons au bout, si nous allons repartir sans l'absoudre et le communier lui aussi. Tel ermite pleure dans sa caverne comme un saint Jérôme; des hommes demandent à nous embrasser. Ceux-là même qui n'ont pas répondu à notre appel nous serrent la main... Et les Allemands, qui sont à 200 mètres, respectent, comme sur une entente, le silence de l'action de grâces. C'est à peine si une balle égarée, passant sur notre tête pendant que j'ai la main levée pour une absolution, nous salue de son *prrt*. On ne tire guère aujourd'hui; le brouillard empêche qu'on se voie.

C'est tout. Il est 4 heures du soir. Il ne nous

reste que quinze hosties : c'est donc deux cent cinquante au moins que nous avons distribuées. Nous rentrons au baraquement où un thé chaud nous a été préparé. Le mulet chargé nous attend. En marche pour la descente. Elle s'effectue en pleine rafale d'eau et de vent. Le sentier à moitié dégelé est un torrent coulant sur un fond de glace mal prise. On glisse, on patauge, on s'embourbe, on se mouille; et ce n'est qu'après deux heures de ce manège que, traversés jusqu'aux os, nous arrivons au fond de la vallée. Souper au village. Départ dans la petite charrette d'ambulance. L'obscurité est absolue. Pas de lanterne à la voiture; de temps en temps une brève étincelle : c'est le briquet de mon collègue, un incorrigible fumeur. A chaque village, une lanterne qui barre la route, un sonore « Halte là! », et l'échange muet du mot de passe. Au train de la charrette, secoué et grelottant sous la bâche en cerceau où de vieux trous de mitraille font gouttière, je repasse doucement la journée en remerciant Notre-Seigneur et en priant pour les alpins de France.

Dominica in Albis.

Il y a deux compagnies du Ne bataillon alpin que nous n'avons pas vues dimanche passé. Elles nous réclament. Nous repartons. Il a neigé beaucoup; il neige encore pendant la nuit du samedi

au dimanche. Tout est blanc, tellement blanc que de l'hiver on n'a pas vu si blanc. *Dominica in Albis*. Dès 5 heures du matin, nous partons sur une route verglassée. Les sommets ont un capuchon de nuages; le ciel pourtant semble vouloir se dégager. Pas de mule : nous avons simplifié notre chapelle et tout tient dans nos deux musettes. Le major, qui, comme il y a huit jours, a tout organisé, nous accompagne avec son ordonnance. Nous repassons par le même sentier, mais la neige le recouvre dès le bas et elle va s'épaississant très vite. Les branchages des hêtres en sont si chargés qu'on ne voit de la forêt qu'un enchevêtrement inextricable de brindilles blanches, un réseau complexe et fin comme les algues d'un herbier. Les fûts coupés étendus à terre sont doublés d'un fût de neige qui les recouvre; les sapins aux branches alourdies paraissent serrés dans un fourreau d'ouate; les buissons portent entre leurs fourches des flocons cotonneux. Des traces de biches coupent seules la monotonie du sol également recouvert. La piste, qui craque sous les pas, grimpe indéfiniment : au sortir du bois, elle se perd dans une nappe balayée par le vent et si blanche sous le ciel éclairci que nous clignons des yeux. Le ciel se dégage : on voit de loin, aujourd'hui, l'abri de H...-N... et les *marabouts* qui l'entourent : ils sont poudrés à frimas et du toit de la ferme pendent en frange des stalactites de plus

d'un mètre. Nous saluons le commandant et, quittant le chemin de dimanche, montons droit sur les crêtes; des buissons givrés fleurissent l'étendue blanche : en voici deux plus touffus auprès desquels on distingue, également givrées, de la tôle ondulée, de la terre remuée, de la toile à tente. J'approche : sous ces bosquets délicats de corail argenté, deux 75 avec leurs caissons se dissimulent. Derrière eux s'ouvrent les tranchées-abris des artilleurs.

Enfin, voici notre première étape : le baraquement de la 3e compagnie, capitaine S... La porte s'ouvre sous la girandole de stalactites et nous pénétrons dans une grande bâtisse de bois, à panneaux démontables, à charpente boulonnée. Un large passage en occupe la droite; sur la gauche courent en galerie deux rangs superposés de couches de paille sur des rayonnages en planches. Un poêle ronfle dans la grande allée. Au fond, une cloison disjointe ferme la case des officiers. Contre cette cloison, une table à thé, pour nous servir d'autel, dressée sur deux bancs. Les hommes, dès notre arrivée, se groupent dans le passage ou se lèvent, debout, sur l'étage supérieur des couchettes. Le capitaine se place au premier rang : une figure mâle et triste : il vient d'apprendre que son fils, alpin comme lui, a été pris sur un sommet voisin; et sa fille va entrer ces jours-ci en religion. Il assiste à la messe en chrétien fier et profond.

Au sermon, ses paupières se mouillent. Derrière lui, beaucoup pleurent. Prières, cantiques; une quarantaine de communions. Après la messe, le capitaine fait déjeuner mon collègue qui l'a dite, puis prend comme nous tous sa canne à rondelle pour la neige et nous fait la conduite par l'immense désert blanc. Chemin faisant, il nous montre en contre-bas, sous des arbres décharnés, deux pièces de 155 prêtes à tirer par-dessus la croupe. Nous les dépassons. Notre guide nous laisse après de chauds remerciements et une cordiale poignée de main : « Mon capitaine, nous vous promettons de prier pour votre fils et pour votre fille. — Merci, mon Père » et, les yeux humides, mais clairs, il se détourne. Nous repartons. La crête s'abaisse. Sans piste frayée, de la neige jusqu'à mi-cuisse, nous descendons vers un col. Des alpins y travaillent à des boyaux couverts et à des tranchées. Nous reviendrons les voir ce soir. En attendant, remontons de l'autre côté du col, entre des bosquets de givre, vers le baraquement où loge leur compagnie. C'est un hangar du même type que le précédent.

Et le capitaine de la 4e compagnie nous y reçoit, comme son collègue, en chrétien convaincu. Il est fier de nous montrer une lettre d'un de ses fils : le jeune brave, qui se bat dans le Nord, se vante de n'aller au danger que bien confessé et communié. Il a de qui tenir. Son père avance à la sainte table

à la tête de trente de ses hommes. La messe dite, nous dînons. Comme il faut que la fumée soit cachée aux Allemands, les cuisines sont beaucoup plus bas sur la pente neigeuse : aussi les plats, — servis dans une vaisselle hétéroclite, — ne se succèdent-ils qu'à de longs intervalles. Ils constituent un menu très *campagne*, j'entends, au sens militaire du mot. On s'offre pourtant au dessert le luxe de petits beurres, — en miettes, il est vrai, et offerts dans une boîte à thé; — et, après le café, où nage un peu de paille, le régal très *couleur locale* d'un petit verre de *niole*.

Mais voici l'agent de liaison qui doit nous conduire plus loin. Le capitaine se lève, nous mène lui-même, à travers un bois que deux mètres de neige ont enseveli jusqu'à hauteur des branches, sur le versant opposé de la montagne. Deux ou trois postes s'y trouvent à mi-coteau, non loin des Allemands qui occupent la vallée. Nous les visitons sans grand succès du reste, mais bien reçus par tous. En remontant, nous voyons de loin, le long des tranchées qui dominent la crête opposée, des silhouettes ennemies — et, plus près, sur un éperon détaché de notre montagne, le dédale, très visible derrière les futaies, de leurs premières lignes de défense. Quelques coups de canon, amplifiés et prolongés par les échos, saluent notre départ. Car notre tâche est cette fois finie. Avant de quitter la cime, nous nous remplissons les yeux

de l'immense panorama qu'elle commande. C'est, sous un ciel très tourmenté, avec d'infinies trouées de limpidité et des fumées opaques de nuages déchiquetés, un paysage sévère, tout en noir et blanc, de montagnes, de sapins et de neige : à peine, au fond des vallées, voit-on quelques lambeaux de prés verts ou la tache de quelques toits rouges, dont la couleur vive détonne presque dans l'universelle grisaille.

Une descente rapide sur des pistes mal tracées, puis sur des sentiers suivis par le ravitaillement, nous ramène vers des bois de hauts sapins. Dans un espace blanc, l'un d'eux a été coupé. Aux yeux des *Tauben*, il aura l'air d'un canon d'artillerie lourde; plus bas, sous des branches épaisses, là, demi-enterrés, la gueule à fleur de talus, deux véritables *120 longs* sont tapis. A leur entour, serrées dans des abris couverts de rotins et de terre, étagées en bel ordre sur de robustes rayonnages, classées avec soin selon leur étiquette, dorment les « bouteilles de champagne » — les obus percutants, fusants, explosants, qu'on va, ce soir peut-être, envoyer par-dessus les crêtes. C'est là que, par un chemin élargi pour ces deux canons, notre charrette d'ambulance est venue nous attendre. Elle nous cahote une bonne heure — atrocement — avant d'accéder à la plaine. Encore quelques kilomètres à belle allure, et nous débarquons devant le bureau du capitaine. Je lui apporte de là-

haut un magnifique culot d'obus autrichien de 64 et je reçois de lui ce remerciement que j'avais désiré : « C'est bien! je vous renverrai pour me trouver aussi la fusée! » A quand donc une prochaine messe aux *cagnas* des chasseurs alpins?

Louis C...,
Infirmier militaire à la N[e] ambulance alpine.

LIVRE IV

ÉPISODES

I

LE PETIT PATROUILLEUR

Pourquoi le *Taube* parut-il au moment précis où je passais dans cette tranchée?... Le clairon sonna la retraite : si pressé que je fusse, il fallut, bien à contre-cœur, m'arrêter et me tapir dans le premier terrain venu. Un engagé de vingt ans, aux grands yeux noirs d'Israël, y fourbissait son fusil. Nous causâmes.

Fils d'un ouvrier libre penseur et d'une juive, R... n'avait connu de ses parents que la force brutale et la soif du gain. Jamais un mot de tendresse. Jamais non plus de notions religieuses ni morales. Il avait grandi seul, sans affection.

Un jour, ce fut une grande fête pour ses camarades : dans leurs vêtements neufs, épinglés d'un brassard blanc et or, ils allaient à l'église, et, du dehors, l'on entendait de si belle musique, que R... voulut en prendre sa part. Pour la première fois, il franchit la porte mystérieuse. Ébahi devant les splendeurs du culte catholique, il demeura longtemps là, dissimulé dans un coin, se demandant pourquoi il n'avait pas, lui aussi, ses fêtes et ses

joies. Mais, au retour, les coups se mirent à pleuvoir. Ses parents avaient bu, ce soir-là comme tous les autres ; ils menacèrent l'enfant des pires sévices, s'il retournait chez les curés : défense absolue lui était faite de choisir une religion — s'il en voulait une — avant sa majorité.

Pour satisfaire aux besoins d'argent du père alcoolique et de la mère frivole, R... fit un peu tous les métiers : mécanicien, dessinateur, garçon de café, aviateur... Aucun ne rapportait assez au gré des buveurs, et chaque retour au logis était marqué par une nouvelle scène. Finalement, à bout de patience, R... décida de partir : il s'engagea dans l'infanterie coloniale.

La guerre lui apporta ses premières joies. Enfin, il allait « faire quelque chose de bon » ! D'une crânerie que secondaient la vigueur physique et l'adresse, il se proposa tout de suite pour les rôles les plus périlleux.

Blessé dès les premiers engagements, il refusa de se laisser évacuer : « Amocher des Boches, il n'y a rien de tel pour guérir de leurs blessures » — et la sienne fut vite guérie.

Après la retraite, puis la victoire de la Marne, on s'arrêta sur les hauteurs de l'Aisne. Durant les jours de flottement qui précèdent la fixation des lignes de tranchées, R... fut posté au point le plus dangereux, très avancé, derrière une meule de paille. Trois jours et trois nuits il resta là : on

oubliait de le relever. Lui, il trouvait la chose toute naturelle, heureux de souffrir pour le pays et, d'ailleurs, occupant fort bien son temps : dans les ruines d'un village, il avait ramassé un petit livre de prières catholiques; derrière sa meule, il le lut, le relut, apprenant par cœur ce qu'il en comprenait, et déjà s'éveillait en lui l'idée d'une vie meilleure à préparer, d'un Dieu souverain à servir, à invoquer. *Non in solo pane vivit homo*... On s'aperçut enfin de l'absence de R...; il fut rappelé, restauré, et repartit ailleurs en sentinelle.

Quelques jours après, les obus mettaient le feu à une grange voisine : cinquante soldats se trouvaient ensevelis sous les décombres et les flammes. Un capitaine d'état-major accourut, réclamant des volontaires pour l'aider à dégager les malheureux. R... fut héroïque. Tant qu'il resta des victimes dans la fournaise, il s'y enfonça sans frémir et réussit à sortir tout ce qui vivait encore. Le capitaine lui serra la main : « R..., c'est bien, ce que vous avez fait là; si les hommes ne vous en récompensent pas, Dieu le fera. »

... « Dieu le fera!... Comment! un capitaine d'état-major croit en Dieu? et en un Dieu qui puisse me récompenser! » Et le cerveau de R... de travailler, sous l'action de la grâce. Les leçons du petit livre s'éclairèrent. La première prière monta de ce cœur d'enfant : « Mon Dieu, si vous existez, montrez-vous à moi! »

Dès lors, il redoubla d'ardeur à s'exposer. Chaque jour, il venait soumettre à ses chefs quelque nouveau « truc » pour la nuit suivante. Que son escouade fût ou non de service, il fallait qu'il « marchât », lui. Quelque chose lui disait que, par le sacrifice de soi, il mériterait une grâce de lumière. Son plus grand bonheur était de « patrouiller » : alors, rampant dans la boue, sous la pluie, il se glissait à plat ventre jusqu'aux Allemands, pour reconnaître leurs travaux de sape ou leur jeter des grenades, ou fusiller à bout portant les sentinelles. Cent fois par nuit il aurait pu être tué, mais Dieu, pour le laisser toucher par les balles, attendait qu'il fût prêt.

C'est alors que je passai près de lui et qu'un avion allemand me força d'entrer dans son trou.

Bien peu d'explications suffirent à le décider. « Mais donnez-moi le plus tôt possible ce baptême et cette petite hostie; je ne veux pas mourir avant de les avoir reçus... Et puis, apprenez-moi à prier. » Nous décidâmes qu'il serait baptisé trois jours après, le 21 novembre, fête de la Présentation de la sainte Vierge, afin que la cérémonie pût se faire dans une église des environs, avec plus de solennité.

Durant ces trois jours d'attente, R... eut un grand scrupule qu'il me confia : « J'ai peur d'avoir mal fait : ces trois jours, j'ai accepté toutes les corvées, toutes les missions qu'on m'a confiées,

mais je n'ai pas osé en demander de moi-même : j'avais tellement peur d'être tué avant d'être chrétien! Mais je vous assure, Père, que je me rattraperai dès que vous m'aurez baptisé. »

La cérémonie fut très émouvante. L'enfant, dans sa capote blanche de boue et trouée de balles, répondait en français aux splendides prières de la liturgie. A côté, son parrain, le capitaine d'état-major dont un simple mot avait fait jaillir en lui la première étincelle de foi. Après le baptême, où il avait choisi le nom de Marie, je lui donnai le corps du Christ, et il se releva droit, fier : « Maintenant je suis fort; je vous promets de me conduire en chrétien jusqu'à la mort. »

Comme nous sortions, son capitaine de compagnie le félicita. « Mais, ajouta-t-il, j'espère que tu ne vas pas en profiter pour me demander des faveurs. — Si, mon capitaine, et je le fais tout de suite : je vous demande de m'envoyer toutes les nuits en patrouille. »

Dès lors, je lui portais la communion aux tranchées, presque tous les jours. Il en était avide. Nous faisions ensemble une courte préparation, une courte action de grâces, et toujours il ajoutait, en me remerciant : « Je me sens plus fort qu'avant. »

La semaine suivante, son commandant me disait : « Depuis huit jours, il est absolument épatant. Je vais lui faire donner la médaille militaire : il l'a méritée plus de vingt fois. » La médaille!

c'était le plus beau de ses rêves humains. Or, une nuit, de son créneau, il aperçut la sentinelle qui, surprise par une patrouille allemande, reculait vers la tranchée. Le boyau étant trop étroit, R... bondit par-dessus le parapet, courut aux agresseurs, à bout portant tua celui qui déjà occupait le poste, embrocha les deux autres de sa baïonnette et, seul, tint tête à la fusillade de la tranchée ennemie. Le lendemain, son capitaine le fit appeler : « R..., tu tiens ta médaille. Mais je ne puis faire le rapport nécessaire sans compromettre la sentinelle qui a flanché : elle sera fusillée. — Alors, mon capitaine, je ne veux pas que vous fassiez le rapport; j'aurai ma médaille une autre fois. »

Presque toutes les nuits, il partait en patrouille, si bien qu'on ne l'appelait plus que le « petit patrouilleur ». Le jour, il « faisait ses cartons » : son poste de prédilection était celui d'une sentinelle avancée, à trente mètres de la ligne allemande. Là, à côté de son créneau trop bien repéré et détruit à plusieurs reprises, il avait creusé et dissimulé dans la terre même un trou par où il tirait en sécurité. Quelle joie dans ses dents blanches, quand il se retournait en riant : « Ça va, les coups portent! Mais j'ai vidé mes cartouchières, passez-m'en d'autres. »

Ses devoirs de soldat ne lui faisaient pas oublier les autres. Dans son petit livre de prières, il avait lu, parmi les devoirs du chrétien : « Souviens-toi que chaque jour tu as à éclairer l'âme d'un cama-

rade. » Prenant le conseil à la lettre, il s'était imposé de ramener chaque jour à Dieu un camarade, et il avait commencé par les plus lointains, — un libre penseur, par exemple, qu'il savait artiste et qu'il convertit en lui expliquant, à sa manière, l'art chrétien. Bien des quolibets accueillirent ce zèle du néophyte; mais, disait-il, « je n'ai pas plus peur des railleries que des balles; je suis chrétien, je ferai mon devoir de chrétien ». Les premières âmes auxquelles il aurait voulu communiquer sa foi furent celles de ses parents. Il tint à leur écrire sa conversion, son bonheur, son désir de les voir, eux aussi, entrer dans l'Église. Ils ne répondirent pas plus à cette lettre-là qu'aux précédentes.

Un jour, il vint à moi, songeur, presque timide : « Père, vous m'avez dit d'être humble, et je crois que j'ai beaucoup d'orgueil; voyez ce que je voudrais maintenant : devenir prêtre pour faire connaître Notre-Seigneur à tant d'hommes qui ne le connaissent pas; serait-ce possible? Puis-je y penser? »

Et, de plus en plus, il avait faim de l'Eucharistie, « C'est Notre-Seigneur qui me donne ma force; » — « Vous allez me donner Notre-Seigneur », me disait-il chaque fois qu'il m'apercevait. Un soir, je le rencontrai dans la tranchée au moment où il allait jeter ses grenades. « Père, vite, Notre-Seigneur! » Sur place, debout dans l'eau, je lui donnai le divin Maître et il partit radieux : « Je l'emporte avec moi, je suis tranquille. » Or, cette nuit-là, ses

camarades n'étaient pas tous aussi « tranquilles ». Les mitrailleuses allemandes jetèrent le désarroi dans le groupe, qui se replia. R... se dressa derrière eux et, levant une de ses grenades : « Le premier qui recule, je la lui f... sur la g... » Grâce à lui, l'ordre se rétablit, et l'on put faire du bon travail. Le « petit patrouilleur » semblait invulnérable; seuls son képi et sa capote étaient touchés: lui, il riait toujours.

A force de « patrouiller », il connaissait parfaitement, dans tous ses détails, cette forteresse, que l'ennemi avait peu à peu creusée au fameux col des Abeilles. Or, un jour, on apprit que l'ordre était donné de nous en emparer le lendemain de vive force. « Nous y resterons tous, me dit R..., et nous ne le prendrons pas : c'est imprenable. Mais comptez sur moi pour faire tout mon devoir; donnez-moi seulement Notre-Seigneur. »

L'action fut terrible et infructueuse. Douze cents hommes y restèrent. Au soir, sur le bord d'une tranchée, j'aperçus mon petit R..., couché dans un linceul de boue : un éclat d'obus lui avait fracassé le crâne. D'un geste de son bras renversé, il semblait jeter une grenade; ses lèvres ouvertes souriaient encore, tout son visage d'enfant disait la joie de mourir pour la France, avec Jésus en lui.

C'était le 28 décembre, à l'heure où, sur les chants joyeux de Noël, l'Église laisse tomber une note plaintive, au souvenir du massacre des Innocents.

Aidé d'un ami du « petit patrouilleur », je ramenai son corps. Les Allemands ne tirèrent pas sur nous, comme s'ils voulaient respecter dans la mort l'enfant qui, trois mois durant, avait été leur plus dangereux adversaire.

Au bas des tranchées, dans le cimetière que peuplent déjà d'innombrables petites croix de bois, nous lui fîmes creuser une tombe. Sur son brancard, où il souriait toujours, on le couvrit de chrysanthèmes et d'ifs. Son parrain lui mit au cou une chaînette d'argent avec la médaille de la Vierge, qui, gravée en souvenir de son baptême, était arrivée le jour même de sa mort. Puis je repris en mains le petit rituel du 21 novembre, au chapitre, non moins beau, des funérailles chrétiennes : ... *ut, sicut hic eum vera fides junxit fidelium turmis, ita illic eum tua miseratio societ angelicis choris.*

Aucun chant ne répondait aux prières. Seul, le canon tonnait. Mais, dans ce décor de ruines, au chevet d'une église effondrée, sous la pluie qui pénétrait les capotes, au pied de l'imprenable col des Abeilles, le sourire du « petit patrouilleur » disait encore, malgré tout, la certitude de la victoire.

Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni... Qui manducat meam carnem habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

L. L...,

Aumônier de la Ne division coloniale.

II

L'HOPITAL DE POPERINGHE

5 février 1915. — Vous savez que, depuis quelques jours, on m'a transféré, de la salle commune des « grands opérés », où je me trouvais avec nos blessés, dans une chambre particulière, où je suis installé à merveille. C'est une petite pièce bien saine et bien propre aux murs blanchis à la chaux. J'y ai une toilette, ce qui facilite les soins d'hygiène, et surtout j'y ai l'avantage d'un voisinage tout à fait agréable et intéressant. Ma cellule communique en effet avec une vaste chambre où se trouve installée une famille de réfugiés d'Ypres, qui sont aux petits soins pour moi, et dont le fils aîné, Antoine, s'est constitué spontanément mon infirmier.

Je dis « le fils aîné ». Hélas! ce garçon de seize ans l'est aujourd'hui. Il n'était, il y a trois mois, que le cinquième enfant d'une admirable famille de sept, dont les parents étaient parmi les plus considérés de la ville d'Ypres. Le père, M. N..., qui avait refusé d'être échevin, tenait rue de Menin une importante maison de commerce de cuirs.

Après la fille aînée, Maria, âgée de vingt-trois ans, venait un fils, Albert, âgé de vingt, beau et grand jeune homme — à en juger par la photographie que m'a montrée Antoine. Il avait fait toutes ses études au collège diocésain de Bruges, et, depuis qu'il les avait terminées, aidait son père dans les affaires. La série se continuait par une fille, Gabrielle, âgée de dix-neuf ans; une autre, Anna, âgée de dix-huit; mon ami Antoine, âgé de seize; une autre fille, Antoinette, âgée de quatorze, un dernier fils, Joseph, âgé de onze ans.

Quand le bombardement, — pendant cette première semaine de novembre où nous vivions jour et nuit sous une pluie d'obus, — rendit la ville intenable à la population civile, la famille N... se mit comme les autres en devoir de partir. Les trains ne circulaient plus. Chacun prit sur son dos ce qu'il put du mobilier le plus indispensable, et le père, la mère, les six enfants (Maria, l'aînée, était absente) prirent à pied la route de Poperinghe. Ils étaient à peine sur la place de la Halle-aux-Draps que des soldats de l'armée anglaise, par je ne sais quelle fatalité, les obligèrent à rentrer chez eux, leur affirmant qu'il suffisait de s'abriter dans les caves pour ne courir aucun danger.

Cependant les énormes « marmites » allemandes tombaient de plus en plus dru sur la ville, faisant sauter les maisons, tuant les rares promeneurs... La famille N..., quittant sa maison, dont les caves

ne paraissaient pas assez bien voûtées, se rendit, du même côté de la rue, dans les caves du Cercle catholique. C'était un bel édifice, où d'autres familles avaient aussi cherché refuge. Elles s'entassaient la nuit dans les diverses caves. Pendant la nuit du jeudi 5 novembre, le père et la mère dormaient au milieu de leurs six enfants, quand soudain un obus de gros calibre fait sauter toute la construction, la réduit en miettes, et, défonçant les caves, achève d'éclater juste au milieu de celle qu'occupait la famille N... Quand la fumée et la poussière se dissipèrent, la mère, qui n'avait aucune blessure, chercha les siens à tâtons pendant cinq à dix minutes dans une obscurité complète, au milieu des cris et des gémissements; ayant pu enfin se procurer de la lumière, elle vit son fils Albert, l'aîné des garçons, et sa fille Gabrielle, tués l'un à côté de l'autre; sa troisième fille, Anna, profondément blessée à la tête; Antoine et Joseph, blessés eux aussi; le premier avait le dos déchiré par un éclat d'obus, le dernier avait la cuisse cassée. Le père ne gémissait pas, mais c'était par force d'âme, pour ne pas attrister ceux qui restaient des siens : il était affreusement mutilé; il vécut encore un jour et demi dans les plus vives souffrances, et expira après avoir pieusement reçu les derniers sacrements.

Cette famille, — la plus éprouvée de toutes celles qu'a mises en deuil le bombardement

d'Ypres, — était précisément, de l'aveu de tous, la plus méritante et la plus chrétienne de la ville. Les prêtres du pays ne tarissent pas en éloges sur la manière dont les parents avaient élevé leurs nombreux enfants. Chaque matin, le père allait communier à sa paroisse, l'église Saint-Jacques, et le soir, quand la maison de commerce était fermée, il retournait à l'église faire, en compagnie de tous les siens, le chemin de la Croix : c'était, me disait un témoin, comme une procession quotidienne. « Qu'aurions-nous pu faire pour le service de Dieu que nous n'ayons tâché de faire? » dit parfois, maintenant, la pauvre mère quand elle songe à son mari. Et les gens que je vois venir lui faire visite pour la consoler me disent : « Elle a raison. Elle et son mari avaient fait de leur famille un modèle pour toute la ville. »

Il semble, en vérité, que, dans cette épouvantable guerre, Dieu, par une vue mystérieuse de sa providence, laisse fondre les épreuves les plus douloureuses sur les familles les plus généreusement chrétiennes. Il en est de mainte famille française comme de cette pauvre famille belge. Que dites-vous de cette lettre que m'écrivait, ces jours-ci, une mère dont les deux fils, — anciens membres de la conférence Olivaint, jeunes gens accomplis, devant lesquels s'ouvrait un brillant avenir, — ont été portés, à quelques jours de distance, vers la fin

d'août, comme disparus au combat : « Notre angoisse n'a pas encore pris fin et, tout en espérant que Dieu et la sainte Vierge protègent nos enfants, nous nous soumettons par avance à ce que la Providence nous demandera. Si nos épreuves et nos sacrifices sauvent des âmes et contribuent à la régénération de notre cher pays, *il faut nous tenir pour honorés d'avoir été appelés à cette mission ;* mais, à de certaines heures, le sacrifice est bien douloureux, l'angoisse bien grande. » En vérité, trouve-t-on quelque chose de plus beau dans les vies des saints?

Que dites-vous encore de cette lettre écrite par une jeune femme qui avait épousé, en juin dernier, un charmant garçon, d'un caractère délicieux, d'une piété profonde, avec qui, sous l'œil de leurs communs parents, elle s'était liée depuis son enfance? Apprenant qu'il vient de mourir prisonnier en Allemagne : « Tout ce que je demande à Dieu, c'est de me donner le courage, en attendant le jour où nous serons réunis pour toujours. Je prie mon L... de m'obtenir la force de dire pleinement le *Fiat*, alors que Dieu m'a tout repris, le bonheur de toute ma vie. Je veux être digne de mon mari, dont l'âme si pure, si belle, était ma force et mon soutien. Avec lui, j'ai eu deux mois d'un bonheur tel que c'était un bonheur du ciel. Bien souvent, je lui disais : « Je ne mérite pas le bonheur que Dieu « me donne : voilà le rêve de toute ma vie réalisé »,

et toujours nous terminions par un merci bien fervent à Dieu. Maintenant qu'il m'attend là-haut, il me fortifiera par ses prières et aidera mon pauvre cœur brisé. Je vais m'occuper des blessés, faire à ces chers soldats ce que je n'ai pu faire à mon bien-aimé mari. »

Et le père du même jeune marié, — père d'une famille de sept enfants, lui aussi, dont le second, garçon de très grande espérance, avait été tué, deux mois auparavant, à la bataille de Reims, et dont le quatrième et le cinquième avaient été emportés par un accident, — en apprenant cette nouvelle et si douloureuse perte, m'écrivait de son côté : « Hélas! (mon fils aîné) s'en est retourné vers le Seigneur, où il jouit du bonheur des élus... Que le nom de Dieu soit béni! Mais qu'il est dur de se trouver privé d'un enfant qui ne nous avait donné que des consolations!... Nous savons du moins où son corps a été déposé... (Quant à l'autre), je commence à craindre de n'avoir pas la consolation de le ramener dormir son dernier sommeil dans notre cimetière de paroisse, auprès de sa mère chérie et de ses trois frères. C'est encore un grand sacrifice que le bon Dieu nous impose, demandez-lui de nous accorder la force, le courage et la résignation dont nous avons tant besoin. »

Quelles pages édifiantes nous aurons à garder au livre d'or de la conférence Olivaint!

Devant pareils spectacles de générosité dans le sacrifice, je me redis souvent ce que me disait l'autre jour un prêtre flamand, à propos de cette famille N..., la plus édifiante et la plus éprouvée de la ville d'Ypres : « Cette guerre, si elle enfante sous nos yeux une multitude d'horreurs telles qu'on n'en vit jamais, produit, en proportion plus large encore, des fruits de sainteté dont nous ne pourrons apprécier qu'au ciel l'incomparable saveur. »

Je reviens à la famille qui, par son voisinage, me rend tant de services.

Malgré l'affreux deuil qui pèse sur elle et dont chaque enfant garde en son âme la plaie, je constate que leurs blessures du corps, encore à peine cicatrisées, n'ont pas tari chez eux cette gaieté expansive et douce qui semble un privilège de la race flamande. Tout comme les deux sœurs yproises dont je vous parlais récemment, — celles qui emploient les loisirs de leur ruineux exil à nous soigner gratuitement avec les dames de la Croix-Rouge, — les enfants N... ont spontanément sur les lèvres le chant et le sourire.

Le plus gai de tous est le dernier, le petit Joseph, celui qui a eu la cuisse cassée : avec une mémoire prodigieuse, il chante à cœur joie, d'une voix très juste, les chants patriotiques flamands auxquels la guerre a donné naissance, à moins qu'il ne se retire dans un coin de la chambre avec sa petite sœur Antoinette pour jouer bien sagement sur un da-

mier qui représente la carte des pays belligérants et qu'on appelle « le jeu de la guerre ». La grande sœur Anna, celle qui a eu le crâne entamé par un obus et dont la plaie profonde achève heureusement de se cicatriser, passe le temps à tricoter; son visage, tout pâli par de longues souffrances, sourit doucement chaque fois que les autres l'y provoquent par leurs ébats. Quant à Antoine, mon ami, qui porte gaillardement sa blessure au dos, c'est le plus aimable compagnon qu'on puisse trouver et le plus charitablement attentif. Quand il m'eut vu transporter sur un brancard, il y a huit jours, dans la chambre voisine, il s'arrangea, sans me le dire, pour coucher la nuit suivante tout près de ma porte entr'ouverte, afin de venir à mon aide si besoin était. Chaque soir, avant de s'endormir, il vient voir si j'ai tout ce qu'il me faut, et chaque matin il revient, avant l'heure où l'on m'apporte la sainte communion, préparer ma chambre pour la réception du bon Dieu. Quand je puis me lever et sortir en ville, il m'accompagne, prêt à me donner le bras si ma canne ne suffit pas, et pendant la promenade sa conversation ne tarit point : devant chaque église, devant chaque vieille maison, il a quelque légende édifiante du pays à me raconter. En rentrant, il se met à travailler son grec et son latin; vous pensez si je me fais un plaisir de l'aider à mon tour. Puis, quand sa mère a besoin de lui pour faire les comptes de la famille, il s'y met avec

elle et rédige les cahiers de chiffres avec la netteté d'un commerçant déjà initié aux affaires. Ajoutez à ces qualités sérieuses un entrain joyeux qui se fait jour à la moindre occasion : qu'une scène drôle se passe dans la rue, qu'un amusant quiproquo se produise dans la conversation de famille, son rire éclate franc et sonore. Et de ma chambre, à écouter le perpétuel gazouillement de tout ce petit monde, je ne croirais jamais que j'ai pour voisins des enfants qui ont tant souffert.

Au milieu de toutes ces natures joyeuses malgré elles, il y a quelqu'un qui ne sourit jamais, c'est la mère. Elle a les traits allongés des femmes qui ont eu une vie fatigante et le regard voilé de celles qui ont connu les grandes douleurs. Les larmes semblent toujours prêtes à jaillir de ses yeux. Qu'on lui rapporte une couverture où sont visibles les traces de l'obus qui a tué son mari et ses aînés, qu'un mot soit dit en passant qui évoque de loin la terrible nuit du 6 novembre, ses joues se mouillent aussitôt. Mais elle fait effort pour retenir ses larmes, afin de ne pas empêcher la gaieté spontanée de ses enfants. Elle emploie son temps à sauver les débris de la fortune nécessaire pour les faire vivre. L'autre jour, malgré le bombardement qui continue toujours, elle est rentrée à Ypres pour y chercher dans sa maison ce qui restait encore de tiges de cuir; et comme les cuirs ont doublé de valeur, elle a été bien heureuse de trouver

là une importante ressource. Mais au cours de ce pénible voyage, elle tomba deux fois sur des chemins boueux encombrés de convois, et le soir, quand elle rentra dans la chambre avec ses vêtements tachés, un seul cri : « Maman! » jaillit de toutes les poitrines, cri dont je n'oublierai jamais l'accent, tant il contenait d'affection, d'inquiétude filiale, de respect douloureux et aussi de joie pour le retour anxieusement attendu.

Lorsque la digne femme a réglé les affaires et achevé ses comptes avec l'aide d'Antoine, elle prend sur ses genoux le coussin chargé de petits fuseaux qui lui sert à faire de la dentelle d'Ypres. Il y a quelques jours seulement qu'elle s'est remise à ce genre de travail. A côté d'elle est une ouvrière, employée et amie de la famille, hospitalisée dans la même chambre, qui s'y livre à longueur de journée. Aussi est-ce à longueur de journée qu'à travers les joyeux ébats des enfants, j'entends le paisible cliquetis des petits fuseaux qui, au nombre de soixante, cent, cinq cents, un millier parfois, s'agitent sous les doigts des dentellières. Et je me dis que si ma mère et mes sœurs étaient là, la vue de ce travail les intéresserait bien plus encore qu'elle ne peut m'intéresser.

Vers 6 heures et demie du soir cessent et les jeux des enfants et le travail des femmes. Tout le monde récite en commun le chapelet et les litanies de la sainte Vierge : si « M. l'Aumônier opéré »

est encore là, dans le fauteuil que l'on s'est fait un plaisir de lui offrir pour qu'il y rédige sa correspondance, on lui demande d'indiquer quels mystères du Rosaire il faut méditer cette fois. Puis vers 7 heures, quand il s'est retiré dans sa chambrette, toute la famille soupe, et après une longue prière du soir, elle s'endort sur les lits et les matelas entassés dans la grande chambre.

Plus je vis dans cette pauvre Flandre occidentale si cruellement éprouvée, plus j'admire ces populations flamandes. Leur foi profonde se traduit par une piété tendre, qui aime à prodiguer de toutes parts les statues pieuses : elle a créé, dans les ateliers de Bruges, de Roulers, d'Ypres, une école d'art chrétien, trop peu connue au loin, mais très remarquable par le sentiment avec lequel elle a su industrialiser l'imagerie religieuse sans la rendre vulgaire. Cette petite ville de Poperinghe, — sans atteindre, tant s'en faut, la splendeur d'Ypres, qui était incomparable il y a quatre mois encore, — possède cependant trois bien jolies églises médiévales, où plus d'une œuvre est digne d'arrêter le regard de l'artiste, et son hôtel de ville, tout récemment bâti dans le style du pays par l'architecte yprois Coomans, est une petite merveille de pittoresque simple et gracieux. Mais surtout, mieux que l'art, ce sont les plus belles vertus chrétiennes que développent chez les Flamands leur foi et leur piété. Patience inlassable au milieu des

troupes qui, depuis plusieurs mois, les encombrent et qui n'ont pas toujours pour les habitants les égards que mériterait leur malheur, — charité délicieusement attentive, qui devine les besoins d'un hôte et les satisfait avec discrétion, — enfin résignation paisible et même joyeuse au milieu des plus dures épreuves, tant le tempérament de cette race a fait depuis des siècles provision de joie et de gaieté — voilà des traits qui m'ont frappé dès mon arrivée à Ypres, vers la fin d'octobre, et que trois mois d'expérience quotidienne m'ont fait sentir plus vivement de jour en jour. Il me semble qu'on peut en faire honneur, pour une bonne part, au clergé de ce pays, que j'ai trouvé, dans l'ensemble, éminemment pieux, régulier et zélé. Sur ce point, j'aurais à citer bien des faits émouvants qui, depuis le bombardement d'Ypres, ont manifesté l'héroïsme sacerdotal. Mais il y faudrait une nouvelle lettre. Je m'arrête, en me recommandant à vos prières et à celles de nos amis.

Paul AUCLER,
Aumônier militaire de la N[e] division.

III

LE TORPILLAGE DE L'« ARABIC »

Nous sommes partis de Liverpool le 18 août, à 2 heures et demie du soir. L'*Arabic* était un magnifique vapeur de 200 mètres de long. Il avait deux hélices bien qu'avec une seule cheminée. L'aménagement intérieur était excellent, sans grand luxe, car il n'y avait pas de premières. Nous étions environ cent quatre-vingts passagers, ce qui n'est pas, comme vous le voyez, un chiffre bien élevé. L'équipage comprenait plus de deux cents hommes.

Le temps était magnifique. On ne sentait pour ainsi dire pas le mouvement du navire. Je passai une nuit très paisible, telle que je n'en avais pas eu de semblable dans mes voyages antérieurs.

Le matin du 19, après le premier déjeuner, j'étais à me promener sur le pont avec plusieurs autres passagers. Il pouvait être 9 heures et demie. Je causais avec un Chinois de Shang-Haï, qui avait fait une partie de son éducation chez les missionnaires français. Tout à coup se détacha sur l'horizon, en avant de l'*Arabic*, un navire d'une

forme extraordinaire. Bien vite, nous pûmes voir que c'était un vapeur en train de s'enfoncer, la proue déjà dans la mer. Plus loin, sur notre droite, apparaissaient deux chaloupes, dont les passagers faisaient force de rames : c'était l'équipage du navire en perdition, le *Dunsley,* comme je l'ai su depuis. Ces chaloupes se dirigeaient vers la côte, mais celle-ci était invisible.

Plus de doute possible pour nous : le *Dunsley* venait d'être torpillé!

— Eh, eh, dis-je à mon Chinois; il y a des sous-marins par ici!

— Bah! Vous n'allez point parler de sous-marins maintenant, me répondit-il.

Mais ni lui, ni moi, ni personne, je crois, n'était pleinement rassuré... Le capitaine ordonna de changer de direction et nous laissâmes le *Dunsley* le plus possible sur la droite. Mais il était déjà trop tard.

Sur la passerelle, les officiers paraissaient très agités et tenaient braquées leurs lunettes. Eux et les passagers regardaient obstinément dans la direction du *Dunsley;* les uns prenaient leurs jumelles ou longues-vues, d'autres leurs appareils photographiques.

Soudain, un cri retentit au milieu de nous : « Une torpille! » Avec une vitesse effrayante, la torpille venait, en effet, glissant comme un serpent et faisant un angle droit avec le navire. On ne

voyait pas le corps lui-même du terrible engin, mais son sillage était distinctement visible.

— Que Dieu ait pitié de nous! pensai-je.

Il était physiquement impossible d'éviter le choc. Car, lorsque de l'*Arabic* on découvrit la torpille, celle-ci était à une distance d'environ 200 mètres et exactement à la hauteur de l'avant. Or elle formait, comme je l'ai dit, un angle droit avec notre navire, et elle avançait à une vitesse d'au moins 40 kilomètres à l'heure, tandis que nous marchions à 16 milles.

Je restai quelques secondes à la suivre de l'œil. Mais quand elle fut toute proche, je quittai le bastingage de tribord et fus de l'autre côté, attendant la rencontre.

Il y eut une explosion formidable. Tout le vapeur trembla d'un bout à l'autre. Immédiatement les machines s'arrêtèrent et le paquebot s'inclina, sur tribord premièrement, puis presque aussitôt sur bâbord. Tous les passagers commencèrent à courir. On n'entendait que ce cri : « Des ceintures, des bouées, à tout le monde! »

Il y avait des appareils de sauvetage préparés en abondance sur le pont. Aussi chacun, je crois, put en saisir un et se l'adapta du mieux qu'il sut. Pour ma part, je dois l'avouer, je ne sus pas attacher ma ceinture; si j'étais tombé à l'eau, avec mon manteau et mes gros souliers, je serais certainement allé au fond, tandis que cette ceinture

de sauvetage aurait flotté seule à la surface!

L'équipage fut admirable. On voyait que les hommes étaient bien instruits de leur devoir. Officiers, garçons de cabines, cuisiniers, machinistes, chauffeurs et matelots, chacun d'eux savait d'avance de quelle chaloupe il était chargé. C'est grâce à cela que l'on put, en moins de cinq minutes, mettre à la mer dix chaloupes, dont chacune pouvait contenir de quarante à soixante personnes.

Les passagers sautaient dans la première venue. Beaucoup de personnes préférèrent, comme plus sûres, celles de tribord, côté par où l'eau entrait dans le navire. Je ne sais pourquoi ni comment, peut-être par une sorte d'instinct qui me retenait le plus loin possible du lieu de l'explosion, je pris place à bâbord, dans la chaloupe n° 8.

Que Dieu nous aide! Il y avait de trente à trente-cinq personnes dans la chaloupe, hommes et femmes, quand on commença à la faire descendre, au moyen de ces poulies à double gorge, en usage sur tous les transatlantiques. Mais, comme il arrive toujours dans des cas de ce genre, une pauvre femme jetait des cris affreux. « Une ceinture, je n'ai pas de ceinture de sauvetage! » disait-elle. Pendant ce temps, un des matelots qui guidaient notre descente lâchait la corde plus vite que l'autre. La chaloupe s'inclina brusquement : il fallut s'accrocher aux bords pour ne pas tomber tous, les uns sur les autres, à l'extrémité arrière et peut-être

dans la mer. Un homme de l'équipage, resté encore sur le pont, accourut avec un paquet de ceintures et nous les jeta, ce qui, pour un temps au moins, fit taire les cris de la pauvre dame. Enfin les deux matelots qui nous descendaient finirent par harmoniser leurs mouvements. Nous voilà flottants, livrés à la merci des vagues et à la garde de Dieu.

Les quelques instants qui suivirent, jusqu'à la disparition de l'*Arabic*, furent à mon avis les plus dangereux de tous. Notre chaloupe paraissait comme collée au navire, dont l'avant se souleva peu à peu jusqu'à sortir complètement de l'eau, tandis que l'arrière s'y enfonçait. Nous étions là, dans les diverses embarcations, ramant de toutes nos forces pour nous séparer de cette lourde masse, qui oscillait au-dessus de nos têtes et pouvait à tout moment se renverser sur nous.

Grâces à Dieu, nous réussîmes à nous éloigner lentement, sans cesser de lutter contre la succion de l'*Arabic* qui attirait tout, et contre la série irrégulière des lames qui risquaient de nous faire couler à pic. Nous devions combattre d'ailleurs aussi l'effroi, la stupeur que nous causait ce spectacle horrible, et qui menaçait de paralyser nos facultés et nos forces.

L'*Arabic* continua à pivoter autour de son centre, jusqu'à former avec la surface de la mer un angle presque droit. Puis il se mit à glisser rapide-

ment, comme sur un plan incliné, et il disparut tout à fait.

Nous étions à 40 ou 50 mètres environ du lieu de la catastrophe. L'eau perdit, un moment, sa couleur d'un bleu verdâtre. Elle parut claire et transparente, comme dans les endroits peu profonds, et l'on entendit, dans les alentours, un bruit de bulles d'air crevant à la surface...

Jamais je ne saurai exprimer par des mots l'impression étrange qui s'empara de moi dans cet instant. J'eus peur, grand'peur. Mais je ne perdis pas la confiance en Notre-Seigneur et mentalement (car j'étais incapable de proférer une parole) je me soumis pour tout à sa très sainte volonté.

Jusqu'à ce moment, je ne m'étais rendu compte que de notre chaloupe qui flottait,ballottée sur l'eau, et de l'*Arabic* qui venait de s'engloutir sous les vagues. D'autres barques luttaient cependant comme la nôtre ; je ne m'en aperçus que plus tard. Je n'avais pas même la pensée que quelqu'un pût être resté à bord du navire. Et pourtant, comme je l'ai su depuis, plus de quarante personnes périrent englouties avec lui! Plusieurs mécaniciens et chauffeurs, en particulier, n'eurent pas le temps de quitter les chambres de chauffe et furent tués par l'explosion elle-même, qui éclata à environ 30 mètres de l'arrière.

Quand eut disparu le paquebot, je vis les autres chaloupes çà et là; puis, à un mille environ, ou un

peu plus, le *Dunsley* qui continuait à s'enfoncer. Quel spectacle de désolation, ô mon Dieu !

Certaines chaloupes étaient pleines de monde. Dans une, au contraire, il n'y avait que trois personnes et comme c'étaient des femmes, et qui ne savaient pas ramer, elles s'en allaient, flottant au gré des vagues, levant les bras au ciel et appelant au secours. Une autre embarcation était déjà presque envahie par l'eau ; les malheureux qui s'y trouvaient s'accrochaient désespérément à ses bords, sans savoir que faire.

Peu à peu, on voyait apparaître des barils, des planches, des chaises, des radeaux, des chaloupes retournées et, parmi ces épaves, des hommes et des femmes surnageant, grâce à leur ceinture de sauvetage, ou accrochés à quelque débris. Ils poussaient des cris inarticulés, ils regardaient anxieusement vers nos embarcations. Comme je l'ai su depuis, il y avait eu, au moment où l'*Arabic* s'enfonça, deux chaloupes entraînées par le remous et retournées sur elles-mêmes ; l'une d'elles fut complètement absorbée dans le gouffre.

Tous ces malheureux, dont quelques-uns avaient reçu des blessures graves, purent pourtant être sauvés, grâce à leurs ceintures de liège. Dans la chaloupe où j'étais, on en recueillit cinq ou six, entre autres une femme qui avait toute la jambe profondément écorchée, du genou jusqu'à la cheville. Imaginez ce que la malheureuse a dû souf-

frir dans cette eau salée, avec l'os de la jambe mis à nu sur toute sa longueur!

Cette opération de sauvetage n'était d'ailleurs pas facile pour nous. Tandis que quelques-uns ramaient d'un côté, d'autres criaient tout à coup : « Par ici!... Ici, ici, une femme!... Eh, là! Ces deux malheureux, vite!... » Tenant une rame à bout de bras, il me fut possible d'atteindre successivement deux hommes, un matelot et un chauffeur, qui en saisirent l'autre extrémité et rejoignignirent notre barque. Le matelot, encore tout tremblant de froid dans ses habits ruisselants, prit une rame et se mit à la manier vigoureusement, sans dire une parole. Le chauffeur s'était tordu le genou et il ne cessa pas de crier, tout le temps que nous restâmes dans la chaloupe.

A ce moment passa près de nous un radeau, flottant à la dérive, sur lequel étaient étendus trois hommes et une femme. Celle-ci serrait contre sa poitrine un tout petit enfant. Nous étions déjà nombreux dans notre barque. Il fallut appeler au secours une autre chaloupe, qui vint recueillir ces pauvres gens.

Il était environ 10 heures un quart du matin, quand s'accomplit la catastrophe. Nous passâmes dans les chaloupes trois ou quatre heures, qui nous parurent bien longues. D'abord on rama, pendant plus d'une heure; puis on mit à la voile. Il fallait

ramer bien vigoureusement, car les vagues qui, vues de l'*Arabic*, nous avaient paru faibles, étaient fortes pour nos chaloupes et tendaient constamment à les chavirer, quand elles nous prenaient de flanc. A la fin, je passai la rame à un autre et, n'en pouvant plus, je succombai au mal de mer. Déjà ce mal avait triomphé de presque tous ceux qui montaient notre chaloupe, passagers ou gens de l'équipage. Par moments, je me sentais si abattu et sans forces que, même si la barque avait chaviré, je n'aurais pas bougé du fond, où j'étais étendu comme je pouvais, parmi les jambes et les épaules de tous ceux qui souffraient et gisaient comme moi.

Il y avait parmi ceux-ci un cuisinier, à qui j'avais prêté mon manteau et qui, lorsque le mal de mer le saisit, n'eut même pas la force de se pencher ou de se tourner de côté. Pauvre manteau, seul bagage que j'eusse sauvé avec le vêtement que je portais! Il en perdit sa couleur et dut subir, à l'atterrissage, une complète lessive.

Après un temps qui nous parut bien long, probablement vers 2 ou 3 heures du soir, on aperçut à l'horizon un peu de fumée, puis un point noir qui grossissait rapidement. Dieu soit béni! Cette vue nous donna comme une nouvelle vie. Les plus malades se ranimèrent, surtout quand on vit que le vapeur aperçu était un navire de guerre, un releveur de mines *(mine-sweeper)*. Celui-ci avait reçu le message radio-télégraphique que l'*Arabic*

lançait au moment même de l'explosion, et il venait à notre secours. Un autre *balayeur de mines* apparut vingt minutes plus tard et tous les deux se mirent à l'œuvre.

Il fallut nous approcher tout contre l'un de ces navires. Comme il n'y avait pas d'échelle, ni rien qui y ressemblât, chaque fois que le mouvement des vagues soulevait la chaloupe, nous en profitions, l'un après l'autre, pour saisir la main que, du pont, nous tendaient les matelots ; et ainsi, à force de bras, nous nous hissions jusque sur le navire.

Les marins de ces bateaux de secours étaient fort dispos et nous reçurent fort bien. Ils nous offrirent du whisky étendu d'eau qui nous réchauffa un peu. Mais ils n'avaient évidemment pas de quoi donner à manger à tant de monde. Quelques-uns d'entre eux étaient en observation et d'autres maniaient un canon, destiné à tirer, dès la première apparition, sur le sous-marin dont on soupçonnait et redoutait la présence.

Cependant, l'on voyait toujours au loin le *Dunsley,* dont l'avant était maintenant complètement englouti. Il pivota sur son centre, comme l'*Arabic.* Et au moment où les cheminées se noyèrent, il y eut une explosion, provoquée sans doute par l'éclatement des chaudières au contact de l'eau froide. Deux minutes après, le navire avait disparu entièrement ; mais, grâces à Dieu, il ne restait plus personne à bord.

Après nous avoir tous recueillis, ce qui prit bien au moins une demi-heure, les deux *mine-sweepers* nous transportèrent à Queenstown. Il était, lors de notre arrivée, environ 6 heures et demie du soir. Les quais et les rues de la ville regorgeaient de monde : certaines gens venaient là par pure curiosité, d'autres par une réelle compassion, d'autres enfin pour maintenir l'ordre.

La compagnie de navigation *White Star* (à laquelle appartenait l'*Arabic)* nous offrit des logements dans les hôtels de la ville et nous pourvut des choses essentielles. C'est ainsi qu'on me paya un chapeau, une chemise, des chaussettes, des mouchoirs et un petit sac à main. Mais je ne fus pas à l'hôtel. Un excellent prêtre, d'accueil charmant, m'offrit sa maison et n'eut pas à insister beaucoup pour me faire accepter son hospitalité. Avec lui, j'entrai d'abord à la cathédrale, pour rendre grâces à Dieu qui venait d'arracher à un si grand péril la majorité des passagers de l'*Arabic.*

Je passai une nuit très agitée, ayant constamment devant les yeux la masse énorme du navire prêt à disparaître sous les flots et je ressentais une peine amère en songeant aux quarante personnes qui avaient péri dans le naufrage, sans que nous eussions pu rien faire pour les sauver ou pour leur venir en aide...

TESTIS.

Madrid, septembre 1915.

IV

LA MORT DU CHEF

I

19 février 1915. — Par les rues encore sombres et presque désertes, la lourde auto militaire se hâte vers les portes de la ville. Les boulevards extérieurs, Pantin, Livry, Vaujours, Villeparisis... Sur la grande route pavée, la brume du matin commence à se dissiper. Des ondulations plus accentuées du terrain : la route file maintenant entre deux lignes de hauts peupliers, dévale les pentes, escalade les collines. Quelques tranchées abandonnées, d'ailleurs rudimentaires. Çà et là, des arbres brisés, un amas de branchages, un petit tertre avec des croix de bois, des képis, un drapeau. Mais partout la vie reprend; les voitures rustiques sortent des cours de fermes, les champs fument, ensemencés, dans l'attente des tiges vertes. Dans les villages que nous traversons, quelques mobilisés, en tenue sommaire, font leur toilette; des enfants vont à l'école; les trous des obus sont

presque tous bouchés, les pans de mur écroulés montrent, même à Varreddes, leurs pierres sagement rangées, attendant des jours meilleurs. C'est le champ de bataille de la Marne.

Nous entrons dans la zone des armées : postes, contrôles, longues files de camions automobiles, pourparlers brefs aux barrages, suivis du salut militaire. Le réseau devient plus serré, les mailles plus étroites, à mesure que nous nous rapprochons de Soissons. Nous y sommes; il est 9 heures et quelques minutes.

« Où a-t-on mis le général blessé hier? — Mais, messieurs, répond le sous-officier, il est tué! Il est mort ce matin. Cependant, suivez cette direction; les soldats que vous rencontrerez pourront vous guider peut-être. » Nous cherchons, nous nous trompons de porte. Enfin on nous indique l'hôtel de Barral, près duquel attend l'auto du général commandant le secteur. Nous montons. Après les premières paroles de compassion et de réconfort : « La place n'est pas sûre, nous dit-on. Il faut que, avant 10 heures, le corps du général soit transporté à l'hôpital, où vous serez tranquilles. Une autre auto vous y mènera, mais un peu plus tard. Bien que le bombardement intermittent ne commence habituellement qu'à 10 heures, il ne fait pas bon, ici, donner à l'ennemi l'impression d'un convoi, d'un rassemblement quelconque. »

Avant 10 heures, en effet, nous arrivons au

grand hôpital, le plus considérable des monuments de Soissons : de nombreux pavillons bien construits, aménagés selon toutes les exigences modernes de l'hygiène. Les Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve promènent dans les corridors et les salles leur charité souriante et leur coiffe blanche, si seyante et si modeste. Il y a un mois, tout cela regorgeait de blessés. « Il en est arrivé dix-huit cents le même jour », nous dit le médecin-chef, très complaisant et qu'on sent maître de son important service. « Depuis, on a évacué tant qu'on a pu, il ne reste presque personne. Nous sommes trop près des lignes. Chaque jour, des obus tombent sur la gare, à 300 mètres d'ici. Sur la ville, on tire aussi chaque jour, peu ou beaucoup, mais quatre obus seulement ont touché l'hôpital depuis le début des opérations. »

Près de l'entrée, dans une vaste chambre haute et pleine de lumière, un lit a été disposé et, sur ce lit, le corps du chef repose dans son grand manteau militaire « bleu d'horizon », presque trop clair. Aucun insigne autre que les trois étoiles sur la manche. Au-dessus du lit, le képi porte la ganse blanche, symbole des pouvoirs et prérogatives du chef de corps. Sur la poitrine, un crucifix; dans les mains jointes, un petit chapelet à grains de métal qu'il avait réclamé lui-même, au cours de la campagne. La croix de commandeur déborde un peu sur le manteau.

Jamais il ne m'avait paru si beau. Ses traits sont reposés, détendus, presque souriants. Frappé en pleine maturité (il vient d'avoir cinquante-quatre ans), guéri des blessures reçues naguère en Lorraine, retrempé par la vie au grand air, il est là, tranquille, et comme sûr de sa force, imposant encore après sa mort l'impression de confiance qui, pendant sa vie, émanait de lui, et dont ses officiers témoignent à l'envi. Au-dessous du vaste front, le profil d'aigle, les yeux clos, un peu enfoncés et, couvrant les lèvres pâlies, une moustache à peine grisonnante. En le voyant ainsi, on se rappelle instinctivement l'image du maréchal Lannes sur son lit de mort. Trente ans de travail acharné; une science militaire hors ligne, acquise sur le terrain plus encore que dans les livres; une rare culture générale; les dons de l'organisateur et du tacticien, ordinairement séparés, réunis chez lui; un courage froid, délibéré, invincible, tout cela repose sur ce petit lit d'hôpital. Dieu est le Maître!

II

Hier jeudi, 18 février, il avait quitté pour Soissons son quartier général, le château d'E..., dans l'intention de visiter un des points les plus dangereux de la ligne de feu.

Chargé à l'improviste, il y a un mois, de ce poste lourd, difficile, assombri par l'échec de janvier — échec glorieux, d'ailleurs, et dû plus aux éléments qu'aux hommes — il s'était mis au travail sans perdre une heure. Il voit les généraux placés sous ses ordres, les officiers, les sous-officiers dont il connaît très vite les noms, et jusqu'aux hommes. Le contact de son calme, de sa ferme bonté, son habitude de prendre et d'accepter toutes les responsabilités nécessaires, la décision de son commandement relèvent les courages, il le sait. Aussi multiplie-t-il les visites, au péril quotidien de sa vie. Contempteur pour son compte de cette « avarice morale », de cette « crainte du risque » qu'il a si souvent stigmatisées dans ses écrits (1); sachant, comme tous les bons psychologues (2), le prix de cet héroïsme systématique blâmé par les esprits courts, il veut se montrer aux postes les plus avancés, pour « ne demander à aucun homme plus qu'il n'ait fait lui-même ». Il y va également pour imprimer dans sa mémoire les grandes lignes et la contexture générale du terrain de combat. Avant de prendre cette offensive qu'il a toujours prônée, tout en l'expliquant, et dont son petit livre (3) est devenu, pour tant de jeunes officiers,

(1) Voir *Deux conférences faites aux officiers de l'État-major de l'Armée* (février 1911). Paris, Berger-Levrault, 1911, p. 26 et 30.

(2) On peut voir là-dessus le *Précis de psychologie* de William James, trad. Bertier et Baudin. Paris, 1909, ch. x.

(3) *Dressage de l'Infanterie en vue du Combat offensif*. Paris,

le manuel et comme le bréviaire, il ne veut rien laisser au hasard. Décidé à attaquer dès qu'il le pourra, il sait en effet que « c'est une raison de plus pour étudier soigneusement d'avance le terrain qu'on doit parcourir, de façon à éviter les régions où l'on ne pourrait pas mordre vite et fort (1) ». Il tient donc pour indispensable de voir d'avance ses troupes cheminer sur les pentes, se glisser au fond des ravins, s'accrocher aux aspérités du terrain. C'est après qu'il jugera si, tout pesé, il peut compter sur l'effort surhumain dont il a besoin — je ne dis pas : l'effort *possible*, au sens ordinaire et antécédent du mot, car « il faut toujours, dans le combat, arriver à faire quelque chose qui serait *impossible* entre gens de sang-froid. Par exemple, la marche sous le feu (2) ». Cet effort surhumain, mais « faisable », devenu possible dans l'excitation d'une offensive bien conduite, il l'obtiendra, car il le veut absolument, et on sait qu'il le veut. Alors, selon une belle maxime qui termine son ouvrage, il ira « jusqu'à l'excès, et ce ne sera peut-être pas assez (3) ». Mais il veut le faire à son heure et en connaissance de cause.

Ce jour-là, il s'agit de voir les tranchées établies dans le faubourg de Saint-Crépin, à un gros kilo-

Berger-Levrault, 5e mille, 1912. Ce petit livre a été traduit en bien des langues, notamment en anglais, en russe et en roumain

(1) *Deux conférences*..., p. 40.

(2) *Ibid.*, p. 69.

(3) *Ibid.*, p. 69.

mètre au nord de Soissons. Poste périlleux, route plus périlleuse encore, puisqu'elle est découverte et dominée, à 1 800 mètres environ, par des positions allemandes. Il part avec son sous-chef d'état-major, le commandant D..., le colonel et un officier du régiment cantonné à Saint-Crépin. Il est environ 10 heures un quart : les quatre officiers défilent sur la route; nulle escorte, nul insigne qui puisse les faire reconnaître. Mais — l'attendait-on? L'ennemi savait-il d'avance quel adversaire redoutable passerait ce matin-là, sur le mail? — on les a découverts. Les obus pleuvent en rafale. Un petit mur de briques bordant un champ de tir leur offre un abri, on se réfugie derrière. Le général est en train, cause avec sa gaieté coutumière. Peu à peu le tir de l'ennemi a cessé. Au bout de vingt minutes : « Nous n'irons pas ce matin à Saint-Crépin, déclare le chef, nous avons été vus, le danger serait trop grave. Pour revenir, nous allons passer un à un, à distance, afin de ne pas faire cible. » Le commandant D... part le premier, au pas gymnastique, salué par une salve d'obus, qui repèrent et encadrent l'entrée en ville. A l'abri derrière les première maisons, il se retourne, voit le général, qui traverse à son tour, arriver à l'endroit repéré, sous un feu terrible. Un obus tombe sur lui (c'est l'impression du témoin), il étend le bras en avant... Plus rien. Après quelques instants, le commandant revient sur ses pas,

ne trouve rien d'abord. Enfin, dans une sorte d'encoignure, il voit son chef gisant, couvert de sang, la face contre terre. Il se jette sur lui, le retourne sur le dos, lui met sous la tête son propre manteau. « Mon général, m'entendez-vous? Je suis le commandant D... » Il se sent compris : « Je vais aller chercher du secours. — Non, restez avec moi... Récitons une prière. » Et, posément, *Je vous salue, Marie*, jusqu'au bout. Le commandant, après quelques minutes, se relève, cherche, finit par trouver quatre hommes et un brancard : en rasant les murs, on arrive à l'hôtel de Barral.

Un premier examen révèle qu'aucune des blessures (il y en a cinq) n'est bien grave, sauf une. Une balle de shrapnell a frappé dans le dos, entre les deux épaules, ressortant au-dessus du cœur. Le poumon est traversé, le cœur intéressé; c'est la fin. Il est environ midi.

Cependant le général a repris toute sa connaissance. Sur son désir, on va chercher un prêtre : il n'en reste à Soissons, en dehors des prêtres soldats, que quatre ou cinq Providentiellement, l'abbé R... quittait la cathédrale mutilée, après avoir achevé tardivement un inventaire demandé par le sous-secrétariat des Beaux-Arts. Prévenu, il court à l'hôtel de Barral. Le général se confesse à loisir, demande l'extrême-onction. « Voulez-vous, mon général, faire le sacrifice de votre vie pour la France? — Volontiers, très volontiers. » Les céré-

monies achevées, avec un calme surprenant, le mourant donne à son chef d'état-major, le colonel T..., certaines instructions. Quelques instants de demi-délire ; on perçoit, par intermittences, le mot de « contrition ». Mais voici le général commandant la VIe armée, accouru à la première nouvelle du malheur. « C'est pour le pays », articule distinctement le blessé.

Vers 3 heures et demie, l'abattement survient ; mais la conscience subsiste, par instants du moins, témoin les gestes du gisant, ses serrements de main et même deux mots qui font sentir à sa digne et courageuse compagne, arrivée à 6 heures, qu'elle est comprise, elle, son immense douleur et sa chrétienne résignation ; témoin ces signes de croix ébauchés, mais nettement reconnaissables, signalés durant la nuit. Avec Mme de ..., des officiers d'ordonnance et un prêtre soldat veillent, prient, pleurent auprès de ce chef magnanime qu'ils estimaient d'avance sur sa réputation et qu'ils ont appris, depuis un mois, à aimer. Vers l'aube, le souffle devient bruyant, comme un léger chant. A 6 heures, le sacrifice est achevé.

III

Durant la nuit suivante (du vendredi 19 au samedi 20 février) on a mis, comme le temps presse,

le corps dans une bière faite par des soldats — il n'y a plus d'ouvriers à Soissons. Sur le cercueil, trois couronnes : une de fleurs artificielles, deux faites avec ce qui reste dans les jardins labourés d'obus : des rameaux de fusain, du buis, des feuilles de lierre, animés par les baies de corail du sorbier des oiseaux; quelques giroflées, une douzaine de roses blanches, quatre ou cinq brins de mimosa retrouvés dans quelque serre.

Le samedi, vers 7 heures, après une messe matinale dite à la chapelle de l'hospice, un fourgon automobile emporte le corps au quartier général de l'état-major du groupe de divisions. Une heure après, nous passons, nous aussi, sans encombre. Le château d'E... où, de par la volonté du général de l'armée, on va improviser un service militaire, surplombe de sa masse imposante une vaste pelouse avec, au delà, une belle pièce d'eau que contourne une allée carrossable. Sur le haut du perron on a dressé un modeste catafalque : le cercueil est là, entouré d'un drapeau tricolore. Par-dessus, le képi à triple étoile, à ganse blanche, le sabre, le dolman portant la cravate de commandeur. Étoiles, cravate, « plume blanche », tout cela date de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours ; et l'on se prend à penser à ce qui en eût été demain... La croix veille au chevet.

A 9 heures précises, un aumônier commence les prières de l'Église : à côté du cercueil se tien-

nent la femme du général et un de ses frères, avec la supérieure de l'hôpital de Soissons; sur la plus haute marche du perron, le général de l'armée; autour de lui, les généraux, les officiers des deux états-majors. En face, un régiment s'aligne sur la pelouse, avec la musique à gauche. Le drapeau s'incline au premier plan et le général commandant les troupes présentes attend, sabre au clair.

Le chef de la VI[e] armée, d'une voix jeune encore et vibrante, rappelle que celui qui gît là est le premier officier de son rang tombé pour la France en cette guerre (1). Puis il loue, avec une simplicité forte, la science profonde et la valeur militaire incontestées du défunt. Il note son ascendant, ses hautes vertus d'homme et de chef. Le défaut de celui que nous pleurons, et dont je m'honorais d'être l'ami, fut sans doute, ajoute-t-il, un excès de bravoure qui le faisait peut-être trop s'exposer. Mais il émane de ce courage indomptable, et d'ailleurs réfléchi, de cet absolu mépris du danger personnel, de ce don quotidien de soi, une vertu qui sert encore la France. « Général, au revoir! »

Credo in vitam æternam.

La musique joue en sourdine. Dans le matin brouillé, à travers les grands arbres du parc, encore nus, les troupes se dirigent, de divers côtés,

(1) Avant lui, le général de division J. Bridoux avait été tué à l'ennemi; mais ce chef distingué et regretté n'avait pas rang de chef de corps d'armée.

vers le perron. Lentement passent, devant le corps du chef, les fantassins lourdement chargés, la bêche sur le sac, en uniformes délavés, déteints, composites; les faces hâlées, la barbe longue. Parfois l'alignement fléchit un peu; les guêtres, demi-bottes et bandes molletières sont couvertes de boue, les fusils eux-mêmes en sont tachés. Jeunes et vieux soldats ont passé par le feu, essuyé la fange visqueuse des tranchées : ce ne sont pas là des figurants, des soldats de parade. Voici les pièces d'artillerie, des 75, avec leur bouclier bossué, leurs essieux maculés, leurs caissons cahotants. Et enfin, précédé d'une aigre sonnerie de trompettes, un régiment de dragons : les casques sont voilés, les grands manteaux flottants, les chevaux ont le poil long et inculte. Tous les sabres se lèvent pour le beau geste d'hommage et dans ce jour blafard, à proximité des lignes, ces combattants d'hier et de demain saluent leur chef — hélas ! éphémère — et la France immortelle.

Après-demain, Paris fera au glorieux soldat de solennelles funérailles. La Garde républicaine défilera devant son cercueil, en lignes impeccables; les cuirassiers rutilants salueront du sabre à leur tour; d'autres canons rouleront vers les Invalides, aux intervalles réglementaires. Mais la vraie cérémonie militaire est celle de ce matin, devant ces troupes fatiguées, au bruit lointain des obus, dans cette atmosphère d'incessante bataille où, durant

un mois, a vécu, travaillé, souffert et prié celui qu'on pleure.

Peu à peu, les troupes s'écoulent, dans un piétinement lointain, pour former la haie. Les généraux retournent à leurs états-majors, les officiers à leurs postes de combat. Mais une fois de plus le pur froment du sacrifice a été semé dans notre sol labouré. Une fois de plus la parole du Christ aura raison. Moissonneurs de demain, n'oubliez pas celui qui s'est enseveli lui-même, grain vivant, pour que Dieu bénisse et féconde.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

L'ANNÉE RELIGIEUSE AU FRONT

LIVRE IV

ÉPISODES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21746.